

L. E. CHRETIEN

La Pensée Morale de
Nathaniel Hawthorne

(1804-1864)

SYMBOLISTE NEO-PURITAIN

1932

Henri Didier, Editeur, 4 et 6, Rue de la Sorbonne
Paris

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

Small handwritten text or signature in the upper middle section.

La Pensée Morale de Nathaniel Hawthorne

(1804-1864)

SYMBOLISTE NEO-PURITAIN

ESQUISSE D'UNE INTERPRETATION

par

L. - E. CHRETIEN

Thèse complémentaire de Doctorat ès lettres
présentée devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

1932



AVANT-PROPOS



Il est assez singulier que, tandis que des écrivains aussi différents que Poe et Emerson, l'un comme artiste, et l'autre comme penseur, semblent avoir rencontré en France, chacun dans leur cercle, des sympathies et des admirations, leur compatriote Hawthorne est loin d'avoir éveillé le même intérêt profond. Nul doute, pourtant, qu'aux Etats-Unis l'auteur de « La Lettre Rouge » et de « La Maison aux Sept Pignons » ne s'attribue un prestige encore plus décisif, et que son œuvre — exemple unique d'extériorisation symbolique, sous les aspects de la Vie, d'une Pensée riche et vigoureuse admirablement puisée au cœur même de son pays — ne soit aisément susceptible de supplanter l'un et l'autre comme source d'influence.

Mais ce qu'un Américain comprend, pour ainsi dire inconsciemment, par une intuition intime née de sa participation à l'âme d'un écrivain si national, est plus malaisé à atteindre pour un sentiment étranger.

Aussi, semble-t-il désirable de tenter de mettre au point d'une manière plus consciente que les schémas romancés dont Hawthorne s'est servi pour exprimer sa Pensée dans sa complexité vivante ne peuvent jamais la préciser, l'expérience psychologique et l'affirmation de tendances que cette œuvre incarne très haut.

Certains se plaindront peut-être que cette étude sans prétention et forcément comprimée dans un cadre trop étroit, ait été effectuée selon les méthodes intellectuelles trop similaires à celles qui ont permis à Hawthorne d'édifier son œuvre de pensée symbolique. De la méditation attentive, de la scrutation aiguë, et un besoin de rendu qui, tout en atteignant l'analyse évitât la dissection morte, la codification dogmatique, nous ont semblé nécessaires à la tâche d'exploration que nous avons entreprise.

Une plus vaste construction, qui nous eût laissé un champ infiniment plus convenable à l'expression discursive, eût rendu toute notre étude plus aisément explicite, plus logiquement ordonnée. Pour l'évocation complète de ce problème « puritain » que le sujet requerrait, que d'éléments historiques, moraux et philosophiques auraient dû être examinés. Nous avons dû nous contenter d'allusions rudimentaires et d'assez brusques synthèses.

Mais la concentration mentale que nous avons toujours soutenue pour donner à notre ouvrage un caractère assez bref, bien que faisant un peu litière des qualités littéraires d'aisance

et de fluidité dans l'expression des idées, n'est pas sans ses avantages d'intensité intellectuelle. Et peut-être est-ce en somme ainsi que Hawthorne doit être abordé — de façon un peu austère.

Comme nous l'avons souligné, cet écrivain lourd de pensée jusque dans ses plus simples images est d'un tempérament intime beaucoup trop marqué du sceau de la laborieuse énergie, de la force d'application méthodique et volontaire où s'est enfoncé son pays, pour que ses complexités d'idées ou ses vivantes manières d'être puissent être vraiment dispensées sur une note de grâce légère et de faciles comptes rendus.

Notre but était d'indiquer, en frayant la voie d'une étude beaucoup plus circonstanciée, que ce n'est pas essentiellement dans ce qu'elle possède quand même de qualités extérieures et de bon goût artistique — qui sont chez elle un tour de force d'exécution littéraire — qu'on peut se représenter l'intérêt et la valeur de l'œuvre de Nathaniel Hawthorne au pays des Puritains.

Sans doute, sans le charme d'aspect qu'il a su donner à son œuvre, celle-ci ne posséderait-elle pas cette force de permanence qui consolide son action par le seul fait de sa durée.

Mais ce pittoresque décor et ces situations prenantes dont il a su tirer parti pour atteindre directement la sensibilité humaine, et cette maîtrise littéraire à laquelle il s'est efforcé, ne rendent que peu de lui-même s'ils sont simplement effleurés dans un esprit dilettantique uniquement préoccupé de satisfactions esthétiques.

Combien imprudent, cependant, de quitter le terrain solide de la contemplation objective de l'Art, qui n'est qu'arrangement et beauté, pour essayer de saisir dans le chaos de la Pensée les suggestions bien plus précaires et toujours un peu angoissées de la spiritualité dont l'œuvre est partout inspirée.

Dépouillée de l'apparat des figurations vivantes où elle est, en quelque sorte, concrètement symbolisée, et réduite à l'algèbre austère des caractérisations morales qui constituent la trame de l'œuvre, la Pensée puritaine de Hawthorne peut révéler tous ses replis, étaler toutes les données dont elle procède intuitivement, livrer son secret tout entier.

Il n'en demeure pas moins vrai — et c'est là la pénalité d'une pareille tentative — qu'une analyse aussi abstraite porte le grave inconvénient, trop perceptible dans ces pages, de réclamer une attention assez diligemment tendue.

Mais n'est-ce point là ce qui confronte toute position scientifique rigoureusement observée ? Et l'étude de l'âme humaine pourrait-elle y faire exception ?

Il semble que notre travail, dans son caractère ardu et malgré son imperfection, peut apporter quelque lumière, pour ceux qui

s'y intéressent de façon un peu intime, sur les voies d'évolution et les ressources morales de ce monde anglo-saxon dont Hawthorne est une force infiniment plus précieuse que le décadentisme de Poe.

Sans oser espérer qu'un jour son Art solide et consciencieux et son Symbolisme vivant trouveront leur consécration dans l'appréciation française, nous ne pouvons que souhaiter que son émouvante lecture serve à donner tout leur sens et leurs aspects de beauté à nos pénibles aperçus de terne rationalité.

LOUIS-EMILE CHRETIEN.



Les références qui contiennent une indication de numéros de pages concernent uniformément *The Riverside edition* en 13 volumes, avec Préface de George Parsons Lathrop.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

HAWTHORNE

La forme de sa pensée

« Un voile nébuleux recouvre l'abîme de ma nature... Celui qui sera susceptible d'une sympathie complète, et par conséquent digne d'en sonder les profondeurs, devra lui-même trouver la manière de le faire, je ne puis le guider, ni l'éclairer... », a reconnu lui-même Hawthorne au cours d'une méditation notée dans son journal intime, (1)

Il n'est guère de penseur moral qui ait donné à l'expression de ses convictions intimes et de ses analyses variées de la position humaine une forme moins intellectuelle. Il ne nous a jamais celé le peu de cas qu'il faisait des simples discussions d'idées telles que peut le concevoir le pur intellectualisme.

Dans « l'Holocauste de la Terre », après avoir fait ressortir l'impuissance fondamentale de l'idéologie morale à caractériser l'homme et à faire sentir sur lui une emprise féconde et durable, il conclura expressément : « Si nous n'allons pas plus profond que l'intellect... » (2). Il a le sentiment vivant de la puissance de l'instinct et de ces forces obscures qui montent de l'inconscient.

Aussi n'est-ce pas seulement que sa pensée essentielle s'est affirmée bien davantage sous forme d'un art allégorique que

(1) Riverside ed. p. 335 American Note Book. Salem 1843. « Here I am in my old chamber.. A cloudy veil stretches over the abyss of my nature. I have however no love of secrecy... and if any angel has etc.

(2) But if we go no deeper than the intellect and strive with that feeble instrument.

sous la forme disserte, rationnelle et dialectique. Examinant par ailleurs les directives de cet art dans son intéressante Préface à « La Maison aux Sept Pignons », Hawthorne fait observer que « lorsque le roman enseigne réellement quelque chose, ou produit un véritable effet, c'est généralement d'une façon beaucoup plus subtile que l'on ne saurait y atteindre par un procédé ostensible. L'auteur n'a donc guère jugé nécessaire de s'astreindre rigoureusement à empaler le récit sur une pensée morale, telle une verge de fer, ou plutôt comme on transperce un papillon d'une épingle — le privant aussitôt de vie et le raidissant dans une attitude de gaucherie, privée de naturel. » (1)

Un papillon ! C'est que, comme « l'Artiste du Beau », dont il a décrit les efforts pour en copier difficilement le mécanisme profond, il n'existe pas pour Hawthorne de concluante démonstration d'une communion réalisée avec les plus hauts aperçus de l'inspiration humaine, hors de la fidélité au thème essentiel de la Vie. Et il en résulte chez lui une subordination, même dans sa lucidité des clartés intellectuelles à l'évocation vivante.

C'est en gestes et en actions, en évocations d'états d'âme, beaucoup moins « analysés » qu'artistiquement suggérés qu'il rend compte de sa pensée, dans son activité intime.

Que cette forme d'expression dépend dans son art d'un don qu'il s'est plu à cultiver, plutôt que d'une technique habile, nous est révélé aussi bien par son aversion latente au maniement des idées que par sa confession indirecte : « Je me demande quelquefois sérieusement si pour moi les idées ne sont pas réellement visibles et tangibles, et douées de toutes les qualités de la matière. » (2)

Un écrivain si « symbolique », pour être bien entendu, exige donc d'être pénétré de façon systématique fort au delà de la pensée intellectuellement éclaircie qui peut affleurer dans son œuvre.

(1) When romance really teaches anything or produces any effective operation, it is usually through a far more subtle process than the ostensible one. The author has considered it hardly worth his while relentlessly to impale the story with its moral, as with an iron rod, or rather, as by sticking it through a butterfly, — thus at once depriving it of life, and causing it to stiffen in an ungainly or unnatural attitude.

(2) Mosses from an Old Manse. P.C's Correspondence. It is sometimes a serious question with me whether ideas be not really visible and tangible and endowed with all the qualities of matter.

N'a-t-il pas senti lui-même la possibilité d'une semblable découverte ? Bien que sa vision concrète s'interdise de presser à leur degré d'abstraction ses directives de pensée, il n'ignore pas l'intérêt de « la recherche devant laquelle les formes et les visions qui cachent à la multitude l'idée intime s'évanouissent aussitôt et laissent apparaître en dessous la réalité nue ». (1)

C'est que, malgré son sentiment de l'importance de la Vie, il est trop persuadé (il en a fourni le symbole dans son « Artiste du Beau ») de sa profonde dépendance des hautes lois spirituelles qui la gouvernent et l'animent, pour en faire le dernier mot de l'humaine connaissance.

Aucune formule transparente de rationalité ne saurait d'ailleurs traduire la profonde complexité de sa subconscience active qui relève trop fortement d'une sorte d'intuition mystique pour pouvoir être assimilée d'une manière absolue par la conscience intellectuelle.

Il n'en est pas moins certain qu'une telle analyse mentale est le seul terrain qui prête à une discussion sérieuse, à un examen véritable du contenu spirituel de l'œuvre ou de la pensée morale de l'homme qui l'a ainsi créée. C'est au surplus la meilleure voie d'appréciation profonde du sens vivant de ses images par une perception réfléchie de leurs importantes nuances.

Malgré la prédominance chez lui d'un état d'âme d'artiste qui le voue à mettre en œuvre les ressources les plus marquantes de son individualité dans les péripéties factices d'une vie imaginative, plutôt que dans son existence vraie, persuadé que l'examen de cette existence vécue peut néanmoins nous fournir d'utiles indications, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les données principales de son histoire personnelle.

Nanti de ces points de repère de ce que fut d'abord pour lui l'étroite réalité dont il dut accepter le cadre, nous aborderons de front la question proprement dite qui fait l'objet de notre étude dans tout son vaste tableau de spiritualité.

(1) The Intelligence Office (Mosses)... a mind before which the forms and fantasies that conceal the inner idea from the multitude vanish at once and leave the naked reality behind.

La carrière indépendante d'un Puritain novateur



Il est digne d'être noté que si R. W. Emerson son célèbre contemporain était le descendant éclairé d'une longue lignée de pasteurs aux vues souvent avancées à qui le monde des idées sous l'angle théologique était déjà familier, Hawthorne, artiste avant tout, se révèle issu d'une race où les capitaines marins s'étaient constamment succédé au cours d'un peu plus d'un siècle.

Qu'ils fussent de souche puritaine, on ne pouvait guère en douter. Dans ce petit port de Salem, aujourd'hui si dépassé par tant de développements modernes, mais qui demeure un des symboles des premiers établissements, on leur connaissait pour ancêtres un des premiers émigrants de la période héroïque, celle de l'évasion légendaire vers ces rives incultes et sauvages, de poignées de fanatiques, hors des conditions d'oppression de la conscience religieuse qui leur paraissaient triompher dans la « décadente » Angleterre gouvernée par sa monarchie, sa noblesse et son Eglise. Entre ces valeureux fondateurs qui connurent les privations, les angoisses et les dangers de difficiles débuts, cet ancêtre des Hawthorne et son successeur immédiat s'étaient d'ailleurs distingués par plus d'énergie active et de décision brutale que de repliement intime, et ce trait de caractère les avait facilement appelés à des postes d'autorité d'une importance locale que n'avaient pas retrouvés leurs successeurs aventureux.

Ce qu'avait été la vie de ceux-ci sur les grandes routes de la mer, aux siècles de la piraterie, de la traite, de la course, et de la cruelle dureté de la discipline à bord, on peut se l'imaginer. Rien ne semble plus logique, qu'à travers tous leurs excès et le tumulte de leur âme, ils vinssent parfois goûter le calme et l'austérité dolente de ce foyer familial où se cantonnait la femme toujours un peu écrasée par leur autorité puissante.

Mais il est bon de souligner que ce ne fut pas par l'exemple de sa lignée paternelle et de ce qu'elle apportait à Salem de rude inspiration mâle dans l'atmosphère insipide de monotonie

provinciale que fut formé l'adolescence de celui qui devait être l'un des premiers hommes de lettres des modernes Etats-Unis. La mort prématuré de son père, avant que l'enfant n'eût atteint cinq ans seulement, brisa certainement une chaîne de suggestions et de contacts.

Peut-être sa mère craignit-elle que les instincts de sa race n'entraînaient quand même son fils sur les pas de ses ancêtres. A l'âge où il eût dû prendre place à l'avant pour commencer l'apprentissage du mousse ou marin à voile qui préludait au commandement, il fut envoyé chez son oncle, propriétaire foncier dans ce qui constituait alors les solitudes du Maine, vaste région de forêts aux confins du Canada.

Il y goûta l'isolement et la liberté laissée à la riche puissance de rêve qui s'éveillait déjà en lui, remplissant son âme d'images à défaut d'occasions d'action. Et ce séjour le marqua de son ineffable empreinte, ne le situant que trop bien, aussi loin du monde des hommes que de l'appel de la Mer.

Il fallait pourtant quand même songer à le faire entrer dans une vie susceptible de lui permettre d'atteindre à des ressources personnelles. Les maigres revenus d'une veuve n'assuraient jamais en effet à la maison de Salem que des moyens très exigus. Les dons naturels de l'enfant lui permettaient d'échapper aux désastreuses conséquences d'une faible scolarité. Après l'âge de dix-sept ans, la résidence du jeune homme dans un centre d'études du Maine, (1) qui jouait à cette époque le rôle d'Université, eût pu sembler indiquer certaines velléités d'orientation professionnelle. Mais que faire pour celui, qui, doué d'une âme trop mystique pour la vocation légale, confessait à sa famille une précoce aversion pour la régularité de la position de pasteur. (2)

Hawthorne revint à Salem vers sa vingt-quatrième année avec l'ambition de poursuivre une carrière d'homme de lettres.

Certes, depuis la fondation d'une société humaine, aussi rudimentaire fut-elle, aussi dépouillée du luxe des activités frivoles que blâmait le Puritanisme, sur ces rives de l'Atlantique où il était le fait acquis, la vie des générations avait toujours laissé sa

(1) Bowdoin College. Brunswick Maine.

(2) « A minister I will not be ». Letter to his mother 1819, quoted p. 19 Hawthorne by H. James.

trace, sinon de façon heureuse, du moins sous une forme écrite (1) qui en conserve l'expression et permet à l'historien de ressusciter un peu les vicissitudes des temps et la physionomie des hommes. Mais en dépit des prétentions d'un Benjamin Franklin ou des premières productions d'un Washington Irving, agréable imitateur du XVIII^e siècle anglais, la nation américaine, avant les années où Hawthorne manifestait sa vocation, était totalement dépourvue d'une littérature propre, et presque entièrement insouciante d'une littérature vraie.

Pour originale que fût donc l'idée de se consacrer à cette sorte d'occupation, le voisinage de Hawthorne put-il aussitôt sentir tout ce qu'elle impliquait en son âme d'application consciencieuse au façonnement artistique, qui différenciait sa tâche de la besogne ordinaire des artisans de la plume étalée autour de lui dans les journaux et les revues ? Au cours des années obscures qui préfacèrent sa conquête de l'appréciation publique, incité par sa pauvreté à accepter la rédaction d'un certain « Magazine de Connaissances amusantes et utiles », il sembla apporter son nom à une veine si opposée à son caractère propre. Mais cette velléité pratique, qui en 1836 l'attira quelques mois à Boston, la capitale provinciale, ne fut qu'une parenthèse dans le développement secret d'un approfondissement moral auquel il était plus apte. Pas plus qu'Hepzibah Pyncheon, ouvrant aussi à contre-cœur que de façon malhabile une médiocre boutique dans l'édifice héréditaire de la Maison aux Sept Pignons, il ne sut tirer d'autrui la rémunération pécuniaire que méritait son effort.

Mais il rapporta du moins de ce séjour à Boston les aperçus visionnaires d'une vieille ville historique où beaucoup plus qu'à Salem s'étaient déroulées les scènes les plus significatives de la nation américaine. Si ses symboliques « Légendes du Palais Provincial » confessaient très ouvertement la mise en œuvre de ces souvenirs, l'influence s'en fait sentir dans maint autre de ses romans.

Dans la première ferveur de ses intentions littéraires, avant même de sortir de son milieu d'étudiant, Hawthorne avait publié un assez curieux roman intitulé « Fanshawe », du nom du principal héros. Il s'y complaisait à suivre les perturbations apportées par la présence d'une jeune fille capable d'inspirer l'a-

(1) Voir Old News de Hawthorne.

mour dans un cercle de jeunesse exclusivement masculin, celui où il était plongé dans l'institution provinciale où il avait longtemps vécu. Il réagissait ainsi contre l'ascendant rationnel de la règle et des études laborieusement établi par des maîtres solennels. Mais trouva-t-il l'expression de ces aspirations secrètes décidément trop gauche, trop spontanément juvénile ? Il avait aussitôt retiré toute l'édition de son livre à peine rendu public.

C'est replié sur lui-même et cloîtré dans les habitudes d'une vieille famille bourgeoise pétrie de Puritanisme, c'est soumis aux restrictions qu'imposait à son existence son exiguité de moyens, et subissant les effets de « la froide pénurie », que Hawthorne tenta l'exploit d'un art plus méditatif que l'ébullition romantique ne saurait même le concevoir.

Nulle production littéraire ne fut moins improvisée que celle de ces douze années d'existence paisible et morne qu'il adopta sans résistance poussant jusqu'au plus haut point le renoncement à l'action.

Il concentra son ambition sur des compositions variées, généralement assez brèves, écrites d'un style limpide, patiemment élaborées jusqu'à la grâce naturelle et dont le brillant artistique a quelque chose qui rappelle l'éclat de la froide lumière des pierres précieuses bien taillées. Mais, exercices de description, allégories ou essais, analyses psychologiques, évocations historiques ou concrétisations d'idées et de perceptions morales sous forme de drames rapides, avec des suggestions symboliques plus moins en évidence, il mettait certainement en œuvre un pouvoir impressionnant d'exécution artistique. Pourtant, ces œuvres éparées et lentement égrenées dans des revues provinciales pouvaient-elles être efficaces à fonder sa renommée, même sur les bords lointains de sa patrie isolée de la vie de la Vieille Europe ?

Pour solidaire que fut d'ailleurs la vocation de Hawthorne dans sa retraite de Salem, l'éclosion en d'autres lieux d'activités similaires eût semblé déjà indiquer combien elle venait à son heure. Certes, le jeune Longfellow, dont il avait fait connaissance pendant ses années d'étudiant, était allé compléter l'assez fruste initiation de l'Université coloniale par un séjour Outre Atlantique. La précocité de Poe et sa perfection esthétique le mettaient déjà en vue. Et la prédication morale que poursuivait Emerson n'était-elle pas destinée, par son cachet littéraire, à goûter les applaudissements des plus rares connaisseurs de l'aristocratique

Angleterre ? A cette génération même, le poète Cullen Bryant, et le fantaisiste Holmes, au charme si personnel, n'appartenaient-ils pas ? Autant que l'invention scientifique qu'allumait le XIX^e siècle, ce besoin de création était évidemment dans l'air.

La publication en recueil en 1837 d'un certain nombre de récits de Nathaniel Hawthorne déjà parus dans les revues, livre auquel il donna le titre assez indicatif d'« Histoires racontées deux fois », peut nous paraître aujourd'hui un événement important de l'évolution littéraire des pays de langue anglaise. Hawthorne, deux ans après, se trouva encore trop heureux d'accepter le modeste emploi de peseur-jaugeur aux Douanes que l'historien Bancroft put lui procurer à Boston, où lui-même avait obtenu de la protection politique le poste de receveur.

Pendant sa situation dès 1841, par suite du renversement de l'Administration dont il faisait ainsi partie, Hawthorne semble se rapprocher du fameux groupe intellectuel formé aux côtés d'Emerson sous la bannière assez vague du Transcendentalisme. Du moins s'incorpora-t-il de façon plus ostensible, en émigrant à Concord, aux manifestations d'avant-garde dont la Nouvelle-Angleterre était devenue le théâtre.

Sans doute, à beaucoup d'égards, rien ne donnait moins l'impression de l'audace de la pensée que son persistant silence, silence d'une telle nature que même en son journal privé son âme s'épanouissait bien plus en observations attentives, en impressions contemplatives et en projets artistiques qu'en idéologie tapageuse et en dissertations d'analyse.

Mais la qualité d'artiste, tout au moins de romancier, dans un pays puritain méthodiquement adonné aux nécessités pressantes de l'organisation matérielle, n'avait-elle pas sa coquetterie, son exemple révolutionnaire ?

Hawthorne prit de bonne grâce part à l'expérience de Brook Farm qu'il a si bien évoquée quelques années plus tard dans son « Roman de Blithedale ».

D'ailleurs, tandis que Thoreau, au sortir de ce Phalanstère, alla chercher dans la Nature et sa solitude sereine l'affranchissement de tous les biens de l'homme dans la Société, Hawthorne contracta aussitôt une union longtemps désirée, tant d'un côté que de l'autre, avec celle qui devait être tout le reste de sa vie son affectueuse compagne. Peut-être n'est-ce pas en vain pour

l'œuvre du romancier qu'il devait naître à ce foyer assez rapidement trois enfants.

C'est dans le voisinage d'Emerson qu'il habita quelques années. Le titre du recueil de ses œuvres qu'il réunit ultérieurement en 1846, « Les Mousses d'un Vieux Presbytère », les souvenirs de ce séjour évoqués dans la Préface, ont jeté quelque renom sur l'agreste résidence qui fut alors la sienne.

Mais tirant décidément un insuffisant profit de sa production littéraire, Hawthorne dut se résoudre à retourner à Salem pour y occuper un poste que lui procura encore la protection politique du parti démocrate.

L'exercice de ses fonctions de Surintendant des douanes le priva du recueillement et du loisir indispensables à sa création artistique. Il put cependant se pencher sur ce monde de l'action, sur ce tumulte de la vie, dont presque continuellement il était resté à l'écart. La fréquentation quotidienne des aventuriers de la Mer, leurs bavardages suggestifs, imprégnèrent son sens intime d'une plus riche atmosphère de perceptions psychologiques. Telle est du moins la confiance qui nous est faite dans la Préface du roman de « La Lettre Rouge », le premier de ses ouvrages d'une aussi longue haleine, écrit quelque temps après la fin de cet épisode.

Il semble qu'à maintes reprises, au cours des nombreuses années qu'il avait déjà consacrées à la production littéraire, il eût déjà envisagé (1) la composition d'œuvres d'une trame beaucoup plus touffue que celle des scénarios et des assez courts récits qu'il avait constamment produits. La période qui suivit son repos d'imagination à la douane de Salem le vit tout à coup concevoir et réaliser rapidement trois véritables romans dans le village de Lenox qui lui servait de retraite.

« La Lettre Rouge » eût suffi à fonder définitivement son succès et sa renommée, mais l'admirable roman fut presque aussitôt nanti d'un remarquable rival dans l'admiration publique avec la publication de « La Maison aux Sept Pignons ».

Il ne lui suffisait pas d'ailleurs d'ajouter encore à celui-ci la riche œuvre impressionniste du « Roman de Blithedale ». Hawthorne, comme en se jouant, offrait trois excellents volumes de littérature destinée à la lecture enfantine. Il éditait en même

(1) Il y a dans ses recueils de Nouvelles de nombreux fragments.

temps un recueil de petites œuvres, selon sa première manière des « Histoires deux fois dites » et des « Mousses d'une Vieille Maison ». (1)

Ainsi, s'est déjà constituée, et presque assez subitement vers sa quarante-sixième année, l'œuvre de Nathaniel Hawthorne.

La vie du grand romancier --- car il fut proclamé tel --- allait désormais s'élargir sans que s'enrichit cette œuvre de façon comparable.

Certes, puisque dix ans plus tard, grâce à des perceptions nouvelles, il devait encore donner le grand roman du « Faune de Marbre », son extériorisation artistique n'avait pas dit son dernier mot.

Mais l'attention de Hawthorne devait être dispersée par des initiations variées dont le retentissement littéraire n'affecte qu'une place médiocre dans sa création décisive.

Ce ne fut qu'accessoirement à son prestige d'écrivain qu'il dût sa désignation à un poste diplomatique suffisamment rétribué, qui lui permit quelques années d'échapper aux soucis d'argent qui avaient pesé sur sa vie.

Un de ses camarades d'études, politicien assez modeste de cet état du New Hampshire illustré par Emerson et les transcendantalistes, par une chance inespérée qui procédait assez bien de l'échiquier électoral de l'ensemble du pays, avait été désigné, vu sa situation locale qui représentait un appoint, par le parti démocrate, comme son candidat officiel à l'élection présidentielle. Hawthorne, en rédigeant pour lui un excellent manifeste avait un peu contribué à son élection finale. Rien ne parut plus naturel que le Président Franklin Pierce signât la nomination de l'ex-Surintendant des douanes comme Consul à l'étranger.

C'est ainsi qu'ayant mesuré la décadence de Salem, port de quelque antiquité sur sa côte de l'Atlantique, Hawthorne put aller admirer l'éclosion beaucoup plus récente du port anglais de Liverpool.

A l'âge de cinquante ans, l'homme de lettres américain déjà fort connu en Europe, fit dès lors ses premiers pas hors des conditions d'existence toujours un peu provinciales où il avait si bien couvé son grand rêve contemplatif.

Qu'il ait trouvé dans la vie et les spectacles de l'Angleterre

(1) The Snow Image. Les œuvres enfantines sont The Tanglewood Tales et The Grand-fathers' arm-chair.

qu'il put observer à loisir d'abondants objets d'intérêt, la multiplicité de ses Notes, et le volume d'impressions soigneusement élaborées qu'il publia sous le titre de « Notre ancienne patrie », en témoigne assez nettement.

Mais ce n'est pas à ce contact, il convient de le souligner, qu'il éprouva des sentiments capables d'aiguiser encore ses facultés les plus hautes.

Il est très symptomatique que l'exubérante Italie, avec sa sensualité vivante, son atmosphère méridionale, où le tempérament païen semble, aux yeux des Puritains, manifester son emprise jusque dans la pompe extérieure de l'Eglise catholique, jusque dans la magnificence de l'épanouissement artistique, attira plus que tout Hawthorne.

Par un séjour de plusieurs mois qui releva entièrement de sa libre initiative, avant de regagner l'Amérique, il se plut à s'imprégner des aspects de ce milieu si profondément étranger et pourtant si complémentaire du repliement puritain. Il en apprécia en lui toutes les suggestions intimes, passant un été dans Rome, éprouvant sa malaria ou confrontant sa nature, au charme si nouveau pour lui, dans un coin de la Toscane. Non sans quelque application, il s'adonna à l'étude de ce grand Musée de l'Art. Il vit avec le plus vif espoir maints de ses compatriotes y tenter d'en suivre la voie avec originalité. Et le fruit de cette expérience fut une sorte de recrudescence d'inspiration, créatrice d'où sortit « Le Faune de Marbre », le dernier de ses grands romans.

Ce fut en 1860, après sept ans d'initiations, moins étendues que choisies selon ses prédilections et ses inquiétudes latentes parmi les données de l'Europe, que Hawthorne rejoignit, enfin, le bord lointain de l'Atlantique qu'avaient préféré ses ancêtres. Il y prit sa résidence dans la champêtre demeure aux horizons de montagnes où il avait jadis écrit « La Maison aux Sept Pignons ».

Par les fragments artistiques du « Roman de Dolliver » ou de « Septimus Felton », qu'à l'instar d'autres, rédigés au cours de ses jeunes années, il tenta en vain de poursuivre, ces derniers ans de Hawthorne conservent, à n'en pas douter, leur activité intime.

Mais la tension subjective intense, la concentration mentale que nécessitait toujours sa création romanesque et l'effet détériorant d'une vie trop sédentaire pour ce descendant immédiat

d'une race d'hommes d'action et d'aventuriers de la mer accusaient-ils leurs effets avec l'affaiblissement de l'âge ? La grande guerre de Sécession, éclatant dès l'année qui suivit son retour d'Europe, ne contribuait d'ailleurs pas peu à jeter son désarroi dans les profondeurs d'un cœur si profondément empreint du sentiment du pays.

Ce fut dans ces conditions qu'à l'âge de cinquante-neuf ans cet athlète solidaire et presque silencieux de l'art, ayant contribué à doter l'atmosphère intellectuelle de la Nouvelle Angleterre d'un impressionnant exemple de possibilités nouvelles, passa dans l'éternel repos.



Devant le Patrimoine Moral



Hawthorne, le contemplateur méditatif :

Sa vision du Puritanisme



C'est dans son dernier roman, et de façon inattendue, que Hawthorne nous a fourni l'image de ce qui constitua toujours son point de départ intime. Hilda vivant dans sa tour, mi-habitation humaine et mi-sanctuaire religieux, Hilda consacrant son âme avec la candeur de la foi aux symbolisations de l'Art, nous représente assez bien ce qu'il fut au fond de lui-même, même après qu'il eût quitté sa petite chambre de Salem. Le caprice qui lui fit adjoindre sur le déclin de sa vie une pittoresque tourelle à sa maison de Lenox pour s'y retirer à ses heures, ne fut que le dernier effort de son imagination vieillissante pour retrouver l'ermitage de méditation secrète où elle s'était toujours complue. Ni en exerçant ses fonctions de peseur jaugeur aux douanes (1), ni en vaquant aux travaux aussi pratiques que manuels qui lui incombaient à Brook Farm, l'homme n'avait jamais rendu cette forteresse éprouvée de sa plénitude vivante et de ses aperçus mystiques. Et l'on peut se demander si l'enchantement de l'amour et les conditions d'existence que le mariage lui apportèrent, loin de rompre sensiblement son attitude spirituelle, ne l'épanouirent pas plutôt. A travers toute sa vie mortelle, qui sut mieux garder que Hawthorne la pure flamme de la Lampe ? Mais une lampe bien plus vraie que celle que garde son Hilda et qu'il entrevoyait toujours au dessus de la vie médiocre et des débordements profanes.

Certes, quelle différence d'horizon entre la Rome universelle, toute pleine des images des méditations du Passé, où il situe son héroïne et celui qui lui fut offert dans l'étroit Massachusetts. Mais vit-il du premier coup tout ce que son pays lui-même avait à lui présenter ? Ce n'est qu'avec la conscience de l'âge et les vicissitudes intimes qu'il en apprécia les données.

(1) Voir les pages si révélatrices à cet égard de son journal intime.

Car, combien plus difficiles encore à scruter et à déchiffrer sont les images de la vie que les présentations de l'Art.

Pour réaliser celles-ci, dans l'atmosphère puritaine de la Nouvelle Angleterre, si démunie de précédents, et longtemps si peu propice à de telles mises en valeur, que d'efforts d'ingéniosité continuellement personnelle ! Sans doute, Hawthorne pouvait-il se référer à l'exemple du grand courant littéraire de l'ancienne Mère-Patrie. Mais ce point d'appui lui-même, en le détournant avant tout des vrais aspects de son milieu, constituait plutôt un danger de déracinement subtil capable de le guider vers l'habileté des pastiches.

En mettant, comme il l'a fait, décidément de côté sa tentative juvénile de roman (1), ses véritables débuts dans la perception clairvoyante et la représentation artistique des images de la vie qui lui étaient familières consistèrent en descriptions dont le titre assez typique de « Spectacles vus d'un clocher » qu'il a donné à l'une d'elles résume curieusement l'esprit.

Il s'agit peu pour lui de prendre intérêt aux manières qui s'observent dans la société, de faire la psychologie des existences ordinaires, d'y cueillir des anecdotes et de combiner des intrigues susceptibles d'intéresser. Il voit de loin et de haut.

Dans des morceaux comme « Le Dimanche à la Maison » ou « La Journée du Péager », où il observe de plus près, il semble surtout s'évertuer à évoquer le courant assez paisible et régulier de la vie collective des êtres. Aussi minutieux qu'il soit dans son observation, il y a dans son attitude quelque chose qui suggère à ne pas s'y tromper l'impersonnalité du point de vue du Philosophe de Carlyle, le contemplatif Teufelsdröckh, toujours enclin à discerner sous les faits et les détails en apparence les plus triviaux la leçon significative. A travers tous ces frais croquis sans prétentions trop accusées, d'un genre kaleidoscopique, on sent la scrutation aiguë de la structure de la trame dont est fait le monde extérieur.

Intention brillamment avouée dans le célèbre morceau de « La Fontaine publique de la Ville » (2), où Hawthorne s'est efforcé, par un commentaire d'images tombant sous l'observation de façon empirique, de suggérer des idées. Des idées qu'il

(1) Fanshawe.

(2) A rill from the Town-Pump. Twice told tales.

se refuse — ce sera toujours sa manière — à former expressément, mais qu'implique très fortement son évocation sensible.

Dans la caractérisation de ce va et vient vivant dont est environnée la Fontaine, s'exprime sous une forme concrète un fond assez manifeste de solide analyse abstraite. La permanence de la fontaine sert continuellement de texte à l'inanité des êtres, à leurs rapprochements éphémères. L'intuition méditative de l'observateur pénétrant s'élève jusqu'à la synthèse où la fontaine symbolise le perfectionnement régulier et les avantages pratiques d'une institution établie.

Faut-il vraiment être surpris, si avec des tendances semblables à la conscience philosophique, penché sur les profondeurs de lui-même ou de son pays, son examen attentif allant toujours s'élargissant, Hawthorne ait eu le sentiment des forces significatives qui dans le recul du passé avaient plus ou moins préparé les conditions du présent ?

Pour pénétrer la vie profonde d'un peuple dont l'émigration dans sa patrie adoptive datait de deux siècles à peine, Hawthorne ne trouva pas ce que l'Europe peut offrir d'éléments d'explication de ses aspects psychologiques. Il ne trouva ni terroirs, ni grands centres intellectuels, ni l'esprit de résistance ou l'exaltation sublime de vieilles races autochtones enracinées dans leur milieu et triomphant à travers tout. Rien qui tint vraiment la place de cette riche diversité de développements politiques que les événements historiques ont engendrés des profondeurs de tant d'activités locales. Pas même le choc brutal, doctrinalement affirmé et violemment poursuivi, des différents ordres sociaux.

Descendant dans sa conscience, cherchant à reconnaître son âme, il constate essentiellement l'indéniable retentissement d'une position « puritaine » affirmée par ses ancêtres et dont les réactions morales, non moins inscrites dans le milieu qu'ils ont fondé et développé, sont la clé de sa nature et de son originalité.

Certes, l'idée de « Puritanisme » pour un esprit non averti n'est pas sans créer des méprises. Il a ses représentants dans le monde anglo-saxon si étroitement adonnés à une attitude austère sans profondeur intellectuelle, avides de prohibitions extérieures, esclaves d'un souci malsain de la respectabilité jusqu'à la basse hypocrisie, qu'on le confondrait volontiers avec un Phi-

listinisme bourgeois contre lequel tend à réagir tout ce qui aspire à penser, à sentir et à vivre.

Il est facile pour les esprits qui regardent sans sympathie l'affirmation trop absolue de la conscience religieuse, sur le vu de ses erreurs ou de sa dégénérescence, de rendre un jugement sommaire à l'égard d'une attitude qui porta à son apogée l'austérité protestante et sa force de résistance aux spontanéités de la vie. Hawthorne avait trop l'intuition de ce qu'il lui devait dans le meilleur de lui-même et de ce qu'il représentait dans le cadre de son pays pour nier inconsidérément la valeur du Puritanisme.

Avec quelle ferveur intense il a évoqué le rôle joué par le Puritanisme dans le développement efficace d'un état d'esprit national et d'un orgueil indépendant dans les profondeurs d'un peuple rétif à l'obéissance rien qu'à se sentir dominé par le pouvoir traditionnel dont il récusa toujours la figuration grandiose. Il lui apparaît si bien que c'est l'opiniâtreté de la résistance morale du tempérament puritain à l'apparat épiscopal ou à la démonstration insolente du faste aristocratique de la monarchique Angleterre qui servit de ralliement à la volonté collective du pays qui devait devenir les puissants Etats-Unis.

Dans un des meilleurs récits de ses « Légendes historiques du Palais provincial » où il a évoqué la chute du dernier des gouverneurs imposés d'Outre-Atlantique, sous les coups de ce défi intensément puritain, Hawthorne n'a-t-il pas d'ailleurs excellentement symbolisé ce processus historique ?

Bien qu'Hawthorne, au demeurant, comme en témoigne l'épisode de « la Vieille Esther Dudley », ne soit pas assez étroit, même dans son sentiment avoué de l'importance absolue de l'intervention puritaine, pour refuser son respect à tous ceux qui s'opposèrent à son triomphe final, on ne saurait jamais douter de ses propres prédilections.

L'émotion avec laquelle, en nous contant la légende de son fameux « Champion gris », il semble participer à tant de traits d'expression, tant de typiques manières d'être qui donnent sa physionomie au prédicant puritain, ce qu'il proclame de sa foi, à défaut d'autres témoignages, suffirait à nous assurer de sa sympathie profonde.

C'est ainsi que peu à peu, la pensée du Puritanisme prend possession de son âme, et qu'il est appelé à tirer de l'histoire de son pays et de la vie qui l'anime la leçon de l'expérience intime

qui s'est inscrite dans son cœur, qui en constitue l'Idée, le Thème et l'Inspiration.

Que sa contemplation s'arrête sur tel aspect du Passé, sur telle scène du Présent, c'est en fonction de cette enquête que sa perception s'organise, assumant de son unité de conception spirituelle des possibilités esthétiques que son talent d'écrivain a su très bien mettre en valeur dans sa présentation littéraire, toujours concrète et colorée, reflet poignant de la Vie que connaît le Puritanisme.

Le sentiment puritain de Nathaniel Hawthorne

L'importance décisive attribuable au Puritanisme dans la pensée de Hawthorne nous conduit à examiner de la façon la plus précise le fond de son attitude à l'égard de cette donnée.

Malgré qu'il se soit placé, en quelque sorte, sous son signe, il est loin de considérer le détail de son action comme une simple matière à panégyrique aveugle. Il a beau se réclamer de l'idée du Puritanisme, il est loin de s'incliner devant tout ce qu'on a pu faire et tout ce qu'on a pu poursuivre sous son excuse ou en son nom. Il est loin de nous celer ses tristes inconvénients.

Rien qu'à son point de départ, avec quel serrement de cœur, dans son récit allégorique du « Mât de Mai du Mont Joyeux » il apprécie en connaisseur cette « mélancolie morale » dont le « recueillement puritain » opprime méthodiquement toute gaieté systématique, toute exubérance de vie. Sans doute avait-il pour but de corriger chez les hommes tout ce qui paraissait un signe de simple laisser aller à l'amollissement sensuel. Mais Hawthorne sait trop combien le possible redressement des humaines énergies qu'il a ainsi eu en vue risque d'atteindre du même coup les meilleures spontanités. La poursuite illimitée d'une sombre humeur du Nord dégarnissant l'être humain de toute riche exubérance et de tous élans vivants, hors de la satisfaction la plus maussade et la plus morne des besoins élémentaires, ne lui paraît pas de nature à apporter un stimulant aux aspirations de l'âme.

Mais s'agit-il, étroitement, pour juger le Puritanisme d'en reléguer l'expression à tel système intellectuel, à telle doctrine théologique qu'il a jadis développés ? C'est dans la plénitude humaine de son atmosphère morale, dans la qualité vivante des bouillonnements collectifs qu'il a plus ou moins consciemment institués et favorisés, dans les élans individuels qui ont souvent surgi de lui qu'il importe de le situer.

Aussi est-ce avec avantage que Hawthorne fait appel à l'art qui évoque et fait sentir ces aspects toujours difficiles à logiquement analyser. La méthode s'en révèle infiniment convaincante,

infiniment concluante dans les tableaux de ses pages où il a su dégager de judicieuses impressions qui éclairent pour nous le problème essentiellement nuancé de la position puritaine.

Certes, Hawthorne n'est pas insensible à la leçon de volonté, de décision, de courage qu'offre à l'esprit plus éclairé l'enthousiasme des premiers âges de l'affirmation puritaine à traduire rigoureusement en action disciplinée l'intégralité d'une idée, aussi malencontreuse soit-elle. Mais il ne se dissimule pas ce que la discipline ancienne assumait de maladresse et de gauche improvisation.

Comment ne pas reconnaître que les rudes Puritains qui, par leur labeur de pionniers, ont inauguré l'allure du tempérament national, tout en se recommandant des véracités de la foi ont surtout fondé leur Loi sur des perceptions grossières. Tant qu'en poursuivant leurs desseins de moralisation de l'homme ils ont fait si peu de cas de ses ressources véritables, s'adonnant à l'organisation sociale dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus inquisitorial, souvent de plus attentatoire à la dignité humaine. Cette dignité humaine dont ils se réclamaient eux-mêmes dans leurs professions religieuses.

Dans la modération même de son analyse pensive du calvaire d'Hester Prynne, l'héroïne de sa « Lettre Rouge », Hawthorne a néanmoins dressé le plus violent réquisitoire contre ce qui risque encore d'être la manière du Puritanisme.

Lorsqu'il est dans l'âme humaine tant de dangers d'égarement dont sa propre austérité est peut-être la première proie, pourquoi cet acharnement de l'autorité « puritaine » contre un manquement excusable à la règle de fidélité conjugale dans des conditions qui font de la prétendue coupable une héroïne de l'amour ?

La moralité réduite, autant que l'âme religieuse, à la répression du scandale de l'irrégularité sexuelle, et l'exploitation outrée dans un intérêt public d'édification « chrétienne » de ce qu'on peut déceler d'elle de façon tangible et légale, quel beau triomphe de foi pure, digne d'asseoir définitivement la religion d'un grand peuple !

Dans des pages émouvantes (1) Hawthorne a évoqué l'insensibilité inhumaine et le caractère brutal des mœurs que couvra le dogmatisme aussi entêté qu'étroit des Fondateurs puritains. Peut-

(1) The gentle boy.

on discerner autre chose qu'une basse agression grégaire dans leur traitement rigoureux de la contradiction qu'apportait à leur conception religieuse le témoignage individuel d'innocents illuminés qui s'interdisaient au surplus le recours à la violence. Monstrueuse aberration que cette haine allumée capable de s'exercer encore contre l'enfant des martyrs, frêle, inoffensif et charmant... Comment de telles mises en mouvement de puritaine énergie peuvent-elles être confondues avec le noble surgissement du sentiment religieux ?

A quels admirables usages servit souvent l'autorité que reconnut un tel milieu, « La Maison aux Sept Pignons » nous en fournit un exemple.

N'est-ce point en faisant condamner et ensuite exécuter pour crime de sorcellerie le légitime propriétaire d'un terrain convoité que le Colonel Pyncheon, cet hypocrite au cœur de pierre, avec ses dehors si parfaits de virilité puritaine, a réalisé son projet d'édification d'une demeure qui attestât sa réussite, qui lui procurât son confort et abritât sa lignée ? Il est tant de subterfuges, même sous la Loi puritaine, pour, sinon faire plier, du moins vaincre et anéantir la conscience individuelle vraiment trop indépendante dans sa sphère temporelle.

Hawthorne ne s'est jamais mépris sur les profondeurs de vice et d'immoralité cachée qui, sous une forme ou une autre, ne pouvaient qu'accompagner le plus apparent effort d'application rigoureuse d'une discipline morale légalement organisée.

Le Révérend Dimmesdale et son horrible silence quant à sa complicité avec « la femme adultère », dont le châiment alimente sa capacité d'émotion, ses succès de prédicateur, issus de l'inquiétude de l'homme, n'est que la culmination artistique dans la perception de Hawthorne d'une condition générale de la société puritaine qu'il n'a jamais perdue de vue. Il faudrait énumérer à travers toute son œuvre, dans sa peinture sardonique des plus austères milieux, les mille allusions qu'il a faites à ce pouvoir trop réel des culpabilités souterraines et des complicités secrètes qui, malgré lois et prédications ne cesse jamais de refléter la perversité intime des hommes.

Tels sont les résultats pratiques de l'application de la Loi dans ses prétentions les plus hautes d'humaine réalisation d'un gouvernement moral. Impuissante d'un côté à métamorphoser les hommes, elle sert d'instrument détestable pour des infllic-

tions brutales qui se révèlent des errements, sinon des ignominies.

Mais une telle constatation doit-elle marquer la faillite de la société humaine fondée par les Puritains ? Doit-elle discréditer le nom et la position religieuse qu'ils ont tenté d'inaugurer ?

C'eût été peut-être le cas si, au dessus des tristes tares de son régime archaïque, Hawthorne n'avait retenu les images reconfortantes d'un Puritanisme capable de servir de point de départ aux plus riches développements.

Dans quelle fière attitude qui correspond beaucoup mieux aux possibilités vivantes d'une conscience en éveil que les formules décevantes d'un ordre trop bien assis, est campé devant nos yeux le héros des vieilles guerres de la liberté religieuse, passé presque dans la légende, le Puritain Endicott.

Où trouver une évocation qui nous fasse aussi bien sentir les traits caractéristiques de l'attestation puritaine semblablement envisagée que dans le récit historique d'« Endicott et la Croix Rouge » ?

C'est dans la validité même de sa conception de la foi que l'état d'âme puritain opposa sa résistance farouche et intraitable à l'autorité d'une Eglise qui, associée à l'Etat gouverné par la Monarchie prétendait monopoliser les indications d'En Haut.

Le fanatisme des fondateurs de la Nouvelle Angleterre serait-il allé si loin dans l'attentat au respect de ce qui n'était pour eux que des Institutions humaines, si les arrogants détenteurs de leurs hautes hiérarchies n'avaient trop vivement tenté de briser leur volonté et de domestiquer leur vie ?

En déchirant du drapeau l'emblème conventionnel (1) associé dans son esprit à l'incapable oligarchie qui prétend le dominer devant le front de ses troupes, le militant puritain, entraîneur d'hommes exceptionnels, fait-il autre chose, en somme, qu'opposer un défi viril d'individualité inspirée à l'intimidation exercée par un pouvoir non qualifié ?

En changeant toujours d'objet, tel sera toujours le thème des éclosions psychologiques dont s'est élargie constamment la position spirituelle courageuse et indépendante du véritable Puritanisme.

Par une intuition profonde que lui suggère expressément le

(1) La Croix de St-Georges, symbole de l'Eglise et de la Royauté.

sentiment bien médité de ses premières origines, c'est dans le renouvellement d'une position militante, attestant le pouvoir de l'âme et son ultime suprématie vis-à-vis de ses oppresseurs férus de domination que Hawthorne se représente l'Inspiration puritaine.

Il en résulte dans son esprit un étrange renversement des hiérarchies morales.

Qu'importe qu'un Colonel Pyncheon, uniquement préoccupé du simple résultat pratique, entiché de volonté ait cru bon de fortifier sa position individuelle et les espoirs de sa lignée de l'impressionnante façade de « la Maison aux Sept Pignons ». Qu'importe qu'à certains moments son inspiration brutale, sa rigueur de discipline, son esprit réalisateur aient pu sembler incarner l'orthodoxie puritaine, appuyé comme il l'était par tout l'appareil légal et le prestige religieux d'une sorte d'Eglise en puissance.

Dans la position impie où on a cru l'acculer, le pseudo-sorcier Maule, du bas de son gibet sinistre, en jetant sa malédiction à son oppresseur injuste, à sa race et à sa maison, peut sembler une dernière fois exercer un maléfice qui justifie sa punition. Mais qui ne devine là une illumination de conscience, issue vraiment de la foi, dans son affirmation mystique où se trouve condamnée à l'instant de son triomphe l'incarnation d'autorité contraire au vouloir de Dieu ?

Mais bien évident encore et bien plus précis de données est le témoignage d'Esther Prynne. En elle l'âme de la femme intervient de tout son poids contre les institutions légales à prétentions religieuses où peuvent être emprisonnées ses aspirations intimes sous l'égide d'un Puritanisme aussi aveugle qu'ignorant des mystères du cœur humain.

C'est en vain qu'on l'a dégradée après l'avoir humiliée dans ses instincts les plus sacrés, ses spontanéités les plus hautes, au nom d'une austérité magnifiquement organisée et jouant dans la perfection, à l'entour du pilori, d'une sorte d'apparat liturgique.

Hérétique à sa manière par sa répudiation fervente jusqu'au dangereux don de soi d'une conception doctrinale qui prétend ignorer l'amour, celle qui portera le signe et la marque d'infamie de l'impureté féminine, sur le terrain puritain de l'édification morale et des épreuves endurées, fait face à l'autorité dans son abaissement tragique jusqu'à faire de l'amour qui lui

valut son châtement un symbole de foi mystique devant l'opinion publique.

Hawthorne, en nous racontant le martyre de « l'enfant quaker », victime innocente et pure de ce fanatisme grossier auquel était adonné le milieu puritain, a-t-il omis de faire sentir la note de résistance infiniment précieuse qu'il recelait néanmoins, au pouvoir de persécution qu'une majorité quelconque, nantie du sceau de la Loi et d'un potentiel d'Eglise, a toujours à sa portée ? Quand dans deux cœurs puritains obscurs, chez deux époux irréprochables, s'éveille la compassion, la tendresse et l'attachement pour l'enfant frappé d'ostracisme, quand ils acceptent pour lui une position dangereuse, quand ils lui gardent leur foi tenace sous les inflections grandissantes, alors nous est révélée une attestation d'énergie digne des ambitions spirituelles que devrait toujours évoquer la notion de « Puritanisme ».

Ne serait-ce pas, en effet, une bien pauvre conquête, si l'opposition puritaine à la manière de l'Eglise qu'elle se plaisait à dénoncer comme toute de faste extérieur, de conformité rituelle, de soumission mécanique, ne devait jamais aboutir qu'à ces formes d'oppression qu'a spontanément mises en jeu la société qu'elle a fondée.

Rien ne semble plus logique que le développement religieux qui trouve son point de départ dans l'insurrection poignante d'une conscience élémentaire contre ce qu'elle entrevoyait de sources de corruption de l'âme dans la pratique établie d'un culte traditionnel, se refuse à s'enrôler de façon définitive sous l'égide assez discutable de la rude attestation dont la « Maison aux Sept Pignons » est, dans l'œuvre de Hawthorne le plus remarquable symbole.

Comment mieux dénoter en effet que par cet édifice de domination primitive, qui procède dogmatiquement, dans sa réalisation inique, de plus d'énergie arbitraire que d'approfondissement de conscience, la force de tyrannie dont le dangereux ascendant justifie la résistance des humaines véracités qu'il tend à éliminer ?

Aussi est-ce à n'en pas douter contre sa manière assurée, définitive et péremptoire que la Femme à la Lettre Rouge, autant que le sorcier Maule font front de leurs âmes de rêve et de leur énergie intime injustement torturées.

Ainsi se trouve rallumé, au sein même du Puritanisme, le grand duel de conviction où son esprit s'est éveillé.

C'est par lui que se développe, sous les inflections d'en haut,

dans les affres nécessaires d'expériences révélatrices, le faisceau des certitudes capables de guider sa foi.

Pour garder à l'élan de celle-ci sa qualité puritaine de riche énergie active et de ressources vivantes, il n'est pas d'exaltation d'une individualité sincère sur ses positions dernières de fidélité à l'âme pour laquelle Nathaniel Hawthorne ne se montre lui-même enclin à une communion dangereuse.

Au fond des êtres et des consciences, parfois les plus à l'écart, cherchant l'éclosion religieuse, il la trouve le plus souvent, selon son penchant puritain, dans la manifestation d'une force héroïque et indépendante qui incarne une protestation contre cet asservissement de la spontanéité intime, contre cette appréciation mécanique qu'infligent les puissances de fait à la spiritualité humaine.

C'est à son aptitude intense à dégager ces énergies qu'il juge le Puritanisme dans ses tâtonnements historiques et l'absout de ses erreurs mêmes.

Quelles qu'aient pu être celles-ci, Hawthorne ne se lasse jamais de souligner et d'apprécier cette absence de dilettantisme et de versatilité intime qui constitue son atmosphère et d'où il tire son ressort pour ses plus nobles élans.

Jusque dans le recours injuste à l'appareil d'autorité d'un Colonel Pyncheon dont la féroce volonté, dans sa mortelle limitation, imprègne encore le témoignage de sa « Maison aux Sept Pignons », s'exerce une provocation à la révolte vibrante d'un Maule aux mystiques visions de sincérité farouche. Jusque dans l'application stupide à la personne d'Hester Prynne de l'infâmante lettre A, s'exprime une croyance puissante, une affirmation directe, réclamant la contradiction, source d'interrogation morale.

Et bien qu'il l'ait vilipendée dans le drame de nature humaine dont l'enjeu est l'épanouissement des spiritualités véridiques du tempérament puritain, aux yeux clairvoyants de Hawthorne, la Maison aux Sept Pignons, symbole des Institutions et point de départ dogmatique, battue en brèche obscurément par les énergies de l'âme qu'en essayant de réprimer elle a au contraire excitées, ne joue-t-elle pas son rôle immense ?

La leçon de « la Maison aux Sept Pignons »

La scrutation psychologique des avatars de la race du Colonel Pyncheon, le vigoureux fondateur de la Maison aux Sept Pignons, a fourni sans doute à Hawthorne ses plus profondes intuitions. Quelle revanche de nature humaine et quelle étrange révélation d'une loi de compensation que cet édifice institué par tant de force rationnelle soit plus qu'un autre hanté par une inquiétude mystique, une sorte de malaise latent, où entrent tant de suggestions d'un vague effroi de l'inconnu, qu'on y devine la présence de ces énergies menacées dans la race même de l'homme qui prétendit les écraser.

N'est-il pas assez frappant que dans l'atmosphère inquiète développée dans cette Maison d'irrésistible manière, couve une sombre ardeur de rêve toujours restée inassouvie et rendue plus dangereuse encore par le reploiement sur elle-même auquel elle a été réduite ?

C'est en vain qu'en utilisant les moyens à sa portée d'intimidation sociale et de dogmatisme moral la volonté dominatrice d'un Puritanisme appliqué aux consolidations pratiques a tenté de déshonorer ces « dérèglements » de l'être par l'imputation du Pêché.

Certes, ce ne fut pas sans épreuves que cette âme prit conscience de sa légitimité. Comment récuser clairement l'accusation inique qui reléguait l'âme obscure à l'incertaine promiscuité de tous les instincts vivants, similairement mis au ban dans un milieu de contrainte et d'impassibilité, et pervertis de leurs voies, susceptible de s'égarer dans un pêle-mêle assez malsain pour mériter la conception d'un diabolique Sabbath !

Bien qu'à cette ambiance illicite la discipline puritaine eût tacitement relégué le subtil épanouissement des sensibilités psychiques, elles se développent quand même et savent assurer leur progrès, peut-être plus facilement, contre le traitement brutal et les assimilations calomnieuses que contre leurs propres embûches.

Nul n'a eu plus que Hawthorne le sentiment nuancé de tous

les accidents fatals où les meilleurs essors de l'âme peuvent si facilement échouer. Comme ce sera notre tâche d'y revenir un peu plus loin, nul ne les a mieux sondés et minutieusement évoqués, au point que l'effort peut paraître résumer la qualité la plus riche et la plus frappante de son œuvre et de sa pensée.

Pourtant, il est persuadé que dans le conflit qui oppose au sein même du Puritanisme la sobriété rationnelle d'un Colonel Pyncheon, dans sa façade d'équilibre et de certitude robuste qui fait son autorité, et les sourdes inquiétudes, les élans hasardeux de l'être en proie aux forces de l'âme, ce ne sont jamais ces dernières qui se commettent clandestinement comme on voudrait l'accréditer avec les énergies impies que l'odieux Satan symbolise.

Mais l'évocation morale de l'expérience archaïque qui engendra l'alternative du tempérament puritain n'est qu'une sorte de prologue dans le raccourci suggestif de « La Maison aux Sept Pignons » à l'exposé artistique de ses conditions modernes.

Quand avec le juge Pyncheon, si propre à trouver les moyens à réaliser son but sans en sonder la qualité, nous voyons ressusciter le pouvoir de réussite, l'ambition dominatrice qui permet l'édification de la puritaine Maison, nous pourrions être tentés d'en saluer la transformation et l'heureuse métamorphose. La vieille fiction puritaine d'austérité rationnelle assume une physionomie qui semble tellement affranchie du fanatisme religieux qui la défigura jadis aux yeux des observateurs purement superficiels, elle est si exclusivement adonnée à ce thème bien plus moderne de l'exaltation légale, elle recouvre d'une telle onction sa pseudo-intégrité qu'on devrait être ébloui par ce halo d'estime publique que lui acquiert l'exercice de ses honorables fonctions.

Hawthorne nous fournit néanmoins des possibilités d'emprise, aussi médiocres que sournaises, de ce typique rejeton de la puissance puritaine un tableau trop suggestif pour n'être pas médité.

Avec les malheureux Clifford et Hepzibah Pyncheon nous voyons se profiler d'une façon presque allégorique les désastreuses conséquences, tant dans la famille humaine que dans le milieu national, de la perpétuation du règne du Colonel Pyncheon sous ses nouvelles apparences.

Nature douée des plus heureux dons — facilité intellectuelle, appréciation artistique et élégance personnelle — dans sa naïve

exubérance, insuffisamment gardé, Clifford, dès sa jeunesse, par l'exploitation habile de coïncidences de fait et de constatations extérieures a été taxé de crime et malicieusement convaincu d'une affreuse culpabilité devant l'opinion publique par son propre cousin Jaffrey.

L'austérité d'une prison subie d'innombrables années n'a pourtant pas vaincu son âme, bien qu'elle ait miné sa sante, détraqué son intelligence et vieilli prématurément ses nobles spontanéités.

Tels sont les tristes résultats des futilités perpétrations d'une nature vulgaire, assoiffée de domination toujours exercée sans scrupule qui, s'arrogeant le prestige de la qualité puritaine sous un couvert hypocrite, s'efforce d'imposer son joug par l'instrument de la Loi aux perspectives humaines auxquelles elle reste étrangère.

Quoi de plus symptomatique au surplus que les traits de caractère de la vieille fille Hepzibah ? En elle se trouve reflété le sort d'un grand nombre de son sexe condamnées à l'inaction dans le célibat morose et la pénurie grandissante par les méthodes d'éducation et les préjugés bourgeois qu'entretient tyranniquement le genre d'ascendant masculin qui, du Colonel Pyncheon à son descendant moderne, tend toujours à s'affirmer dans « La Maison aux Sept Pignons », ce Puritanisme fermé aux influences rénovatrices.

Et tel serait le dernier mot de cette oppression latente : Clifford et Hepzibah Pyncheon, incarnations lamentables de ce que « l'homme peut faire de l'homme », s'il n'intervenait pas des forces véritablement « puritaines », résistantes et instinctives, dans ce milieu dégénéré, capables de s'opposer à un plus décisif triomphe d'un aspect de nature humaine dont le caractère infernal ne peut qu'éclater aux yeux.

Ce n'est pas sans à-propos qu'en nous traitant la légende du Colonel Pyncheon Hawthorne l'a représenté comme succombant sous le coup d'un accident physiologique, attribut de la violence de sa nature animale. Quand l'imagination populaire croit voir dans sa mort subite un mystérieux châtement de l'abus d'autorité auquel il a eu recours vis-à-vis du sorcier Maule, elle met évidemment en œuvre un instinct trop ambigu pour qu'on puisse absolument en situer l'inspiration. Comment tout à fait écarter l'idée de la malédiction, arme impure et déloyale de la vengeance du plus faible ?

Hawthorne discerne cependant, dans cette âme élémentaire frondant le fait établi par le seul prestige social, comme un premier rudiment de sa propre conception d'un gouvernement moral, donnée de l'ordre naturel qui contredit souterrainement les images mensoagères du gouvernement humain et humilie leurs prétentions jusque dans leur qualité même.

Nul sentiment n'est, à vrai dire, aussi puissamment « puritain » que celui de cet appel contre la pression exercée par une autorité visible, à l'ultime souveraineté des invisibles lois de Dieu dont l'âme possède l'intuition à ses heures de clairvoyance.

C'est par un privilège semblable que Hawthorne atteint l'inspiration qui lui permet de faire face par des images appropriées, tirées de son expérience, aux ravages longtemps causés à l'épanouissement humain des véracités de conscience par le dogmatisme étroit et l'odieuse hypocrisie d'une nature forcenée tentant de monopoliser la qualité puritaine pour des ambitions désastreuses.

Contre l'exploitation brutale du culte de l'énergie où aimait à se retremper un Puritanisme anxieux de se donner l'illusion de la vigueur de sa foi, il ne dresse pas seulement cette âme obscure et émouvante que dans ses profondeurs d'inconscient, systématiquement écrasées par le déploiement efficace de ruse et d'autorité, couve la Maison aux Sept Pignons.

Faut-il souligner la valeur et la force de témoignage que représente l'évocation de la jeune énergie de « Pearl » ? Bien que rejeton du Pêché, peut-on mieux observer qu'en elle la puissance et le ressort des réflexes de la Vie ?

Laissée par sa condition en marge de la discipline sociale, vouée à la versatilité des impulsions de son être, à ses inspirations intimes, aux modalités fugaces de sa conscience spontanée naïvement influencée par les suggestions de sa mère, son besoin d'exubérance, ses extériorisations fantasques peuvent sans doute déconcerter la lucidité trop rigide, appauvrie dans ses ressources, de la haute tension mentale qu'excite le Puritanisme.

Mais cette libre apparition où se trouve régénéré le jeu des instincts vivants comporte plus d'une leçon pour qui sait en discerner la qualité psychologique indiciblement féconde en développements appropriés.

Avec plus de sobriété d'allures due à l'équilibre d'un âge déjà quelque peu responsable, c'est une impression analogue

qui se dégage de Phœbe, la délicieuse héroïne de la Maison aux Sept Pignons.

Devons-nous marquer le sens de l'aboutissement d'analyse qu'exhibe son Pasteur Dimmesdale? (Quelle ironie décisive que se ne soit qu'en retrouvant la voie qui lui permet de suivre les indications hardies de son propre tempérament, au contact électrisant des spontanéités de la Femme et tout ce qu'elle sait apporter d'images ressurrectrices (1) que même cet homme inspiré peut sortir à sa manière de sa longue impotence abjecte de ses fortes méditations. Et dans son réveil d'énergie, que de qualité impulsive marquée jusqu'au dernier moment par des sursauts désordonnés qu'il a peine à dominer (2).

Peut-être faut-il se souvenir, pour apprécier ces aperçus de vivante apologie de cette qualité de l'être, que c'est d'un cœur retrempé dans la santé de la Nature où s'écoula sa vie d'enfant, et dans le tumulte moral des suggestions de la Forêt que Hawthorne affronta sans peur la prison (3) traditionnelle de l'isolement puritain où son âme s'est élaborée en de laborieuses années de recueillement méditatif?

(1) Voir la scène de la Forêt.

(2) Scène du retour et du Pilon.

(3) Hawthorne nous fournit notamment cette image dans le cas de Clifford et du Faune.

La reprise d'âme moderne



Condensant ainsi d'un côté tout le fruit de l'expérience qu'apporte à la conscience intime la perception pénétrante des aspects du Puritanisme dont est imprégné son pays : dans la pratique autoritaire de sa nature animale, dans les palpitations secrètes de ses énergies humaines presque toujours subordonnées à l'application des règles trop superficiellement conçues, dans les conquêtes spirituelles de la vie psychologique incitée dans le milieu, Hawthorne fait d'autre part appel aux sources de rajeunissement dont son âme a reconnu la profonde nécessité.

Parce qu'il croit discerner dans les vicissitudes des êtres une sorte de loi naturelle plus forte que leurs énergies, il se rend compte à quel point il convient toujours à l'homme d'approfondir davantage les modalités de cette loi. N'est-ce pas la seule manière d'orienter véridiquement son gouvernement de lui-même, de préciser sa foi intime, et tout ce qu'elle peut entraîner de déploiement de volonté, d'application d'énergie, d'acceptation résignée ?

Lorsqu'il recherche par lui-même, dans un esprit indépendant autant que scrupuleux et sincère les vraies données de la foi, Hawthorne dérogerait-il en quelque chose d'essentiel à ce qui constituait jadis la haute ambition puritaine de redressement religieux ?

Il a plutôt le sentiment d'en marquer une recrudescence si hardiment individuelle qu'elle laisse loin derrière elle toutes les routines d'habitudes et les vues superficielles dont toute doctrine établie, toute pratique religieuse socialement organisée finit par adopter l'ornière.

En inaugurant la méthode de l'interprétation personnelle de la révélation biblique, et en rejetant la tutelle d'une Eglise traditionnelle, le Puritanisme a ouvert aux perceptions spirituelles une ère de récusations dont il lui était impossible d'apprécier toute l'étendue.

Parce que l'âme de Hawthorne, malgré son allure mystique, atteint quand même à un degré de conscience intellectuelle, il possède une envolée de perceptions psychologiques capables de

servir de guide à une intuition plus déliée que la position puritaine n'est censée le comporter.

Mais autant qu'il déconcerte par sa complexité d'aperçus et la riche subtilité de ses évocations concrètes, il maintient si bien l'intention qui peut seule justifier les faux pas du Puritanisme, il galvanise une telle fibre de stoïcisme religieux, il marque tant de décision à proclamer ses certitudes, il déploie tant de pouvoir de divination morale que sa recherche puritaine des données sur lesquelles s'appuie le dynamisme d'une foi vraiment dépouillée de ses gangues, n'est pas sans conserver l'allure d'invincible virilité de ce fameux « Champion Gris » qui lui sert de prototype dans son ambition spirituelle.

Personnage énigmatique, incarnation légendaire d'une énergie solitaire appuyée sur l'âme d'un peuple, tel que Hawthorne nous l'a montré dans un émouvant récit (1), à son cri autoritaire, à ses gestes de défi capables de confronter toute la puissance matérielle, tout l'apparat dominateur de la passivité humaine s'éveille l'énergie active, les ressources positives d'une inspiration puritaine qui, dans les heures les plus sombres, retrouve encore en elle-même les sûrs élans de la foi par laquelle elle est affranchie des forces d'intimidation toujours renouées contre elle.

C'est une énergie analogue que Hawthorne tend à dégager. Mais parce qu'il est personnellement bien plus apte aux attestations morales de la vie intérieure qu'à l'intervention extérieure, c'est sur un front insaisissable de suggestions psychologiques aiguës par l'introspection qu'il manifeste sa vocation éminemment désintéressée des positions rudimentaires.

L'inspiration puritaine atteint chez lui à la conscience presque aussi large que complète qui lui a toujours manqué, conservant toujours un aspect médiocrement fragmentaire.

Telle est la supériorité de la réalisation moderne de la liberté de penser : elle permet seule d'approfondir ce problème de l'âme humaine qu'en dépit de ses efforts le Puritanisme d'antan a légué à peine esquissé à sa descendance moderne. C'est vers elle que Hawthorne se tourne et en son nom qu'il analyse, afin de les réinterpréter, les données traditionnelles de la conscience religieuse familière à son pays.

(1) The gray Champion. Twice told Tales.

Sous l'égide du Puritanisme



L'approfondissement sincère des données de connaissance
et les ressources de « l'âme »



DANS L'ANGOISSE DE LA PENSÉE

L'insistance puritaine sur la notion du Péché

S'il est une donnée essentielle à l'initiation aux arcanes de la religion chrétienne, c'est bien l'idée du Péché. Fournie dès les premiers chapitres de la révélation biblique, elle est la source indéniable des aperçus de rédemption formant le fond de la doctrine de la généralité des Eglises, aussi divisées soient-elles dans leurs interprétations.

Des conséquences du bienfait apporté à la race humaine par l'intervention du Christ et son généreux holocauste, l'Eglise traditionnelle, développée dans une atmosphère d'extériorisation latine, semble avoir pris la version la plus confiante et la plus large. Si large que, précisément, au temps de la Renaissance, une opposition protestante crut discerner dans ses voies les indices les plus choquants de laisser aller sensuel aux conditions du péché.

Sa critique soupçonneuse de la pratique établie sous l'autorité de l'Eglise et des méthodes de salut envisagées par celle-ci de façon assez optimiste, donne à l'esprit puritain un tour caractéristique. Ce n'est point dans l'obéissance et la conformité rituelle à un gouvernement religieux dogmatiquement institué qu'il place sa confiance absolue. C'est dans la recherche sincère, laborieuse et véridique du sens précis des aperçus de révélation divine contenus dans les Livres Saints. C'est dans l'effort personnel de prise de conscience profonde de la condition humaine, tant sous l'aspect du péché que des espoirs reconfortants dont l'âme peut se pénétrer.

Sans doute, ce ne fut pas en vain que cette recherche puritaine prit pour point de départ intime une répudiation de la robuste assurance d'une conscience religieuse qui lui paraissait trop légère ; dans sa scrupulosité d'inquiétude elle eut presque la hantise de l'ubiquité du péché. Et cette humeur, qui l'a marquée, d'acceptation difficile de la pratique entérinée par la routine de la Vie pouvait-elle se dissiper aux doutes de l'esprit moderne ? /

L'émancipation critique et la pratique clairvoyante de la pensée symbolique

Hawthorne s'efforce volontiers de conserver son loyalisme à la manière puritaine. Pourtant, comme on peut deviner, ce n'est pas sans indépendance. La ferveur du Puritanisme s'est autrefois appuyée sur une confiance absolue dans la lettre des Livres Saints. Hawthorne n'est pas sans ressentir que le progrès des connaissances a quelque peu mis en déroute cette foi jadis accordée, par le libre examen protestant, contre l'ascendant de l'Eglise, à la Bible traditionnelle.

Certes, un instinct conservateur assez souvent exercé au sein même du Puritanisme, comme nous l'a fait voir Hawthorne, suggère assez facilement le remède radical de l'affirmation dogmatique qui les place hors de tout débat et de toute contestation.

Mais l'auteur de « La Lettre Rouge » a trop bien mis en évidence l'inanité de la manière décisive et péremptoire en face de tout témoignage empreint de validité. Il a trop bien insisté dans « L'histoire de l'ensevelissement de Roger Malvin » sur l'impiété d'un mensonge fait dans les meilleures intentions dans le domaine des choses sacrées pour songer à recourir à un subterfuge semblable.

Vouloir maintenir coûte que coûte le prestige de la lettre des inspirations bibliques n'est pas l'ambition de Hawthorne. (1)

Comment refuser de sentir que la Bible est essentiellement

(1) p. 107 A. N. B. *Insincerity in a man's own heart must make all his enjoyments, all that concerns him unreal ; so that his whole life must seem like a dramatic representation.*

l'assez incertaine éclosion d'une conscience primitive ? Sa cosmogonie, par exemple, autant que sa théodicée n'y sont-elles pas d'une telle nature qu'il faudrait retourner le texte que « Dieu fit l'homme à son image » en cette juste constatation qu'elles ne sont que le reflet de l'être humain encore barbare et, qu'elles dérivent, en somme, de cette même faculté de représentation grossière, que l'on voit si bien à l'œuvre dans la création des légendes et superstitions populaires ?

Mais ceci doit-il exclure la possibilité de trouver dans ces vieux livres qui ont servi de guides et de stimulants à la conscience religieuse de l'humanité chrétienne l'admirable révélation d'états d'âme significatifs d'où surgit toujours la ferveur d'une mystique religieuse que Hawthorne préfère encore à la suprématie légale, aux systèmes rationnels issus de l'intelligence dangereusement réaliste ou trop futilement doctrinaire ?

Qu'importe à l'âme, après tout, que cette expression ancienne ne représente, au demeurant, qu'une confession psychologique assez contradictoire dans un tissu de traditions et de mythes imaginatifs où le bouillement intime d'individualités inquiètes s'extériorise dans l'art.

N'est-ce pas précisément sous cette forme imagée et spontanément symbolique que Hawthorne cherche à exprimer ses propres perceptions actives ? Que ce soit pour évoquer des thèmes de la vie profonde des âmes comme dans « Le Creux des Trois Collines » ou « Le jeune Sieur Brown », ou qu'il se préoccupe, presque à la façon scientifique, de révéler l'importance d'un puissant fond biologique dans les vicissitudes des êtres ainsi qu'il l'a librement tenté dans « La Maison aux Sept Pignons » ; soit qu'il s'efforce de faire sentir le processus psychologique de l'affirmation nationale dans « Les Légendes historiques du Palais Provincial », c'est dans la cristallisation visionnaire qui semble s'attacher aux faits bien moins dans leur exactitude et leur précision objective que dans ce qu'ils peuvent traduire de forte impression morale qu'il a presque toujours recours. Il parle le langage des mythes et il s'y complaît tellement que pour le simple plaisir, sous le titre des « Tanglewood Tales » ; il a présenté brillamment à l'intelligence enfantine toute une série de ceux-ci empruntés à la tradition du paganisme gréco-latin. Nul n'est, ainsi, plus à son aise dans ce Folklore de la Bible où éclatent tant d'aperçus, tant de suggestions

profondes qui animèrent si fortement les palpitations de l'âme du Puritanisme ancien.

C'est ainsi, au demeurant, que la leçon apportée s'est telle-ment incorporée au patrimoine psychologique de son peuple et de sa race qu'il est presque sans object de la réitérer toujours de façon purement passive et strictement littérale. Il lui paraît plus important de faire progresser encore cette primitive manière par une méditation vivante des données significatives de ce peuple et de cette race comme il s'y est efforcé. Et cette tâche tend à faire succéder l'enseignement de l'écrivain à la prédication d'antan qui incombait au Pasteur.

L'affranchissement de Hawthorne de l'anthropomorphisme, de la théorie des Eglises et de la religion rituelle

Certes, combien peut paraître timide la vieille hérésie protestante qui s'est, par exemple, traduite par la négation théorique de la présence réelle dans la célébration de la Cène, ou le refus de pratiquer le signe de croix symbolique, à côté des affranchissement et des hardiesses de Hawthorne.

Hardiesses personnelles ? A l'époque où il semblait que nul, hormis les Quakers, n'osât affronter la ferveur de son opinion publique, il s'en fallait de beaucoup que la certitude doctrinale du Puritanisme en action fut solidement constituée. Il n'était nullement question que, dans leurs prédication violentes, les plus zélés des pasteurs accordassent sûrement leurs vues. Les controverses religieuses, jamais solutionnées d'en haut, avaient été, dès le début, ce qui faisait le moins défaut à l'atmosphère théologique de la Nouvelle Angleterre.

Avant le XIX^e siècle une très importante fraction de ces églises puritaines n'étaient-elles pas déjà passées à l'Unitarianisme, conception qui rejette, en fait, tout en en recueillant le message, la divinité du Christ ? Dans le sein de ce mouvement, le Pasteur R. W. Emerson, le contemporain de Hawthorne, n'avait-il pas répudié ce qui constituait ici la dernière persistance de célébration liturgique en abandonnant la pratique de la communion elle-même ?

Il y a assurément dans la position de Hawthorne une propension semblable à la religion intime, dépouillée des points d'appui d'organisation extérieure d'un culte bien arrêté. Mais il semble, au demeurant, se séparer nettement d'un développement de conscience où risque de s'affirmer une qualité dominante d'intellectualité.

Avec son expression concrète et ses suggestions romancées, il marque une sourde résistance à l'appauvrissement humain qui résulte du progrès de la précision de pensée, et reste fidèle en ce sens à la vieille âme religieuse.

Pourtant, il faut reconnaître qu'il bouleverse quelque peu la conception primitive d'un gouvernement divin, avec son décor matériel de Paradis et d'Enfer.

« Au jour du Dernier Jugement — c'est-à-dire, je le présume, dans tous les jours à venir, quand nous nous verrons comme nous sommes — le seul juge inexorable de l'homme sera lui-même et la seule punition de ses péchés sera leur perception » (1), se read-il expressément compte et ne craint-il pas de noter.

Ce qu'il pense, en définitive, de l'idée que se sont formée pendant si longtemps les hommes du gouvernement d'En Haut ne saurait être mieux résumé que par cette phrase profonde de son « Nouvel Adam et Eve » : « Tout le système mis sur pied par l'imagination humaine pour répondre aux grandes difficultés que Dieu invitait à résoudre... est un système de frayeur et de vengeance », (2) ... « L'ensemble du monde moral est sur le plan d'une prison. » (3)

Loin de croire par conséquent à la valeur absolue, à la véracité divine de la discipline morale qu'ont instituées les Eglises, Hawthorne n'y voit qu'un effort d'organisation humaine dont l'homme peut, de moins en moins, se contenter tout à fait. Dans le progrès des perceptions psychologiques et scientifiques que

(1) p. 205 American Note-Book 1858. At the last day — I presume that is, on all future days, when we see ourselves as we are — man's inexorable judge will be himself, and the punishment of his sins will be the perception of them.

(2) P. 288 The New Adam and Eve. Mankind's whole system in regard to the great difficulties which God had given to be solved is... a system of fear and vengeance.

(3) P. 289 The whole moral world is a prison house.

marque l'âme moderne, il sent des possibilités de plus hautes inspirations.

Mais doit-il s'agir pour cela, comme certains nous le proposent, de répudier radicalement les expédients du passé ?

Dans « L'Holocauste de la Terre » il a souligné combien un système de frayer et d'intimidation peut seul encore mettre des bornes au dangereux déchaînement des instincts violents et mauvais qui demeurent toujours tapis au fond de la masse des hommes, au fond du cœur de chaque être.

Aussi ne se propose-t-il pas tant de reconstruire idéalement toute l'organisation pratique du gouvernement humain, que d'en subordonner l'esprit à un horizon de pensée infiniment plus fertile en inspirations religieuses et en comportement moral.

La fidélité de Hawthorne au sentiment du Péché

Les innombrables références au mythe de la chute d'Adam que contient l'œuvre de Hawthorne et l'importance de ce thème dans l'un de ses grands romans (1) témoignent de l'attention qu'il a toujours consacrée, comme nous le disions plus haut, au vieux problème du « Péché ».

Aucun penseur n'a peut-être mieux rendu que lui justice à la spontanéité exquise, à l'irresponsabilité légère d'une jeune nature humaine, pour qui la vie est un Eden, n'ayant pas encore goûté au fruit amer de la science ou de l'expérience d'elle-même. C'est ainsi qu'il a dépeint son charmant Donatello, personnage hypothétique, purement représentatif, qui, sous le riant soleil et le transparent azur toujours embaumé de fleurs et ennobli de verdure de l'exubérante Italie, procède aussi bien du Faune de l'imagination antique que du légendaire Adam de la tradition biblique.

Image ravivée en nous, comme elle l'était en lui-même par le souvenir d'heures bénies, d'allégresse sans mélange soutenue par la perfection du mécanisme de la vie que peut posséder la jeunesse.

(1) Le Faune de Marbre.

Mais même avant ce roman, où il a démontré l'illusion de cet aspect si prometteur de la perfection humaine, il savait combien est précaire et réellement fugitif cet état d'âme de l'Âge d'Or nostalgiquement évoqué par la sensualité païenne autant que par le désespoir biblique. Il savait combien est troublante la sève brutale et crue qui donne sa force à la vie, combien dangereux son appel et ses printaniers délires. Et ne s'était-il pas rendu compte des modalités funestes de l'être humain véritable, si facilement enlisé dans des égarements spontanés, tourmenté dans son vouloir, indécis dans sa conscience, tâtonnant dans le dédale de ses impulsions obscures ?

Le vieux mythe de la Chute, dans sa présentation naïve de ce fait d'ordre psychologique, donne une si frappante image de la condition de l'homme qu'il peut bien servir de symbole à ces aperçus intimes.

Certes, il est une théorie qui fait largement ressortir « l'innocence naturelle » de l'homme. Et ses promoteurs ont chanté la simplicité rustique et l'équilibre de l'âme qui sait se tenir à l'écart de tout ce qui sollicite l'exercice trop intense des infiniment complexes facultés humaines.

Dans « Le Grand Visage de Pierre », Hawthorne a évoqué la vie et le développement spirituel d'un être strictement adonné à la contemplation mystique de ce visage si serein de la Nature éternelle, s'emplissant uniquement d'emois aussi profonds que tranquilles, pratiquant à sa manière la religion des Patriarches qu'a préconisée la Bible.

Mais, outre que son succès implique des dispositions heureuses chez celui qui s'y adonne, une semblable expérience, basée sur la répression tacite de ce que la nature humaine peut laisser sourdre d'elle-même dans son active exaltation, ne confirme-t-elle pas l'idée d'une méfiance instinctive de ses surgissements profonds ?

La stupeur de vertu passive, appuyée sur l'indifférence et l'inertie du divin que révèle la Nature majestueuse et toute puissante, en confessant la faiblesse de la position humaine, a son sentiment du péché, puisque ce n'est qu'en abdiquant son inspiration intime que l'être s'y affermit et y organise son âme.

Les procédés scientifiques d'exploration psychologique de la condition du « Péché »

Son recours caractéristique à la vie contemplative et son re-

ploiement sur lui-même doivent-ils nous faire oublier à quel ambitieux degré Hawthorne s'est efforcé de participer quand même aux plus scabreux aperçus du dynamisme vivant? « J'avais l'habitude de croire, notera-t-il en son journal, que je pouvais m'imaginer l'intégralité des passions et des sentiments, toutes les possibilités du cœur ou de l'esprit ». (1) Curiosité qui le marque de l'indéniable péché de la désobéissance, mais qui le garde peut-être, grâce à la conscience éveillée de ces réflexes malencontreux qui sont le piège du Faune.

Il faut d'ailleurs se rendre compte que ce n'est pas un vain besoin d'émotions et de sensations qui l'incite à s'imprégner des états d'âme les plus suspects. Sans doute trouve-t-il, dans l'exercice d'une imagination créatrice, un élargissement de lui-même que la vie lui dénia souvent.

Mais, de même que le savant, à défaut d'observation, s'efforce artificiellement de combiner des données d'expérimentation, Hawthorne a avant tout pour but un éclaircissement moral des aspects de nature humaine lui permettant de situer l'intervention de la foi selon l'effort puritain de recherche personnelle. C'est la plus désintéressée des enquêtes religieuses qui l'anime et le conduit.

Impossible de confondre cette étude psychologique à laquelle s'adonne Hawthorne avec le rôle joué par le savant Chillingworth, dans le drame de « La Lettre Rouge », auprès du Pasteur Dimmesdale.

Ce qui fait le sacrilège et la manie dissolvante de la curiosité penchée sur les profondeurs de l'être, c'est la pression d'intelligence animée hypocritement d'une hostilité malsaine, d'un besoin de ravalier dans ses ressources intimes la faible créature humaine. C'est le point de vue détestable de cette triste lucidité qui regarde sardoniquement les données assez obscures de l'individualité vivante dans l'espoir d'y trouver le signe des forces en perdition dont elle est dominée elle-même. Ceci, à proprement parler, est plutôt « l'appel de Satan » que l'analyse consciencieuse.

Dans l'attitude de Chillingworth, l'âme humaine la plus inquiète et la plus lourdement écrasée par le sentiment impuissant

(1) P. 223 American Note Book 1840. I used to think I could imagine all passions, all feelings and states of the heart and mind.

de son indignité intime reconnaît toute la différence entre l'état de péché et l'esprit annihilateur des éclosions rédemptrices.

Sous ces réserves nécessaires, loin de s'opposer un instant à cette minutie de recherches qui seule donne à la connaissance une initiation sérieuse, Hawthorne la favorise de toute la puissance d'analyse de son laboratoire intime — imagination et pensée.

Dans son examen attentif des fonds significatifs de la psychologie humaine, il n'hésitera pas, par exemple, par un procédé scientifique, à rechercher l'indication de certains cas pathologiques qui jettent quelques lueurs sur son fonctionnement précis.

C'est ainsi que dans « Wakefield » (1) il tâche de se représenter un exemple assez frappant de perversion systématique de la conduite volontaire qui lui permet de discerner et de mettre en évidence le danger de la carence de certains facteurs d'exercice de l'activité mentale. A quoi sert sa position largement indépendante du tumulte des passions ou des servitudes sociales si, dans l'atmosphère créée par un tel affranchissement, l'âme anémiée de Wakefield, privée d'incitations fortes, se trouve inconsciemment en proie, même dans le développement de ses déterminations fantasques, à la médiocre tyrannie des propensions psychologiques les plus tristement négatives dont seul l'accident fortuit peut lui faire quitter l'ornière ?

Dans « Le Trésor de Peter Goldthwaite », (2) Hawthorne s'applique à décrire la haute exaltation mentale d'une sorte de délirant optimiste que l'essor d'imagination tient constamment en dehors des réalités objectives. Sa vie subjective intense va jusqu'à concrétiser l'aperçu de ses désirs, de ses espoirs toujours déçus. Tant que le pouvoir de l'homme de ranimer ses perceptions, d'en édifier de nouvelles, est limité dans sa portée et dans son utilisation saine par l'invincible réalité des données du monde extérieur dont il convient d'accepter la structure et les lois immuables : toute autre attitude de l'être n'est qu'une caricature lamentable de ses meilleures ambitions.

C'est une leçon du même ordre qu'apporte « L'Esprit Hanté ». (2) Hawthorne nous y décrit la torture imaginative des heures de somnolence où, privés de la vision des réalités fami-

(1) Twice told Tales.

(2) Legends of the Province House.

lières autant que de la conscience qui règle notre activité, une sorte de vie passive nous laisse en proie à l'obsession d'images horribles et terrifiantes montant d'une source intime dont l'inco-ordination nous voue au chaos profond.

Rien que cette expérience vécue de la qualité subversive de certains effets d'émotion enregistrés dans le souvenir eût suffi à le détourner, s'il en eût jamais eu envie, de l'exploitation artistique poussée jusqu'au paroxysme d'une dominante d'ébranlement de la sensibilité à laquelle s'est consacré Poe.

Dans quelle partie de son œuvre Hawthorne s'est-il écarté de cette directive inavouée de son effort littéraire : que le plus haut objet de l'art est la révélation directe du mystérieux secret des choses ? A défaut d'apporter à l'âme une imprégnation plus saine, plus décisivement synthétique qu'il vise en ses grands romans, il communique parfois à l'esprit un enseignement analytique judicieusement concrétisé dont on pourrait multiplier sans peine les exemples indicatifs.

Mais, si Hawthorne a l'intuition ou le sentiment moderne de la riche complexité d'un mécanisme (1) biologique dominant la psychologie, on ne peut se dissimuler que le fil de son enquête ne demeure rattaché d'une façon très exacte à la vieille idée du péché.

De son point de vue qui accède, comme nous l'avons démontré, à une prise de conscience tendue vers la lucidité scientifique, même dans ses perceptions mystiques, cette vieille notion informe du « péché originel » ne peut-elle pas s'exprimer, sous une forme presque rationnelle, par cette constatation trop vraie qu'il ne se manifeste dans l'homme aucune assiette d'instincts ou de ressources psychologiques qui ne soit aisément pervertie ou radicalement faussée, dans l'ordre de leur exercice même, du fait de la ténuité ou de la complexité de leurs intimes rouages.

« Ce que l'homme peut faire de l'homme » par le simple abus de ses dons, par leur déformation ou par la soustraction fréquente de ses facultés normales à leur juste destination n'est que trop largement éprouvé. Tout épanouissement de l'âme qui fait quelque peu appel à des énergies profondes est accompagné de dangers de dérèglement final, de débordement d'action, sinon

(1) Son assimilation de « l'Artiste du Beau » à un horloger nous semble justifier l'emploi de ce mot.

d'effondrement horrible de l'équilibre incertain de l'individualité.

Une évocation « réaliste » de tous les trébuchements grossiers, des dégradations viles, des corruptions écœurantes auxquelles l'humanité est sujette est-elle d'ailleurs bien nécessaire? Hawthorne a résumé d'un mot l'effrayante constatation. « N'est-ce pas un fait singulier que, lorsque l'homme laisse voir la brute, il est la plus vilement sensuelle et la plus répugnante de toutes les brutes ? » (1)

Bien que ceci soit l'argument déjà employé dans la Bible pour consolider la notion de l'indignité fatale de la descendance d'Adam, Hawthorne est trop persuadé de sa profonde exactitude pour y insister sans trêve.

L'art qui tire des effets bruyants et parfois un succès grossier de la peinture trop fidèle de certaines abjections humaines saurait-il être le but de celui qui croit quand même à la valeur du remède qu'apporte l'âme religieuse ?

Si Hawthorne met quelque excès à souligner l'omnipotence des résultats du « péché », c'est moins par l'évocation de ses aspects extérieurs que par la subtilité d'une analyse introspective infiniment poussée qui en décèle l'ubiquité et la tragique profondeur.

Dans le récit intitulé : « La Boîte à surprise de l'Imagination », il nous montre, par exemple, un vieillard plein de dignité, dans la sérénité de l'âge, environné de confort, jouissant du respect de tous. Quoi de moins invraisemblable que la pente de la rêverie, comme il arrive à tout âge, sinon davantage au sien, le ramène tout à coup en face d'une réminiscence lointaine qui ravale malencontreusement sa certitude de lui-même? Il ne s'agit même pas d'un acte véritablement perpétré, mais d'une intention conçue, et dont la secrète image, ravivée dans son être intime, l'emplit d'un singulier malaise. Qu'il y ait, au fond de son âme, cette minute d'égarement — fut-elle d'ailleurs si solitaire ? — et que la velléité perverse bien qu'ayant été réprimée, ne soit jamais éliminée des replis insoupçonnés de sa vie psychologique, qu'elle puisse ainsi se rallumer à la vue de sa conscience, quelle sensation pénible pour celui qui prise bien haut la quiétude de sa vertu ! La précarité d'assises de son équilibre mental ainsi mise en évidence, et le sentiment éprouvé de sa culpa-

(1) P. 36 American Note Book 1836. A singular fact that when man is a brute, he is the most sensual and loathsome of all brutes.

bilité ne lui fournissent-ils pas la preuve de sa parenté latente avec les plus bas niveaux de la déchéance humaine dont il n'est, en fait, séparé que par l'efficacité d'un pouvoir d'inhibition infiniment fragile ?

C'est précisément un cas où il fait tragiquement défaut que Hawthorne nous a évoqué avec Prudence Inglefield (1). Que la fille débauchée de l'honnête forgeron, déjà vouée à l'infamie d'une triste profession, n'est pas entièrement privée de ces lueurs de sentiment qui eussent dû l'en détourner, sa visite pieusement faite à la maison de son père un jour de fête religieuse le démontre si clairement qu'elle y trouve le pardon, le témoignage de l'amour du fiancé dédaigné et la voie ouverte au bonheur. Pourtant rien ne peut empêcher qu'elle n'obéisse finalement à l'irrésistible appel de l'existence tumultueuse et éperduement sensuelle où elle a sa place marquée par la pente de ses instincts violents et désordonnés. Ces forces sourdes et profondes au delà de sa Volonté, avec toute l'apparence de la responsabilité — image désespérante de la condition humaine — la vouent à des voies ignobles dont elle peut tout au plus sentir et appréhender l'abîme.

Déterminisme moderne ou Prédestination ?

Y a-t-il lieu de s'étonner que la notion religieuse de l'assujettissement de l'homme à un ordre préétabli ne soit nullement amoindrie dans la perception de Hawthorne ?

Le Calvinisme le plus morose et le plus paralysé par le sentiment d'impuissance qui semble à de certaines heures trop lucidement accompagner la conscience du péché (1) ne s'est jamais peut-être haussé à la rigueur intellectuelle de déterminisme moderne avec laquelle il rend compte de l'irrésistible engrenage de la destinée humaine.

Il suffit, pour s'en pénétrer, de considérer un instant quelques-unes de ses courtes œuvres qui, sur ce chapitre même, se montrent d'une précision et d'une netteté absolues.

Construction imaginative d'une certitude théorique envisageant les profondeurs du mystère de l'inconscient devant lequel hésite

(1) John Inglefield's Thanksgiving. The Snow Image.

(2) Hawthorne ne l'a nulle part mieux exprimé que dans la psychologie symbolique du Révérend Dimmesdale.

un peu la psychologie d'analyse, sa vivante évocation des « Portraits prophétiques » témoigne d'une ingéniosité de démonstration artistique.

Peindre le passé et l'avenir dans le présent d'un être humain n'est sans doute pas complètement hors de portée d'un écrivain. Mais exprimer sur la toile, dans l'immobilité apparente d'un rendu de physionomie, le secret d'une tare active non encore dévoilée, dont l'évolution fatale doit s'extérioriser jusqu'au crime, voilà le miracle de l'art et de sa perception profonde, réalisé sous nos yeux.

Résultat de l'intuition, autant que de l'observation, la possibilité même de peindre ces portraits trop véridiques nous montre l'homme dominé jusque dans le jeu intime de son individualité par des forces irrésistibles qui façonnent sa destinée.

Mais en proie au déterminisme de ces données de l'au-dedans, il est encore sous le coup de ce que lui peut offrir le vaste monde extérieur d'occasions d'élargissement ou de répression de lui-même, voire d'annihilation tragique.

C'est ce que met sous nos yeux, de façon presque schématique, l'exemple du jeune David Swan innocemment endormi sur le bord d'une route champêtre. Il s'en faut de bien peu de chose qu'il ne se réveille soudain l'enfant adoptif d'un couple très largement fortuné, demeuré sans héritier, que sa bonne mine a séduit. Il n'échappe un peu plus tard que par une heureuse rencontre au meurtre que projettent de lui quelques malandrins de passage...

Faut-il parler de hasard là où il faut sentir surtout la profonde insignifiance de l'énergie personnelle ? C'est en vain que l'homme s'efforce d'éprouver le sentiment de son importance propre. Tel est le cas de son héros de « La Triple Destinée », leurré d'une attente glorieuse par une prédiction conçue en termes de rhétorique outrée, qui lui semble lui promettre la réalisation assurée d'un amour exceptionnel, la découverte d'un trésor et l'atteinte décisive d'une position d'autorité. Après bien des aventure et d'amères vicissitudes où s'est presque brisé son cœur, c'est dans son village même qu'il retrouve l'amie modeste qui l'a aimé avec constance, qu'il reconnaît le trésor dans le travail de la terre et goûte le haut exercice d'une influence morale en devenant maître d'école.

C'est d'une manière analogue que, dans « L'Hôte ambitieux »,

Hawthorne raille l'orgueil d'un homme qui place son espoir profond dans l'illustration d'un nom. Par une ironie amère, l'individu mis en scène est précisément jeté dans un ensevelissement total d'oubli et d'obscurité qu'aucun rappel d'affection n'est susceptible d'entamer.

Mais rien n'exprime mieux peut-être sa conception « biologique » que nous avons déjà notée de la solidarité des êtres, de leurs réactions mutuelles dans l'affirmation de la Vie, forme d'un vouloir de Dieu, aux modalités insondables, et de l'impuissance finale d'un dogmatisme rudimentaire tentant vainement de s'établir au dessus de ce « péché » dont il est furtivement marqué, que la trame symbolique de « La Maison aux Sept Pignons ».

Certes, elle démontre très haut combien l'énergie violente d'un Colonel Pyncheon, déployée jusqu'à l'inique, a de lourdes conséquences dans la race et dans le milieu. L'entreprise dont son action est finalement disqualifiée n'a pas seulement fixé le sort de ses lointains descendants, elle a engendré la manière des résistances opposées à son propre tempérament. Mais lui-même fut-il autre chose qu'une incarnation passagère de dispositions primitives ramenées par l'hérédité ?

A la raison psychologique, à la conception légale de la responsabilité sur lesquelles est fondé l'ordre établi dans la société pour des desseins trop sûrs d'eux-mêmes, Hawthorne substitue le thème de fluctuations de la Vie au travers des affirmations autant que des incertitudes des êtres.

Mais ces vicissitudes offertes aux possibilités de l'homme peuvent-elles rester sans échos, sans retentissement intime, dans l'aménagement de lui-même, dans son pouvoir de réaction, dans son vivant mécanisme ? Est-il vraiment condamné à subir toujours passivement les remous de sa nature ? A s'avancer aveuglement le long du sentier tracé par la pression des accidents que sa destinée comporte ? Cette destinée elle-même est-elle d'être balloté de façon inexplicable, selon un jeu tout fortuit sur le flot mouvant du temps ? Ou faut-il trouver un sens, ou une loi de fonctionnement à cette fantasmagorie des modalités de la Vie ?

Certes, le sentiment du Péché n'est pas de nature à résoudre de façon prompt et facile la grave question posée par les variations profondes de nature et de qualité dont l'être humain est

susceptible. Encore est-ce quelque chose d'en avoir ressenti l'effroi, d'en pratiquer l'inquiétude. Sans ce germe de conscience morale, que signifierait vraiment l'homme ?

C'est ce que fait ressortir l'assez étrange « Expérience du Dr Heidegger » qui, dans ses données fantastiques reflète une idée si juste.

S'étant procuré une eau de Jouvence merveilleuse, capable de stimuler la vie animale et végétative, avant d'en étendre l'emploi, le Dr Heidegger en étudie les effets sur quelques êtres éteints assez représentatifs : le Colonel Killingrew, M. Melbourne, le marchand et le politicien Gascoigne. Ceux-ci furent jadis rivaux à obtenir les faveurs d'une certaine veuve coquette qui participe à l'expérience. A ces hommes et à cette femme l'âge a inspiré le calme et l'apparence de raison. Et l'on peut se demander s'ils ont tiré de leur vie une éclosion d'expérience pouvant servir de correctif à leurs anciennes propensions toujours tournées vers la jouissance, le lucre et la violence.

Mais quel assainissement intime pourrait vraiment sauver ces êtres des poursuites animales où ils vécurent aveuglement sans inquiétudes de péché ? Rien qu'à recouvrer leur vigueur, à sortir de leur usure, ils retrouvent les appétits de leur primitive nature. Sous les yeux même du savant qui les épie tristement, dans leurs réflexes forcenés qu'aucun trouble n'a désintégrés, ils brisent jusqu'au vaisseau contenant l'eau précieuse qui a ranimé leurs instincts et n'a ranimé qu'eux seuls.

S'agit-il de prononcer, comme le Dr Heidegger, dans son dessèchement rationnel, y est aussitôt entraîné sur la vue de cette expérience, la condamnation de principe de la force de la vie qui se manifeste dans l'homme ?

Le sentiment du péché — nébuleuse révélation de la qualité ambiguë et de la complexité troublante des ressources de son être — quelle que soit l'angoisse intime qu'il peut éveiller en lui, n'a pas ce désespoir brutal et cette conclusion hâtive.

Toute l'histoire de l'homme ne dénote-t-elle pas combien le Colonel Killingrew, le politicien Gascoigne et le marchand M. Melbourne, désolants sujets d'expérience du savant Dr Heidegger sont peu représentatifs des vrais aspects d'humanité. A travers tous les égarements de sa nature effrénée, n'a-t-il pas toujours révélé une inquiète curiosité du système de sa propre vie et des accidents variés auxquels elle était exposée ? N'a-t-il pas

toujours cherché, avec des succès inégaux, mais néanmoins perceptibles, à tirer de son expérience une leçon profitable à son sentiment angoissé de sa vie mal assurée ?

La dure loi du Travail

Pour croire au caractère facile des acquisitions de l'homme, il faudrait bien plus oublier que Hawthorne n'y est enclin l'indéniable réalité de cette loi du travail que le mythe biblique indique, dans sa conception naïve, comme la dure conséquence de « la désobéissance d'Adam ».

Si c'est moins sous une forme austère et mélodramatique que sous une forme ironique que Hawthorne nous la rappelle, il ne manque pas d'y insister, dans la claire allégorie de son « *Petit Daffydowndilly* ». (1) Avec quel sentiment profond des réalités terrestres il raille, dans ce morceau badin, les puériles évasions des aspects sérieux de la vie pratiquées par une âme faible que toute discipline rebute et que tout effort effraye. C'est pourtant à la rude école d'un déploiement d'énergie méthodiquement poursuivi que devra toujours se soumettre l'homme qui désire accéder dans n'importe quelle voie à un résultat quelconque.

C'est au travers des épreuves de nature souvent brutale, paraissant au premier moment des inflexions détestables que se précise dans l'être le sentiment efficace de ses plus précieux ressorts.

Sans doute, l'homme est-il enclin à tenter de s'en remettre à la ressource paresseuse d'une position acquise. La nécessité qui l'invite à un effort toujours actif a sa vertu éducatrice dans le thème d'énergie qu'elle présente à sa conscience.

Ainsi l'apprend tout d'abord le jeune homme que Hawthorne a mis suggestivement en scène sous le titre caractéristique de « *Mon oncle, le Major Molineux* ».

Avec quel naïf optimisme ce jeune homme de bonne mine arrive de la campagne où il a été élevé pour faire son chemin à la ville sous la haute protection du parent, le fameux Major Molineux, chez qui l'a envoyé son père. Habitué à la douceur et à la sécurité de l'honnête foyer familial, sa candide vantardise, à la recherche du prestige dont il croit pouvoir se tar-

(1) *The Snow Image*.

guer, est vite un objet de risée et de tours abominables de ceux auxquels il se confie. Ce n'est qu'après bien des leçons capables de lui donner l'idée des pièges à surmonter et des résistances à vaincre pour éclairer seulement sa voie au milieu des incertitudes, des provocations violentes ou des tentations sensuelles dont la vie est dominée, qu'il s'éveille à l'intuition de l'inéluctable lutte qui confronte éternellement toutes les ambitions de l'homme et donne à sa condition ses possibilités poignantes de catastrophes imminentes, son atmosphère d'énergie se débattant dans l'inquiétude, son âpre caractéristique de labeur dans le péché.

De ce labeur, de cet effort auquel l'homme est condamné, Hawthorne donne, au demeurant, l'interprétation la plus haute.

Ce n'est pas en se reposant sur des formules desuètes de religion périmée, ce n'est pas en s'adonnant à une inspiration vague qu'il entend guider sa pensée.

C'est en reprenant le sentier de la découverte morale, c'est en appliquant son âme aux plus dures initiations qu'il tire les conséquences de cette loi du travail qu'impose l'état du « Péché » à l'obscur énergie de l'homme.

Le problème de la foi moderne

Il y a dans la notion de la Toute Puissance de Dieu, face à la condition de l'homme se débattant dans le péché, le germe d'un doute des plus tragiques qu'a conçu le Puritanisme et qui hante encore Hawthorne. Il est des tous premiers éveils de la conscience religieuse. Car, n'est-ce pas pour y répondre qu'a été conçu le mythe de la désobéissance d'Adam ? Il jette la responsabilité sur l'homme, sous l'influence de la femme persuadée par Satan, et en diminue d'autant l'infailibilité d'En Haut.

L'idée qu'on peut se faire de Dieu selon la conception moderne d'un vaste déterminisme régissant l'ordre universel et réduisant la vie de l'homme à un simple moment de la trame des apparences sensibles se concilie difficilement avec celle d'un Créateur d'une qualité accessible à la sympathie humaine. On peut hésiter à sentir ce qu'apporte d'encouragement à la position humaine cette énigmatique donnée. L'impersonnalité effrayante de la puissance qui anime l'infini de la Création cache-t-elle seulement un dessein pouvant servir de point d'appui à une volonté morale ?

La vieille image barbare d'un Dieu autocrate et terrible s'amusant à créer l'homme, sans en sonder les conséquences, puis se dépitant de son œuvre rebelle à son autorité et exerçant sa vengeance de façon subite et cruelle avait sa familiarité pour une conscience primitive et sa tutelle salutaire.

Plus, par ses dérèglements frappants qui accumulaient la ruine, la douleur et la souffrance, l'homme se donnait à lui-même la preuve de son « péché », plus se fortifiait la ressource de cette Loi révélée, susceptible de remédier à sa grossière indignité, en même temps que de maintenir un certain ordre social.

Toute la fonction religieuse doit-elle en fait être réduite à cette utilité pratique ? Et le symbolisme de Dieu ne saurait-il avoir d'objet que de prêter son assistance aux nécessités que connaît le gouvernement des hommes ?

Sans doute, dès qu'elle fut nantie de telles responsabilités, la

conscience puritaine, avec une entière bonne foi, a marqué de fortes tendances à des développements semblables. C'est la préoccupation de Hawthorne de les dénoncer hardiment.

Peut-on se montrer plus sévère pour l'esprit d'autorité qui réprima les « désordres » de l'inspiration de l'âme partout où ils se montraient : dans les bouillonnements anarchiques de l'inspiration quaker, trop librement individuelle, trop évadée du milieu, ou dans les défis de l'amour, trop courageusement vivant, que l'auteur du « Doux Enfant » ou du roman de « La Lettre Rouge » ? Peut-on mieux porter témoignage contre la manière arrêtée de l'énergie élémentaire qu'affirma le Puritanisme dans un certain oubli de l'âme, qu'il ne s'y est efforcé dans « La Maison aux Sept Pignons » ?

Hawthorne fait-il autre chose que d'exalter, à l'encontre du reniement de pensée qu'implique presque fatalement la préoccupation humaine des consolidations pratiques, l'attitude fondamentale de la conscience puritaine, trop profondément religieuse pour identifier sa foi, aux préceptes d'une Eglise, bien moins à la subordonner à la manière de l'Etat ? Est-ce parce que la Puritanisme s'est quelquefois fourvoyé dans l'attestation de lui-même que Hawthorne doit pareillement succomber à ses manquements à son justifiant idéal ?

L'inconvénient fondamental d'une religion qui s'efforce bien plus à l'attestation d'une sorte de morale sociale qu'à la mise en valeur de l'âme n'est peut-être jamais mieux décélée que dans cette allégorie du « Bon jeune homme Brown » (1) où Hawthorne a infusé tant de sûre appréhension de la pente inévitable de la pensée individuelle à l'approfondissement dangereux de ce qui lui est inculqué.

Pourquoi, s'étant mis en tête de satisfaire un seul soir sa vague curiosité des mystères de la Forêt, cet antre des forces obscures, des puissances terrifiantes qu'on lui avait dénoncées, le « Bon jeune Homme » en question est-il si vite submergé par ses graves révélations ? Quel contraste saisissant avec son expérience acquise au grand jour de la vie publique où tous ses aînés s'efforcent à son édification ! C'est sur la pratique apparente des vertus les plus austères prêchées partout autour de

(1) « Young Goodman Brown ». Bien que notre interprétation française puisse soulever des objections littérales, nous la croyons infiniment fidèle au thème profond de ce morceau, d'une portée si générale.

lui par les citoyens honorés qui incarnent à ses yeux l'autorité de l'Eglise et la grandeur de l'Etat, que s'est développée sa foi. Dans la pénombre où il s'avance de la vie secrète des êtres qu'il s'est efforcé de copier, il lui semble reconnaître, confessant leurs relations avec l'inspirateur du mal, tout le train de la société. Incapable de réagir de sa propre initiative contre la démoralisation qui le gagne, il atteint un état d'âme où il ne peut plus même distinguer de ses propres épouvantes la réalité exacte. Il est prêt à accepter les plus inquiétantes images calomniant l'ordre établi. Définitivement acquis à la suspicion la plus basse, il résultera pour lui, de cette honteuse initiation, une perte irréparable de ses ressources intimes et un divorce complet avec l'esprit de la foi.

Ceci est le cas typique de la conscience ingénue abordant subrepticement les coulisses du décor de conduite et de morale que représente toute Eglise plus ou moins subordonnée au cadre de la Société. La foi docile et respectueuse développée sous son égide se révèle à la merci du moindre accès de clairvoyance, de la moindre évasion de l'âme de la tutelle dogmatique sous laquelle elle est placée.

Aussi, est-ce, en définitive, des vraies énergies de l'âme, développées positivement, dans le sens d'une ardeur vivante, que dépend aux yeux de Hawthorne l'exaltation de foi sincère intensément personnelle à laquelle doit s'efforcer la culture religieuse digne de sa tâche essentielle.

Faut-il se plaindre du caractère du tempérament puritain, si dénué d'exubérance, si rigoureusement conscient de l'infirmité de l'homme et de la puissance effroyable des forces qui le dominent ? Des conditions aussi maussades pour l'épanouissement de l'être ne seraient-elles pas au contraire, par ce qu'elles offrent d'épreuve, les plus psychologiquement propres à sa concentration intime et à l'éclosion de son âme ? Cette conviction éparse à travers l'œuvre de Hawthorne trouve évidemment son symbole le plus clair et le plus probant dans l'épisode du Faune, sous l'empire du désenchantement et du désespoir de lui-même, mais précisément incité par l'horreur même de ses visions à un déploiement d'énergie infiniment plus personnel que sa condition de « bonheur » ne l'y eût jamais conduit.

Quand il s'agit de confronter toute la perception moderne de la condition de l'homme, si profondément dissolvante des

dogmes anthropomorphiques dans lesquels la conscience ancienne trouvait, à n'en pas douter, une sorte d'humain point d'appui, combien précieuse cette âme intime affirmée dans l'obsession du Dieu terrible et implacable qui hantait le Puritanisme ! Combien guérie du désespoir par ses désespoirs passés !

Cette fibre de résistance aux images d'autorité que sa position sincère exalta jusqu'à l'héroïsme pourrait-elle être affaiblie par des images cosmogoniques qui font monter au cœur de l'homme la sensation des cieux vides ? Rien qui l'exerce davantage que la haute tension mentale qu'appelle un examen hardi, un examen délibéré des horizons religieux ! C'est sur les confins du doute que se manifeste vraiment la qualité de la foi sous la forme individuelle, qui s'apparente dans son fond, moins à de médiocres croyances, qu'à la force du caractère dont elle est une émanation.

Les ressources subjectives et la religion de l'âme

Cette conception invite Hawthorne à dédaigner quelque peu les données de connaissances — celles d'hier ou d'aujourd'hui — pour insister judicieusement sur l'émoi psychologique, sur l'appel de volonté perceptibles dans les images dont, dans son instinct vivant d'attestation religieuse, l'homme s'est continuellement nanti pour exalter ses énergies et fortifier sa conscience de façon plus ou moins grossière et plus ou moins efficace.

Aussi est-ce à les perfectionner plutôt qu'à les dissiper que Hawthorne, en somme, s'applique en touchant aux mythes bibliques.

Autant que ceux-ci reflètent une tentative périmée d'explication intellectuelle d'un certain ordre de données, aujourd'hui mieux approfondies, il n'en demeure pas moins vrai que leur vision cosmogonique et leur gauche théodicée contenaient cette vérité de faire sentir à l'homme inquiet le néant de sa vie sensuelle. Autant que les Légendes du Livre cherchaient à lui imposer la loi de la Société, la Bible eût-elle répondu à sa tâche fondamentale d'illumination morale, si elle n'eût possédé surtout un grand pouvoir d'éveil mystique ? Ses remous de sentiment, son chaos de sensations et ses surgissements d'idées, son tumulte de vie violente et ses palpitations sourdes de vie hu-

maine en action, jetant leur frisson dans l'âme, sont de nature à façonner plus d'imaginings intimes, plus de profondeurs humaines qu'aucun système intellectuel logiquement organisé ne saurait en contenter.

Exemple éminemment probant d'une culture religieuse exacerbant les énergies par un apport de témoignages de vicissitudes humaines ou d'élans d'inspiration montant du secret des êtres, sa subjectivité intense tendue vers la grandeur vivante, même dans ses cris de désespoir, constitue, à n'en pas douter, sa durable révélation.

Si, comme nous pourrons l'apprécier, la figuration de Dieu d'un penseur tel que Hawthorne n'a plus le caractère simpliste des concrétisations anciennes, reflétant l'homme primitif, s'en suit-il qu'en se compliquant, en se nuancant dans l'âme par des détours psychologiques, les images de volonté qu'il est apte à proclamer soient désormais dépouillées, sous leur aspect symbolique résolument confessé, de toute force d'instigation ?

La révolution opérée dans la vision intellectuelle de la nature et de l'homme peut avoir métamorphosé toute notre connaissance : elle doit conserver vivant, dans l'âme qui sait distinguer les ressources qui sont en elle, des ressorts de sympathie et de prédilection morales éminemment « religieuses ».

Sans doute, ces élans de l'âme perdent-ils leurs facilités de mimétisme social dans la construction de mythes décrivant l'ordre universel ; sans doute, sont-ils durement soumis à la discipline mentale d'une véracité plus exacte, d'une intuition plus minutieuse que n'en exigeait l'âme ancienne, aussi claire dans son langage que simpliste dans sa pensée. Leur expression moins dogmatique, moins grandiosement autoritaire, ayant ses côtés agnostiques, est moins apte à s'imposer de façon formelle et brutale à la sensibilité des hommes. Mais peut-être la satisfait-elle à un degré plus intime, plus subtilement dynamique.

Sa sincérité puritaine oblige Hawthorne, dans tous les cas, à s'engager dans cette voie d'approfondissement mental de l'instigation « divine ». Mais cette pente de pensée est-elle pour endommager la condition de sa foi ?

N'apparaît-il pas déjà que cette position de l'âme, hors de toute usurpation des puissances au dessus de la vie humaine, dont le comportement invisible laisse place au jeu astucieux des supercheries de prestige et de prétention sociale constitue au

premier chef la plus sérieuse des invites à préciser véridiquement sur le terrain psychologique le caractère de la foi à laquelle l'homme fait appel pour son épanouissement moral.

Ainsi faut-il souligner que, pour personnellement rendre compte de son propre développement, Hawthorne invoque très clairement un fond de sensibilité, d'aptitudes immanentes dont il a discerné l'action au cours de son expérience. Tout en marquant l'influence qui peut par ailleurs la polluer, l'obscurcir ou la tarir, n'en a-t-il pas défini la nature et la qualité éminemment intime dans cette observation personnelle ? (1)

« Si j'avais effectué plus tôt (que ce ne fut ma destinée) mon évasion vers le monde, je me serais développé d'une façon rude et grossière et j'aurais été couvert d'une poussière toute terrestre, et mon cœur eût pu devenir comme insensible par un contact brutal avec la multitude... Mais vivant dans la solitude jusqu'au moment favorable, j'ai gardé continuellement la rosée de ma jeunesse et la fraîcheur de mon cœur... »

Jusqu'à quel point un tel esprit, riche en affinités sacrées, en virtualités religieuses, qu'il découvre ainsi dans l'homme, avant qu'il ne soit corrompu par les conformités pratiques, n'est pas chez lui le privilège d'une individualité marquée à un degré exceptionnel de quelques-uns des meilleurs traits qu'a finalement fait éclore la sincérité puritaine dans sa descendance moderne ? L'idée infirmerait-elle la position de Hawthorne, si retranchée de la masse dont la mentalité ressort de la discipline sociale et de la religion cultuelle ?

Il est bien dans la logique de la pensée d'un écrivain naturellement enclin à la perception mystique que comporte le ton de son art de tendre à se persuader d'avoir atteint, en quelque sorte dans ce symbole psychologique, la quintessence spirituelle de la réserve puritaine (2) en face des données de la Vie. Mais est-ce pour en imiter l'ostracisme rudimentaire ?

Par la conscience plus nette, à laquelle précisément -- grâce

(1) P. 223. American Note Book 1840 Salem oct. 4th... for if I had sooner made my escape into the world, I should have grown hard and rough and been covered with earthly dust, and my heart might have become callous by rude encounters with the multitude. But living in solitude till the fulness of time was come, I still kept the dew of my youth and the freshness of my heart.

(2) C'est en tant qu'elle est « puritaine » et dérivant d'une tradition améliorée par l'expérience que la profession de Hawthorne conserve un contenu « social ».

à la répudiation du fruste anthropomorphisme (1) que défend la Lettre du Livre — toutes ses conceptions morales se trouvent peu à peu entraînées, il semble toujours appelé à prendre dans le domaine des sincérités de la foi de nouveaux essors de pensée. Ce sont eux qui doivent servir à l'organisation de son âme.

Les libres énergies spirituelles, vrai symbolisme de Dieu

Placer dans l'être le principe du sentiment du divin, sous forme d'une énergie morale, plutôt qu'envisager Dieu comme un fait solide et palpable ne pose-t-il pas au demeurant le plus ardu des problèmes ? Hawthorne l'a résolu, comme nous l'avons fait ressortir, selon l'affirmation d'un thème de « spiritualité pure ». La nature de celui-ci nous est au surplus révélée par sa conception héroïque des résistances « puritaines » aux dominations hostiles aux ressources vivantes de l'âme. Nous saisissons donc, dès lors, toute la signification du penchant psychologique qui le porte à dénoncer cette position de la Loi que, par un recours instinctif à un expédient efficace, la Société puritaine, pour fonder sa discipline dans son équilibre premier, emprunta à la rigueur de l'archaïsme biblique.

Les nécessités pratiques du gouvernement humain font tant ressortir la valeur des solides indications de la conscience primitive, pour qui l'autorité de règles formelles et élémentaires représenta le salut par l'établissement de l'ordre dans les relations collectives.

Cette préoccupation unique entraîne assez logiquement une adoration d'un Dieu catégorique et implacable, conçu à l'image du Chef énergique et gardien sévère des principes et des contrats dont il est lui-même imbu dans un sens utilitaire.

Mais Hawthorne est trop sensible à l'ultime insuffisance du contenu spirituel de la mentalité terre à terre, uniquement attentive aux données rudimentaires des instincts sensuels de l'homme qu'elle vise à organiser de façon toute rationnelle, pour consentir à lui marquer sa participation religieuse.

(1) Il y a un « anthropomorphisme » encore dans l'exaltation de l'âme.

S'il faut toujours symboliser, comme la Bible nous y invite, les forces qui montent de la Vie sous la forme d'un conflit dont l'être humain est le théâtre entre l'instigation de Dieu et l'entreprise de Satan, l'infatigable trompeur, jusqu'à quel point ces deux aspects peuvent-ils être identifiés par une conscience sommaire, se parât-elle de l'attribut de la « divine révélation » ?

Avec quelle facilité — l'expérience peut le démontrer — le Maître de l'hypocrisie, pour corrompre l'Œuvre de Dieu, sait assumer le prestige et s'arroger la qualité d'Arbitre de la conduite aux yeux abusés de l'Homme. Sa concrète démonstration, d'une autorité si parfaite, sait tellement donner l'illusion de la suprême manière d'être que les hommes révèrent en Dieu...

Ce fut la pensée profonde de l'inquiétude puritaine à ses origines morales de soupçonner cette mainmise de l'éternel adversaire sur les positions les plus propres à favoriser son règne et à déguiser son visage : celles de l'Eglise et de l'Etat qui lui livraient en tutelle, respectueusement soumises, pour les manœuvrer à sa guise, la généralité des âmes.

Comment trouver singulier que, s'inspirant de cet exemple de récusation pénétrante de l'attestation religieuse instituée par la Tradition dans le magnifique décor des Symboles de la Vie, Hawthorne tende à renverser la position consacrée par l'exercice impressionnant des dehors de la puissance ?

Ne s'est-il pas aperçu que, malgré la profession de rigoureuse méfiance qu'affectait le Puritanisme, l'ordre moral réalisé dans le cadre de la Société par sa pensée dogmatique avait trop souvent succombé, par un effet du péché, à la typique contre-façon de la figuration de Dieu, qui est l'effort de Satan ?

En proclamant sa conviction de la valeur essentielle d'un dynamisme psychologique infiniment plus précieux que les prescriptions restrictives de la lettre de la Loi, Hawthorne restitue à l'âme, sur le terrain Puritain, toute sa fonction intuitive de découverte du divin qui ne souffre aucun fait acquis, trop aisément envahi par la néfaste domination du pur ascendant social.

L'expérience morale

Faut-il évoquer les données sur lesquelles Hawthorne se fonde pour organiser l'âme active, la spiritualité « puritaine » à laquelle il attache sa foi ?

Il ne marque aucune tendance à une orientation logique de l'inspiration morale, résultant d'une affirmation à priori et rationnelle de la vocation humaine.

Si délicat, si mystérieux lui apparaît le problème de l'affirmation de l'âme dans sa poussée religieuse qu'il concevrait plutôt celle-ci comme la manifestation d'une grâce privilégiée, dont le cheminement intime défie l'effort d'analyse.

Pourquoi Prudence Inglefield (1), si merveilleusement tentée par la facile occasion d'une existence bonne et honnête, à laquelle ne manquent même pas les félicités de l'amour, s'y dérobe-t-elle néanmoins ? Pourquoi l'exposition publique de son manquement au devoir de fidélité conjugale et la déchéance sociale où est plongée Hester Prynne se révèlent-ils, au contraire, décidément impuissants à corrompre sa qualité ? Dans la manière dont elle peut dérober sa tendre conscience à la règle que lui présente l'Institution du mariage et porter son adhésion à une foi méconnue, déshonorée et mise au ban par l'autorité humaine, il faut, de toute évidence, constater l'opération d'un don presque miraculeux de son âme exceptionnelle.

Hawthorne a fait voir comment cette qualité personnelle, méconnue au premier abord, par la consécration atteinte dans le milieu psychologique où elle s'est manifestée, y étale sa révélation en un enrichissement moral de la masse ordinaire des hommes.

C'est ainsi que s'est constituée, par une accumulation semblable, une sorte de patrimoine de spiritualité qui empreint sa conscience latente.

Hawthorne sait d'ailleurs combien la constitution d'un tel fond est une œuvre de tâtonnement et de lente maturation. Il y apporte son adhésion, son désir d'initiation et la précieuse contribution d'une mise au point artistique, sans laquelle tant de résultats du processus historique, tant de leçons psychologiques risquent de porter imparfaitement dans l'âme subjuguée des êtres toujours voués à la Vie et son cortège impressionnant de dominations matérielles.

Mais en assurant sa pensée dans le sanctuaire de l'expérience et de la révélation vivante atteintes par l'inquiétude morale du plus profond dont il est fait — dans sa race et ses ressources de

(1) Voir p. 54

comportement animé d'une instigation spirituelle — Hawthorne songe-t-il à renoncer à tout ce qui peut dépasser une telle absorption esthétique dans les visions émouvantes où l'Art condense l'Expérience de l'âme et de la conscience ?

Nul doute que ce ne soit l'idée qu'il a fort bien symbolisée avec son personnage de Hilda. Mais, comme il l'a marqué chez elle, cette contemplation procède d'une pensée trop puritaine pour dépouiller la tendance à l'analyse intellectuelle. Nul doute que le sentiment, la panique de péché qui pousse cette âme idéaliste à désertir en fin de compte sa tour de sécurité et de contemplation mentale de ce qu'on peut discerner dans les images du Passé ne représente, au demeurant, l'attitude fondamentale de Nathaniel Hawthorne, se refusant à la jouissance dès qu'elle implique un oubli des conditions de danger auxquelles est exposée l'âme.

Le péril des nobles efforts

Car il s'en faut qu'en se plaçant sur ce terrain, assez vague en somme, de la spiritualité, Hawthorne soit prêt à goûter l'agréable conviction de s'être comme retranché des subtiles modalités du retentissement du Péché.

Le partage paraît si ténu entre l'inspiration de l'âme, dans sa haute véracité, et tant d'attitudes mentales qui peuvent s'en donner l'allure. En proportion de leur valeur et de leur qualité religieuse, l'exercice intense et hardi des énergies spirituelles est environné de faux pas et de risques de perversion infiniment faciles.

Ce n'est pas sans pénétration et sans perspicacité que Hawthorne signale, à propos de la spiritualité, le péril dissimulé de ces fallacieuses voies où peut se trouver engagé le jeu intense d'une Pensée trop notablement affranchie de la mise au point de la Vie, école d'expérience pratique sur le terrain du Réel.

Combien de penseurs énergiques, champions étroits et forcenés d'un grand idéal moral (1), pourraient reconnaître leur cas dans celui qu'il nous a dépeint avec « L'Homme d'Acier

(1) Hilda, malgré son charme et la sympathie qu'inspire sa simplicité virginale n'est pas sans s'en rapprocher par des traits imperceptibles.

trempe » ? (1) Surfaissant le dicton biblique, ses thèmes de malédiction, jouant pour lui-même au prophète, aucune humeur puritaine n'est assez puritaine pour lui, aucune interprétation religieuse assez rigoureuse et précise. Seule la retraite austère d'une caverne au fond des bois, où il affirme son divorce avec la faiblesse humaine, semble convenir à sa conscience. C'est en vain que l'affection saine de la femme qui voit croître en lui le mortel endurcissement d'une précision dogmatique définitivement fermée aux affinités vivantes, tente de le regagner. Tendait toujours son énergie, il se pétrifie stupidement dans sa vigueur intellectuelle de compréhension sincère où il n'a su affirmer que le néant de lui-même.

C'est encore moins le raffinement d'une analyse scrupuleuse des aspects vivants de l'être, poussée jusqu'aux minuties de la perfection théorique qui peut servir de guide à l'âme, même sous les plus sacrés auspices. Si imaginaire que soit le petit drame allégorique de « La Marque de Naissance », il a son émotion sentie et sa valeur irréfutable de révélation humaine dans son habile présentation de cette vérité morale.

Nous rencontrons en Aylmer l'incarnation symbolique de la grande âme idéaliste, venue des profondeurs des temps, passionnément à la recherche de la Trinité sublime du Vrai, du Bien et du Beau.

Doué d'une noble intelligence que l'initiation scientifique a laborieusement entraînée à l'entreprise audacieuse d'approfondissement des mystères et de réalisation des miracles où s'efforce l'esprit humain dans ses plus « religieux » élans, sa rencontre de Giorgiana, cette image de la perfection de la créature terrestre, semble arrêter sa poursuite de ces occupations austères. Mais la perception d'un défaut, tout d'abord inaperçu tant il était minuscule, dans la beauté de la femme dont il avait obtenu l'amour, réveille un pouvoir d'analyse qui lui met devant les yeux, de façon toujours plus frappante, ce symbole d'une nature ainsi sujette au Pêché.

Tenter d'extirper de son corps cette « marque de naissance » pour instituer chez Giorgiana, avec la beauté sans tache, la condition absolue d'une perfection intime, devient bien vite l'ob-

(1) Hawthorne y montre du même coup combien l'inspiration du Livre dépend des ressources l'âme.

session de cet amant de l'Idéal. A ce désir imprudent d'un affranchissement total de la condition humaine, l'admirable Giorgiana apporte le consentement d'un cœur aveuglement guidé par la foi dans son époux. Et l'entreprise insensée, poursuivie par Aylmer dans une exaltation croissante d'intellectualité finit, comme on pouvait prévoir. L'abolition de la tache, matériellement réalisée, a pour épilogue fatal la mort du sujet d'expérience, atteinte dans sa vie profonde (1).

Sans doute, l'enthousiasme d'Aylmer, dans sa nature utopique, dans sa fâcheuse lucidité, dans sa manie esthétique réagissant sur un détail, a son côté de noble dons dignes de l'amour que lui porte et que lui garde jusqu'au bout le sentiment de la femme. Pourtant nous voyons déjà se manifester chez lui les inclinations perverses d'un intellectualisme impie, sacrifiant assez légèrement à ses vaines aberrations tout un ordre de choses sacrées.

Exploiter, comme le fait Aylmer, la docilité de l'amour pour des fins aussi risquées et qui s'avèrent, au demeurant, de réalisation aussi catastrophique ; attenter aussi intimement et aussi imprudemment à la nature profonde de l'être commis par son abandon à sa responsabilité, ne trahit que trop tragiquement dans son ambition ardente, une lamentable carence de la perception morale.

C'est en voyant s'accroître la vilénie et l'odieux de cette pression d'intelligence exercée sans restriction, sans pudeur et sans excuse dans le cas de « Sylph Etheredge » ou de « La fille de Rappacini » que nous sentirons tout le sens de ces dispositions d'esprit irrespectueuses de l'être, et partant, de l'âme intime qu'elles prennent pour jouet selon les penchants qui s'avèrent de plus en plus « sataniques ».

Pauvre Sylph Etheredge, vouée, dans sa faiblesse sentimentale, dans son goût de l'illusion, dans toute sa tendresse de cœur, à la leçon désespérante que lui inflige le pouvoir de l'amère intelligence qui convoite son être charmant et croit déjà se l'annexer ! Malheureuse Rappacini, soumise à la passion malsaine d'expérimentation à laquelle est adonné son éducateur naturel, et qui l'a comme retranchée des affinités normales des créatures vivantes !

(1) Cf. « The Oval Portrait » de Poe, *Tales of Mystery*.

Avec le cas d'« Ethan Brand » se précise chez Hawthorne la malédiction qui s'attache aux instigation surnoises de toute curiosité, de tout éveil de connaissance, insuffisamment rachetés par une éclosion de foi.

Peut-il paraître singulier que l'activité morale d'un homme astreint par son métier au nocturne tête à tête avec la flamme terrifiante d'un horrible four à chaux, véritable vision d'Enfer, réduisant le marbre en poussière, ait concentré son inquiétude sur la notion religieuse du « péché impardonnable » ? Dès lors, ce point de départ d'investigations profondes l'a conduit à abandonner ses occupations pratiques pour se consacrer tout entier à l'entreprise redoutable d'un développement personnel exclusivement intellectuel dans son intention intime. Mais sa longue prise de conscience a beau lui faire parcourir toute la riche complexité des aspects psychologiques de la trame de la Vie, toujours secrètement dominé par l'inférieure conception du péché sans rédemption, il ne peut que s'enfoncer dans le sinistre désespoir du succès de sa découverte — effectuée dans son propre cœur, privé de tout élan de foi, hormis celui qui le pousse vers la réalisation finale de l'image de néant qui a hanté sa pensée à travers toutes ses recherches.

Telles sont quelques-unes des formes de l'exercice absolu du don précieux de la pensée que Hawthorne a récusées dans leurs funestes affinités. Sans doute doit-il au caractère de la spiritualité dont sa conscience est animée la grâce de les éviter. Mais comment peut-il, sans alarme, en constater le déchaînement dans telles individualités indubitablement marquées de l'énergie puritaine et de son refus typique d'acceptation sans inventaire et sans remaniements profonds des souples données de la Vie qu'elle asservit à sa doctrine ?

Dans son roman du « Faune de Marbre », c'est la faillite de l'idée d'une nature d'être privilégiée représentée par le Faune, c'est le choc émotionnel de la révélation brutale du potentiel de cette vie dont elle croyait s'isoler qui arrache psychologiquement de la contemplation morale où elle voulait vivre en paix de l'excellence de son âme, la pure, la naïve Hilda.

Par un subtil parallélisme qui souligne la différence entre l'horizon de la femme et l'inquiétude de l'homme, c'est en ressentant plutôt les possibilités d'erreur d'une qualité d'énergie qui s'apparente dans l'être à ce qu'il a lui-même conçu de la spiri-

tualité, que Hawthorne, s'éveillant à la perception de la perfidie du piège d'une intelligence morale trop obstinément poursuivie, recherche et découvre la voie qui peut seule le conjurer.

Ne l'a-t-il pas déjà marquée, lorsqu'il oppose, par exemple, dans « La Légende du Grand Escarboucle », aux décevantes méthodes de l'application mentale (1) à la recherche systématique du diamant symbolique, l'empirisme rudimentaire et l'orientation instinctive du jeune couple toujours protégé, toujours mis au point salulaire par le don heureux de l'amour, grâce auquel deux faibles êtres réalisent aisément l'équilibre de leurs âmes.

C'est la même conclusion du rejet de la position d'assurance individuelle que nous retrouvons symbolisée dans l'histoire du « Serpent caché dans la poitrine de l'homme » (2) dont le malheureux héros, en proie à la souffrance intense des données de sa pensée douloureusement consciente de la source du Péché dans l'idée même de son moi en arrive à s'écrier : « Si je pouvais un instant perdre conscience de moi-même, le serpent qui me tourmente ne pourrait subsister en moi. C'est ma malsaine habitude de contemplation intime qui l'a engendré et nourri » (3).

Aussi, se trouve-t-il bientôt guéri comme de façon magique par le retour affectueux de la femme qu'il a délaissée pour le sentiment de lui-même et en face de laquelle il retrouve opportunément l'état d'âme de l'amour.

C'est sur une telle perception de « rédemption » psychologique des pires défaillances de l'âme sous le poids de la pensée que la conscience puritaine de Nathaniel Hawthorne, ayant senti le danger de toute ligne de résistance au fond naturel de la Vie, s'efforce de tirer de lui une formule de foi pratique capable de servir de guide à l'épanouissement propice de la spiritualité.

(1) Le philosophe cynique et le chercheur intuitif, l'esprit traditionaliste et la morne appréciation de la valeur économique sont également rejetés.

(2) The bosom serpent. Mosses from an Old Mause.

(3) « Could I for one instant forget myself, the serpent might not abide within me. It is my diseased self contemplation that has engendered and nourished him ».

SUR LE SENTIER DE LA VIE

L'EXALTATION DE L'AMOUR

Les traditions puritaines et l'état d'âme de l'amour

Doit-on voir dans le recours de Nathaniel Hawthorne, pour conjurer les dangers des ambitions de l'esprit, à l'inconscient de l'amour, l'amour profane, l'amour humain, une sorte de répudiation de la manière puritaine ? Il semble qu'une telle conception, loin d'être en opposition avec l'approfondissement religieux par lequel celle-ci se propose de retrouver la pureté des inspirations de l'homme trop longtemps dénaturées par l'élaboration des Eglises, ne soit nullement étrangère aux images suggérées par le thème d'une telle recherche.

Lorsque, dans les dernières pages de son « Paradis Perdu », après avoir raconté de façon si poétique les circonstances de la Chute, le poète puritain Milton marque dans le cœur de l'homme toute la tristesse de l'éveil du sentiment du péché, conséquence du châtiement infligé par un Dieu terrible : la malédiction du travail, l'éviction des béatitudes d'un Eden de sensations, avec l'ombre de la mort planant désormais sur la vie, il ne manque pas de faire sentir combien ce que représente Eve apporte de consolation quand même. Jusque dans leur plus grande douleur ces deux êtres rapprochés par les épreuves elles-mêmes ne trouvaient-ils pas déjà une sorte de réconfort dans leur condition mutuelle ?

Merveilleux talisman de l'être engagé sur les grands chemins des difficultés de la vie, dans sa précarité intime et son sentiment angoissant de sa faillibilité infinie, que cette éclosion de l'amour. Plus que de soumission atterrée à la domination

d'un Dieu incompréhensible et jaloux dans son règne cosmogonique, c'est de ces spontanéités vivantes que s'est fortifiée l'âme humaine pour sa secrète résistance aux brutalités d'En Haut. En vertu même du « péché » et de sa position d'hérésie à un ordre naturel, cette affirmation morale a constitué le domaine des inspiration de la foi. Ce n'est que de leur défaillance ou de leur détérioration que peut s'affirmer le besoin des indications de la Loi, enjoignant une obéissance aisément superficielle dans ses données élémentaires.

S'il est dans l'œuvre de Hawthorne un personnage historique qui incarne sans restriction la sombre énergie puritaine, s'efforçant de purger l'homme de ses débordements sensuels, de son ignoble laisser aller aux impulsions de nature et qui dresse son image de conscience dominatrice, c'est le héros des premiers temps de la Nouvelle Angleterre, le légendaire Endicott, l'homme des grands défis altiers à toutes les formes établies, le destructeur implacable de tous les entraînements vains de l'abdication humaine.

Rien de plus digne d'être noté que la façon dont Hawthorne, dans le morceau symbolique du « Mât de Mai du Mont Joyeux » l'a représenté, confrontant au milieu de la cohue des exhibitions grotesques des déchainements de la vie où s'appuie la tradition de la « joyeuse Angleterre », l'attestation inattendue du sentiment de l'amour.

Comment ne confesserait-il pas tout ce que la donnée implique de pure énergie humaine et de possibilités latentes de développement religieux ? Ne trahit-elle pas la fibre des prédispositions sérieuses dans son élan juvénile, reflet d'une grâce intime si noblement libératrice des conditions extérieures, si féconde en états mystiques où s'affirme la qualité des sûres profondeurs de l'âme ?

Cette mélancolie du péché qu'a l'amour dans son ivresse, son aptitude à réveiller par sa nature extatique une sorte de nostalgie d'un état parfait de la vie et ses suggestions utopiques de félicité infinie ne le recommandent-ils pas au respect du Puritain ?

Nul doute que l'âme religieuse dont rêve le Puritanisme ne relève essentiellement dans son fond psychologique d'une sourde aptitude vivante aux véracités de l'amour.

N'est-ce pas précisément ce point que nous voyons démontré

dans le drame de « La Lettre Rouge » ? Certes, ces véracités se montrent ici la cause d'un manquement très apparent à la discipline humaine en laquelle place sa confiance la compréhension étroite de la société puritaine. Mais le cas poignant d'Hester Prynne, par l'audace dont il proclame l'affranchissement de l'amour de l'institution légale que constitue le mariage, par la révélation de foi stoïque et indépendante où aboutit son péché, présente incontestablement un aspect si puritain qu'il ne peut manquer de forcer le respect et la révérence du Puritanisme vivant dont il éclaire l'inspiration.

Car, il est caractéristique des aperçus de Hawthorne, que sa mystique apologie de l'état d'âme de l'amour se refuse énergiquement à sentir la finalité des réglementations pratiques, instituées par la Société dans une intention prudeite d'aménagement rationnel des satisfactions sensuelles qu'appelle le désir de l'homme.

Avec quelle ironie amusante, sous le titre de « Mrs. Bullfrog », il procède à l'analyse de la conception mondaine de la délibération du mariage, imitation « esthétique » de l'inconscient de l'amour, qui ne saurait déguiser la recherche assez médiocre de l'intérêt bien compris et de la jouissance habile.

Il n'en apprécie pas mieux les sobres aspirations de félicité conjugale, fondées sur le confort tranquille dans lesquelles un Chillingworth a cru cantonner Hester Prynne pour sa poursuite personnelle des buts de l'intelligence. Comment pourrait-on s'étonner qu'une union si appauvrie dans son tempérament intime, quel que soit son caractère de respectabilité, ne fut déjà dépouillée de toute émotion sacrée ? Il est dans la nature de l'homme qui l'a ainsi réalisée que, devant le problème posé par l'amour qui s'est institué entre sa femme Hester et le jeune Dimmesdale il ne trouve jamais un geste ou une profonde pensée qui suggèrent son aptitude à sonder, même amèrement ou désespérément pour lui-même, la noblesse et l'héroïsme de ces grands élans humains où ceux-ci se sont aventurés à travers tout leur péché...

Au-delà de l'ordre social : l'extase mystique des Amants et ses affinités religieuses

C'est précisément l'erreur du diagnostic élémentaire d'un Puritanisme pratique et sensuellement terre à terre que, loin de

constituer le signe d'une inclination grossière aux lubricités de la chair, la déviation d'Hester Prynne hors de la voie d'un mariage resté pour elle un simulacre -- un ritualisme extérieur -- peut représenter, au contraire, par ce qu'elle emprunte à l'amour de sincérité vivante, un témoignage d'énergie essentiellement puritaine dans ses affinités intimes.

Devant une attestation qui révèle dans le martyr une telle certitude de soi et une si haute inspiration du courage indépendant, comment l'ascendant brutal du jugement sommaire et hâtif de l'intelligence légale ne serait-il pas ébranlé dans la conscience religieuse dont vit le Puritanisme ?

Pourtant, faut-il s'étonner qu'une si audacieuse attitude, qui ne trouve son salut que dans la répudiation du tempérament vulgaire pour lequel a été créé la répression de la Loi ait trouvé sur son chemin le tourment d'une Némésis ?

Dans l'allégorie du « Manteau de Lady Eleonore » (1), Hawthorne nous a conté ailleurs la tragédie de l'orgueil de la race et de la beauté, d'autant plus durement châtié par un secret pouvoir d'En Haut qu'il s'est affirmé plus noble, plus souverain, plus exclusif, plus confiant de lui-même dans la mise en jeu extérieure de ses dons de magnificence et de prestige exceptionnel.

Mais, quel rejet surhumain des solidarités terrestres peut se comparer à celui où se sont complues les âmes du Prédicateur puritain et de la femme évadée du formalisme social dans un amour qui dissocie sa nature et sa qualité, même dans son extase charnelle, de ces louches concupiscences qui sont le sel et la vie de tant d'êtres de leur espèce !

Si Lady Eleonore est naturellement châtiée dans sa qualité physique, et son aspect esthétique, c'est dans sa prétention morale qu'est légalement ravalée au niveau de la race humaine ce dépassement inattendu d'inspiration puritaine atteint par les deux amants hors de conventions collectives de l'Eglise et de la Loi, dans leur communion mystique intensément personnelle.

Mais, autant que les conséquences de sa consécration charnelle peuvent servir de point d'appui à sa mise en accusation, elle tire de la souillure de l'assimilation publique aux fonds les plus ignominieux de la déchéance humaine une revanche reli-

(1) Legends of the Province House.

gieuse où se reconnaît la fibre d'un puritanisme conscient des ressources de l'amour dans l'attestation profonde des véracités de l'âme.

Le roman de « La Lettre Rouge » marque aisément le triomphe de la perception sublime, glorieuse et indépendante de cette donnée de salut. Il montre jusqu'où peut se tendre et s'affirmer spontanément la noble énergie humaine à travers tous les obstacles mis à son épanouissement, à travers toutes les embûches où l'âme peut se trouver prise ; il sonde toute la profondeur et la signification des relations qu'elle déchaîne. Mais il garde son caractère de révélation redoutable d'un fond vraiment trop « puritain » pour être assez accessible à la généralité des hommes.

Aussi glorieusement que sortent de leurs exténuantes épreuves le Révérend Dimmesdale et l'incomparable Hester Prynne, ne nous inspirent-ils pas toujours le sentiment du péril d'une position trop en marge des conventions ordinaires et de la nature moyenne ? Par ce qu'ils ont d'outrecuidant à braver la règle sociale qui procède de celle-ci, ils sont fatalement appelés à côtoyer les abîmes de l'expérience individuelle où les entraîne la ferveur de leurs sincérités trop vivantes, autant que trop indépendantes.

Ame vivante et foi de jeunesse

Où peut-on mieux ressentir la qualité efficace de l'état d'âme de l'amour que dans ces simples impressions que Hawthorne confesse pour lui-même dans sa relation poétique de « La Vision de la Fontaine » ? Divia est le don du cœur qui permet à l'adolescent d'éprouver la fraîche attirance de la gracieuse apparition à peine entrevue par hasard dans le décor naturel d'une source au doux ombrage ! Faut-il qualifier d'illusion ce potentiel d'enchantement et contester la valeur de ses appréciations subjectives, édifiées spontanément, hors de la stricte observation, exaltant des images intimes jusque dans ses perceptions extérieures ?

Il n'en opposera pas moins cette force juvénile un peu incertaine d'elle-même, dénuée de buts précis, à l'ambition de l'esprit qui cherche sa satisfaction dans une tentative objective éminemment désappointante.

Tel est très clairement le sens de son scénario symbolique des « Pèlerins de Canterbury ». C'est en vain que par leurs conseils amers et désabusés les porte-parole variés de l'expérience des aînés tentent de dissuader l'amour naïf d'un jeune couple d'aborder délibérément les grands chemins de la vie.

Il importe assez peu à ceux-ci de s'entendre raconter les déconvenues d'un poète à faire accepter son mérite ou les retours de fortune ayant entraîné la ruine du négociant laborieux, qui, gagné par le désespoir, voudrait le leur inculquer.

N'en est-il pas de ces poursuites de la gloire ou de la richesse comme de « La Grande Escarboucle », dont l'atteinte, en définitive, ne saurait jamais compter que pour ce que l'âme y découvre ?

La grande tragédie de l'homme se présente assez justement aux yeux du jeune couple aimant des « Pèlerins de Canterbury » sous l'aspect significatif de ce tarissement graduel des énergies juvéniles qu'entraînent l'usure de l'âge et la morne substitution des habitudes terre à terre et des préoccupations mécaniques à la spontanéité de possibilités vivantes que dénote si bien l'amour.

C'est une détérioration semblable que Hawthorne met en pleine valeur dans « Les Fiançailles des Shakers ». Triste scène, en vérité, que celle où Adam Colburn en arrive à renoncer, sans même un serrement du cœur, dans la tranquille plénitude d'une intelligence exacte, à la jeune chaleur d'émois qui lui avait fait échanger la promesse de sa foi avec la tendre Martha Pierson ! Les suggestions vénéneuses des désappointements de la vie, en paraissant fournir à l'âme une accession de sagesse et fortifier son vouloir dans un détachement austère constituant, à n'en pas douter, des éléments de corruption de son inspiration vivante.

Hawthorne nous montre en revanche dans « Le Bouton de Rose d'Edouard Fane » l'exemple tout opposé de l'invincible survivance de l'état d'âme de l'amour, gage d'une foi intime, à toutes les tristes circonstances propres à le décourager.

Comment pourrait-on deviner chez la vieille femme toute ridée, initiée par sa profession de garde malade-infirmière à toutes les horreurs physiques de la condition humaine celle qui, de longues années en arrière, pouvait être comparée à un joli bouton de rose ? Et comment imaginer qu'à travers son existence de

labeur et de veuvage après quelques mois de mariage dénué d'amour et de joie elle ait gardé près de son cœur le souvenir des heures bénies d'une affection partagée avec le jeune Edouard Fane ?

L'imagination du poète serait elle-même impuissante à ressusciter en elle le moindre linéament de l'aspect qui fut la sien au printemps de son existence. Pourtant, dans la foi profonde avec laquelle elle accourt, sûre de la signification de son appel différé, pour rendre les derniers soins au bien aimé de sa jeunesse, ne sent-on pas la présence d'une âme toujours latente, toujours prête à reflorir en dépit des circonstances les plus hostiles et les plus mornes et des plus sombres déchéances des matins triomphants de la vie ?

L'évasion miraculeuse de la solitude intime

Sous le symbole original du cas du Pasteur Hooker (1) Hawthorne a mis en avant de façon impressionnante la thèse d'une lucidité irrémédiablement acquise à la constatation amère et l'attestation véridique du triste repliement intime auquel serait condamné l'homme par sa réticence instinctive et son incapacité de se révéler tout entier.

Lui-même participe d'ailleurs à ce sentiment profond des entraves auxquelles est soumise la communication fidèle des inspirations de l'âme.

« Le langage — le langage humain, note-il avec mépris dans son propre journal intime, n'est guère, après tout, supérieur au croassement et au gloussement dont sont doués les volatiles, et autres moyens d'expression de la nature animale — parfois pas même aussi apte. » (2)

« Les paroles articulées ne sont qu'une aigre clameur », se désolera-t-il encore. « ...Lorsque l'homme réalisera sa plus haute perfection, il deviendra muet ! Car je suppose qu'il l'était à sa création première et il lui faudra compléter le cycle d'un déve-

(1) Le Voile Noir du Pasteur.

(2) P. 290 American Note Book 1850. Language — human language — after all is but a little better than the croak and cackles of fowls and other utterances of brute nature, not so adequate sometime.

loppement intégral avant d'atteindre à nouveau à cet état favorisé ». (1)

Compte tenu de l'épigramme et de la part de boutade, on sent à quel point il éprouve cette solitude de l'âme que nos soi-disant moyens de communication intime, soumises aux lois rationnelles de la clarté du langage, ne font jamais que souligner.

A cet état psychologique confessé assez brutalement par le Pasteur au Voile Noir pour en démontrer l'horreur, Hawthorne, nous le savons, ne saurait voir d'autre remède que l'abandon radical du point de vue de la pensée pour rechercher la communion que peut seul fournir l'amour.

A quel point cette communion a ses ressources profondes d'intimité psychologique, les longues années de silence et de séparation physique entre le Révérend Dimmesdale et son amante Hester Prynne, où se maintient néanmoins leur solidarité secrète, charnellement attestée par « le miracle de la lettre », le révèlent dramatiquement.

C'est qu'avec tout ce qu'elle comporte de participation corporelle à la condition terrestre, dans l'attitude psychologique atteinte par l'être dans l'amour, Hawthorne entrevoit l'exercice d'une âme si fondamentale, si irréductiblement douée de tout ce dont « le péché » et sa position rationnelle tend à priver la créature, qu'on peut bien en proclamer les affinités « divines ».

Mais aucun scénario de Hawthorne n'est aussi *symptomatique* du sentiment qu'il couve en lui du potentiel de l'amour que son évocation romanesque de « La Fille de Rappacini ».

Il y a comme une gageure d'absolue malédiction dans la condition vivante où Hawthorne imagine celle-ci. Un vrai défit d'intelligence aux relations de nature, une sorte de délire lucide, dès ses plus innocentes années a présidé subtilement à l'empoisonnement méthodique de ses saines affinités. Ce n'est pas seulement le cas qu'elle a été retranchée de la société humaine, élevée solitairement. Sujet d'une expérience impie envisagée par son père, elle réalise un dessein d'adaptation organique d'une individualité monstrueuse aux plus perniciox principes. Sous les plus séduisants dehors, elle incarne tout le démoniaque d'un tour

(1) P. 226 American Note Book 1841. Articulate words are a harsh clamour and dissonance. When man arrives at his highest perfection, he will again be dumb. For I suppose he was dumb at the Creation and must go round an entire circle in order to return to that blessed state.

de force scientifique et tout le mortel danger d'une position fallacieuse arbitrairement assumée par une riche intelligence égarée dans le péché. Elle est l'être qu'a créé le systématique exercice d'une autorité néfaste rasant avec le funeste.

Il n'en est que plus frappant de constater l'omnipotence chez la Fille de Rappacini, ainsi entrevue par Hawthorne, dans cet abîme de perdition où elle a été jetée, de propensions juvéniles restées foncièrement indemnes, qui lui permettent d'accéder à l'état d'âme de l'amour et par un vivant miracle d'éluder la condition à laquelle elle est en proie...

A la source authentique de l'âme

« En vérité, nous ne sommes que des ombres ; et nous ne sommes point doués de vie réelle, et tout ce qui semble le plus réel autour de nous n'est que la mince substance d'un rêve avant que le cœur ne soit touché. Cette initiation nous crée — c'est ainsi que nous commençons à être, et c'est seulement en vertu d'elle que nous devenons des créatures de réalité et d'éternité. » (1)

Cette pensée de Hawthorne qui proclame l'insignifiance des éléments constitutifs de l'individualité humaine en regard de l'éveil du cœur et fait de son pouvoir d'amour la suprême pierre de touche de la vie profonde de l'être, est précisément celle que, dans son conte de « Feathertop », l'Homme à la Tête légère, nous le voyons mettre en œuvre de façon assez pittoresque. (2)

On ne saurait s'étonner que Mère Rigby, la sorcière, au moyen d'un épouvantail qu'elle avait dans son jardin, réussit à faire un jeune homme de bonne mine et à la mode, digne, sur le vu de ses manières et de ses poses extérieures, d'être introduit dans le monde. Mais dès qu'il lui faut quitter les gestes conventionnels et les paroles convenues dont la sorcière l'a muni pour se mettre au ton de l'amour que se découvre pour lui la sincérité d'une jeune fille, il laisse entrevoir tout à coup, sous

(1) P. 223 American Note Book 1840. Indeed, we are but shadows, and we are not endowed with real life, and all that seems most real about us is but the thinnest substance of a dream — till the heart be touched. That touch creates us — then we begin to be — thereby we are beings of reality and eternity.

(2) Feathertop ; A moralized Legend. Mosses from an old Manse.

l'illusion qu'il a donnée, tant aux autres qu'à lui-même, les misérables rudiments dont il a été mis sur pied.

Pour soutenir un plus grand rôle et le pousser plus solidement, c'est l'accusation de Hawthorne que ces individualités d'apparences si imposantes — tel son Colonel Pyncheon — qui s'arrogent si facilement la Loi de la Société, privés de cette vie du cœur dont la valeur est essentielle, demeurent frappés, de ce fait, d'un vice toujours redhibitoire.

L'être dont le fonctionnement intime demeure surtout dominé par une poursuite méthodique des satisfactions objectives, à tous les différents degrés où l'assouvissement sensuel peut se trouver raffiné par le sentiment esthétique ou concentré mentalement dans l'orgueil de la puissance, saurait-il jamais dépasser cette animation mécanique qui constitue le ressort de sa vie psychologique.

Est-ce tout à fait par hasard que Hawthorne a attribué à ce portrait animé du Colonel Pyncheon — en qui se trouve conservé, et comme schématisé, en même temps que son emprise, l'aspect toujours écrasant du déploiement d'énergie réaliste et disciplinée qu'il a toujours cultivé — un vrai jeu de marionnette au déclenchement automatique? Rien ne peut mieux, dans tous les cas, intimement symboliser la médiocrité des rouages qui gouvernent la nature d'un individu de son type...

Lorsque, dans le dénouement final de « La Maison aux Sept Pignons », Hawthorne marque son espoir que l'énergie juvénile qui met sa foi dans l'amour soit destinée à triompher de cet ascendant funeste, c'est en vertu d'une intuition beaucoup moins sentimentale que profondément atteinte. Il y a dans sa certitude de la supériorité humaine des inspirations de l'amour une illumination de l'âme qui n'est pas sans ses aperçus de conscience psychologique subtilement « intellectuelle ».

Plus haut que la raison sensuelle :
la véracité charnelle

D'ailleurs, pour être l'antithèse des rudes dispositions d'un tempérament imbu jusque dans l'intelligence d'une force d'application essentiellement « réaliste » — matérielle et rationnelle — pour récuser la crudité des excitations animales où tend à se cantonner la constitution sensuelle jusque dans son repliement

austère vers des objectifs formels, et pour incarner le type de l'exaltation spirituelle magnifiquement vague, la conception de l'amour qu'envisage en lui-même Hawthorne se refuse à s'isoler de ses bases physiologiques, garants d'orientation vivante.

Avec tout ce qu'il apporte de discrétion basée sur un respect religieux de l'intimité des êtres à nous représenter l'ordre de relations émouvantes que l'amour tend à instituer entre ceux qu'il a marqués, il nous fait quand même entrevoir le caractère des données dont il tire sa vraie nature et son efficacité.

Combien caractéristique la scène du roman de « La Lettre Rouge » où s'exprime tout le sentiment, si méditativement atteint dans une existence d'épreuves et d'approfondissements de conscience, par la sincérité d'Hester Prynne ! C'est dans une plénitude d'âme indiciblement sanctifiée aux yeux du Pasteur Dimmesdale qu'elle atteste concrètement la légitimité humaine d'un épanouissement intégral de la qualité de l'être. En déroulant ses nobles tresses, en se dépouillant des marques de la répression subie, en assumant toute la grâce de la ligne de son corps, elle suggère au pasteur effondré dans l'indécision de ses inquiétudes morales toute la valeur des images de vivant attrait physique que l'Amour donne à la Femme et résume symboliquement toute la révélation qu'implique la perception de la beauté dans la créature humaine.

Avec l'expérience d'Aylmer, dans « La Marque de Naisance », nous avons déjà senti le danger de la perversion, par une spiritualisation excessive, ou éthique ou esthétique, de cette simple floraison de l'âme que représente l'amour.

L'apologie religieuse des possibilités mystiques d'un sublime élan sexuel — puisqu'il faut l'appeler par son nom — inspirateur de courage, d'héroïsme, de sacrifice, tient dans l'œuvre de Hawthorne une place bien en évidence qui correspond à l'importance qu'il lui attribue dans l'âme.

Peut-on mieux en confesser le caractère élémentaire sans en dégrader le thème que dans la réaliste étude intitulée : « Les Femmes des Morts » ? Ce n'est pas la grâce légère des heureux moments de l'amour, propre à en cacher le fond qui est ici évoquée. Dans le désespoir des épouses qui viennent d'apprendre la nouvelle de la mort de leurs maris perdus dans une barque en mer, s'affirme de façon brutale la puissance charnelle du lien. Le tumulte de leurs larmes et le désarroi animal où tout leur

être est jeté, pantelant et lamentable, suggèrent la blessure physique autant que la souffrance de l'âme. Dans l'exaltation intense et le tressaillement profond dont elles sont ensuite secouées jusque dans leur fibre intime en apprenant séparément l'inexactitude du deuil qui leur a été annoncé, s'avère un émoi vivant, impossible à dissocier de sa nature corporelle, même dans l'élan spirituel.

Ceci est justement l'idée mise directement en œuvre dans le drame allégorique des « Fiançailles du Shaker » (1). Le cœur de Martha Pierson y peut patiemment supporter les conditions d'éloignement dans la fidélité de l'attente que lui dictent les plans de vie et les visées ambitieuses de son sérieux prétendu. Elle le suit docilement dans l'asile temporaire d'une communauté de Shakers, dont la règle exclut le lien — par eux qualifié d'impur, sous l'imputation charnelle — de l'ordinaire amour humain. Mais il lui est impossible d'accepter l'aboutissement d'un vague accord spirituel dépouillé de la chaleur et des impulsions de l'amour. Des relations si transcendantes lui semblent refléter l'éclipse et le vide entier de l'âme. Aussi, est-ce pour autant qu'il a lui-même succombé aux ambitions de l'esprit que son décevant fiancé, désormais mort à l'amour et à sa foi juvénile, si héroïque et précieuse dans sa qualité charnelle, peut suivre sans hésitation l'idéal de conduite austère qui ne reflète que la haine, aussi insensée qu'impie, des instigations de la vie.

La subjectivité triomphale : l'inspiration de la Vie

C'est l'une des tristes conséquences de la condition du péché que les dons intellectuels de l'homme peuvent si facilement servir à l'organisation de lui-même en vue d'une recherche cynique des satisfactions sensuelles. Pareil développement humain ne saurait évidemment être considéré par Hawthorne que comme une caricature des possibilités de l'être. Mais mettre en basse suspicion ou systématiquement rejeter tout épanouissement vivant sous prétexte des déformations auxquelles il est apte à prêter, n'est qu'un égarement de « péché » bien plus déplorable encore.

A la conscience pessimiste dont il a sondé les détours, Hawthorne oppose efficacement la poésie de l'amour et de sa foi dans la vie, source d'inspiration religieuse assez forte pour

(1) *The Shaker Bridal. Legends of the Province House.*

confronter le défi que lui oppose le dénouement de la tombe.

Encore que son caractère d'allégorie poursuivie de façon systématique fasse du conte de « La Recherche de la Fleur de Lys » une construction romancée trop artificiellement basée sur les besoins trop apparents d'une démonstration abstraite, elle a sa fraîcheur d'émotion qui en fait accepter le décor, le développement et les thèmes.

Comment ne pas sympathiser avec l'invention gracieuse du couple aimant qu'il met en scène : la charmante Lilian Fay, pareille au plus blanc des lys, et son digne adorateur, le tendre Adam Forrester ? Et quel projet bien humain est celui qui les incite à chercher un endroit propice à l'édification d'un temple consacré à leur amour et au bonheur qu'il leur procure. Ils sont pas à pas suivis dans leur exigeante recherche d'un lieu digne de leur humeur par le sombre Walter Gascoigne, leur parent désabusé, dont la pénétrante analyse fait invariablement surgir de la beauté de chaque site qu'ils élistaient volontiers sur l'impression extérieure, les idées les plus désolantes que puisse éveiller la pensée. Partout s'affirme la présence, dans les coins les plus enivrants de la mystérieuse Nature, les vestiges attristants de ces deux attributs sinistres de la condition humaine : la douleur et le péché qui planent sur tout le passé.

Ils arrêtent pourtant leur choix sur un ravissant endroit, dans un délicieux paysage, auquel leur triste mentor semble avoir lui-même souscrit par un silence impressionnant. Mais, lorsqu'est édifié ce temple, symbole de leur illusion de permanence et de durée, la bien-aimée Lilian Fay, telle une fleur délicate et rare au souffle glacé de l'hiver, se trouve emportée par la mort. Il semble dès lors naturel que l'amant désespéré veuille pieusement l'ensevelir dans le temple consacré par leur trop courte communion de félicité terrestre : C'est ainsi qu'il est amené à creuser sous la structure pour aménager la tombe où doit reposer son corps. Le site s'en révèle aussitôt l'emplacement d'un secret ossuaire : celui des êtres de sa race. Même sous son propre temple, la bien-aimée d'aujourd'hui pouvait-elle échapper au destin d'aller rejoindre leur poussière incorporée à la Nature ?

Mais que signifie pour l'amour de tels indices de néant ? Avec Adam Forrester, comme avec n'importe quel cœur, il trouve dans la ferveur d'une vie subjective intense une suffisante

confiance pour attester des sentiments dont les démonstrations pratiques s'identifient singulièrement avec ce que l'on considère comme le propre de la foi.

En dépit des apparences de sinistre mélodrame dont Hawthorne l'a revêtu, n'est-ce pas sur une thèse semblable que le récit pathétique de « La Vieille Fille toute blanche » est implicitement construit ? C'est autour du lit funèbre, où repose tragiquement le cadavre d'un jeune homme, que s'affrontent encore deux femmes de tempérament si contraire qu'elles en deviennent symboliques de deux formes de la passion : L'une qui s'avoue criminelle dans sa jalousie amère de sa rivale favorisée, l'autre simplement consternée par la catastrophe qui brise toutes ses prévisions terrestres. Mais la suppression brutale de l'objet de leur amour saurait-elle mettre un point final dans le cœur de ces deux femmes à l'exaltation allumée ? Si au cours de maintes années de veuvage virginal, sa singulière attestation de l'innocence de son deuil acquiert à l'une le surnom de « la Vieille Fille toute blanche », l'autre, réalisant la destinée orgueilleuse d'un mariage aristocratique, dans le secret de son être n'en couve pas moins les tourments — plus précieux que ses plaisirs — de ses sentiments intimes toujours restés inassouvis.

Ainsi, malgré leurs différences d'aspect et de qualité, la domination de l'amour, affranchi des conditions de réalisation charnelle et de tout espoir vivant de satisfaction sensuelle, n'en conserve que mieux chez elles un potentiel spirituel qui rapproche ces deux femmes et donne une émotion poignante à leur dernier tête à tête. Une émotion qui évoque la ferveur inextinguible de la mystique de l'amour.

Il convient de rapprocher des aperçus psychologiques de « La Vieille Fille toute blanche » le cas du héros excentrique du « Funèbre Glas des Noces » où Hawthorne nous apporte un aperçu des plus frappants des culminations du « désir ».

Epousant sur son déclin une femme longtemps aimée par lui et qui manifeste encore une certaine affectation de coquetterie juvénile, le mari, beaucoup plus conscient de leur déchéance sénile, s'avise de se présenter à la célébration religieuse (selon le rite épiscopal) dans les conditions qui lui semblent véritablement correspondre à l'idée d'une telle union : le funèbre appareil d'un suaire et l'accompagnement d'un glas au lieu d'un gai carillon.

Une conduite aussi bizarre, après la première panique, provoquant évidemment une demande d'explications, il souligne assez justement la dérision du mariage qui lui échoit en partage. « D'autres maris, dira-t-il, ont joui dans l'intervalle de sa jeunesse, de sa beauté, de la chaleur de son cœur et de tout ce qu'on pouvait appeler sa vie... ». Un si tardif échange de foi, dépouillé de la plénitude des grâces charnelles de l'amour, peut-il viser à autre chose qu'à une communion suprême sur le bord d'une tombe ouverte ? C'est l'épreuve même de l'amour qu'il soit capable de trouver une satisfaction intime à ce en quoi d'aucuns verront le plus vide des simulacres.

Bien que si longtemps adonnée à la vanité sensuelle des dissipations mondaines qui lui ont jusqu'ici celé l'inspiration de l'amour, il est significatif qu'en réponse à son appel si profond, si véridique, l'héroïne du « Glas des Noces » accède enfin à sa conscience dans laquelle survit encore, à défaut de sa jeune ivresse et de son vivant enchantement, le frisson inaliénable de son émotion sacrée.

L'amour, éclosion du Péché

Quelles nouvelles notations la symbolisation artistique du roman du « Faune de Marbre », en qui sont extériorisées les dernières perceptions de Nathaniel Hawthorne, apporte-t-il à l'esprit de façon plus spéciale dans le domaine de l'amour ?

Déjà, dans le scénario de « La Vieille Fille toute blanche », sinon dans « La Lettre Rouge », il a confronté l'idée des possibilités criminelles de l'énergie de l'amour, possibilités qui sapent, ou semblent surtout saper, tout l'édifice optimiste de sa thèse psychologique de divinisation de ses voies.

Comment la conviction de Hawthorne de l'efficacité de l'amour à conjurer les effets de la condition du Péché peut-elle vraiment s'accorder avec sa conception du Faune, précipité dans l'horreur d'un état d'âme hanté par la conscience inquiète du mal, en conséquence d'un réflexe qui semble imputable à l'amour ?

Sans doute, on peut invoquer, pour expliquer la faillite d'un tempérament personnel si heureux, si innocent, l'attraction exercée sur lui par la dangereuse Miriam. Mais ceci laisse supposer que même les voies de l'amour ne sauraient assurer à l'homme les perspectives indolentes de l'aveugle sécurité.

A ce titre, la leçon du Faune manifestant tout à coup, dans sa condition naïve, un besoin irrésistible d'assouvissement bas et brutal qui ébranle violemment sa foi dans son propre instinct, ne fait que réitérer l'importance fondamentale du sentiment du péché, source de vigilance morale nécessaire même à l'amour pour s'affirmer noblement.

Trompeuse image de perfection que celle à qui manque, avant tout, à travers l'usage exquis de pures spontanéités, le pouvoir d'inhibition qui vient apporter la conscience ! Hawthorne a marqué comment, sous l'aspect le plus séduisant de ses gestes et de ses manières, la créature théorique du Faune assume inéluctablement une allure de marionnette qui cache plus d'un puissant ressort aux tragiques conséquences, toujours prêt à entrer en jeu au hasard des accidents.

Quand l'expérience du « péché » lui apporte cette conscience et éveille en lui une âme, alors seulement peut-on parler chez l'homme de l'intervention de ce don des inspirations de l'amour...



Les intuitions de foi moderne



De l'Amour aux espoirs humains
et l'intime discernement des vivantes forces « sociales »



La valeur et l'intérêt des métamorphoses morales de la pensée puritaine plutôt que sa subversion

Le Puritanisme ancien, méditant sur les conséquences de la « désobéissance d'Adam », s'était facilement convaincu que la plénitude vivante dont Dieu avait d'abord comblé son indigne créature dusse, du fait du péché, pericliter dans la race qui en était descendue. Il était ainsi partagé entre une sourde vénération des aspects élémentaires et des ressources brutales de l'individualité humaine, en qui lui paraissait survivre, bien que détérioré dans l'usage, un peu de la force initiale issue du pouvoir d'En Haut et le désir d'en réfréner les débordements de péché.

Plaçant sous la suspicion de la dégénérescence, aussi bien l'élan facile des spontanéités de l'homme que leur raffinement intime, et laissé à considérer la rusticité d'appétit et la vigueur animale de son tempérament sensuel, nul doute que l'âme puritaine ne se fût laissée griser par un désespoir tragique des horizons de la vie qui ne manquait ni de grandeur, ni d'ascendant religieux... Le pouvoir de les confronter lui paraissait être le propre de l'énergie de la foi.

Non sans tirer généralement une satisfaction honteuse des agréments d'existence ou des occasions de puissance demeurées à sa portée, il pratiquait ouvertement une méthode de redressement austère et disciplinée qui concentrait son espoir, au delà des jours terrestres, sur d'innombrables béatitudes, d'ailleurs contrebalancées dans son imagination par la terreur des châtiments que promettaient également les sanctions d'un Dieu terrible à la dure épreuve de l'homme.

Hawthorne songe-t-il à nier ce qu'un tel point de départ a pu avoir d'avantages autant que d'inconvénients ? Son imagination romanesque trahit un besoin bien marqué de réaction personnelle contre la tendance sérieuse de l'intelligence moderne à subordonner l'âme humaine à l'entreprise utilitaire des collectivités policées. Il a peu de sympathies pour une conception de vie basée sur la légitimité d'un certain relâchement sensuel. La réalisation prudente ou la lucidité même des plans d'une pareille entreprise ne lui fait que mieux apprécier la qualité émouvante des états d'âme du passé. Il sent toute la valeur

de synthèse rudimentaire de leur maladroït empirisme, tout ce que le refoulement dans les profondeurs de l'âme des énergies de nature chez les êtres favorisés a pu fournir de dynamisme pour l'épanouissement mystique.

Pourrait-il d'ailleurs faire litière de ces données fondamentales du développement puritain qui, dans l'inconscient de sa race, par un ascendant d'influences incessamment exercées sur les êtres de sa lignée, ont contribué à façonner ses dispositions intimes ? Loin de répudier en lui-même le tempérament puritain, comme nous l'avons toujours marqué, c'est de lui qu'il tient les thèmes dont il est préoccupé. Et son élucidation morale gravite presque fatalement autour des cas psychologiques auxquels prête le Puritanisme en vertu de son atmosphère.

Ce n'est par aucun système de spiritualité vague, intellectuellement conçu et verbalement professé, que Hawthorne songe à remplacer la discipline dogmatique d'un puritanisme ancien. Un recours, trop habituel pour n'être pas caractéristique, à l'introspection la plus stricte de ses propres sincérités, développe dans son esprit le sentiment de l'importance des forces obscures de l'être si justement réfractaire aux initiatives humaines les plus théoriquement heureuses d'aménagement rationnel de l'âme.

Avec son Gervaise Hastings, dans « Le Banquet de Noël » (1) Hawthorne n'a-t-il pas insisté sur l'effroyable inanité d'une forme d'existence réalisant sa perfection au prix du sacrifice intime de sa qualité vivante ?

Hawthorne exalte volontairement l'intense fond psychologique d'une individualité qui emprunte le secret de son âme active au violent potentiel moral de son milieu national, qui en accepte les origines et qui en reflète le ton jusqu'à s'en faire le champion, le romancier et le poète.

Mais malgré ses affinités pour le vieil esprit puritain, pourquoi s'acharnerait-il à l'attestation d'idées dont il a su discerner l'erreur ou le mal fondé ? C'est en tâchant de mettre au point les vrais horizons de la foi par tous les remaniements qu'entraîne une prise de conscience vivante qu'il croit le mieux utiliser une inspiration religieuse impossible à abandonner.

Il est trop peu disposé à confondre jamais celle-ci avec la

(1) The Christmas Banquet. Mosses from an Old Manse (from the unpublished Allegories of the Heart).

thèse dogmatique où se complaît l'appareil de l'Eglise et de l'Etat pour craindre qu'une accession de compréhension morale — aussi attentatoire soit-elle à leurs assises doctrinales — soit de nature à faire tort aux ressources de sa ferveur.

N'est-ce point ce qu'il a démontré dans le drame de « La Lettre Rouge » ? Entre la scène initiale, où l'autorité puritaine prononce si catégoriquement la condamnation d'Hester Prynne et la voue, sans hésitation, à un déshonneur exemplaire et le dénouement ultérieur où le Pasteur Dimmesdale, dans un décor d'apothéose où il a fait triompher son inspiration pathétique vient revendiquer sa part d'un Péché presque glorieux, quelle profonde métamorphose d'état d'âme et d'atmosphère pour tous les participants ! Quand le sentiment populaire qui a cru voir si longtemps dans la fameuse lettre A un symbole de perdition serait volontiers enclin à lui attribuer, au contraire, une signification sublime, ce revirement psychologique marque-t-il un reniement de la position puritaine ou son approfondissement recommandé par sa foi ?

Et quand le Pasteur puritain, soulageant son cœur du poids d'une réticence infâme et, s'évadant magnifiquement de la souffrance inefficace de la solitude intime, ose publiquement confesser son besoin des complicités et du soutien de l'Amour, fût-il honni par la Loi, porte-il un coup funeste à l'attitude religieuse qu'il veut encore incarner dans l'esprit des multitudes, ou contribue-t-il à éveiller de façon bien plus précieuse les perceptions de leur cœur ?

Cet élargissement de l'âme qui permet au Puritanisme de transférer son allégeance de la vassalité d'un Dieu toujours soupçonneux de la femme à celle d'un Créateur qui lui conserve son appui par sa salutaire entremise dans sa condition de Péché, admet-il d'autre interprétation que celle de la maturation, psychologiquement accomplie, de son énergie biblique en inspiration chrétienne ?

Dans le même ordre d'idées, comment le Puritanisme n'aurait-il pas tout à gagner en véracité religieuse, le but de son ambition et la justification de sa manière indépendante, à tirer résolument toutes les conclusions morales que lui apporte l'expérience ou la plus riche exactitude d'analyse intellectuelle que vise l'effort moderne de pénétration scientifique de l'ordre de la Création ?

C'est sa singulière acuité de scrutation psychologique développée dans cette voie qui rend possible à Hawthorne de saisir de façon si sûre et d'évoquer si fortement par des images symboliques la valeur des aperçus toujours à portée de l'homme pour l'initiation de son âme aux optimismes de la foi, dont le vieux Puritanisme n'avait pas toujours distingué les encourageants indices

Avec quel parfait à-propos, dans cette scène de la Forêt où le Révérend Dimmesdale, après des années d'épreuves, reprend un contact intime avec la femme qui domine tout son émoi psychologique, la sûre vision de Hawthorne s'attarde à la description de cette sorte d'initiation, qu'apporte le cœur de la Mère, à l'état d'âme de l'Amour, de l'insondable mystère dont reste empreint aux yeux de l'homme le naturel de l'Enfant.

Question bien propre à retenir l'attention du Puritain ! L'auteur de « La Lettre Rouge », au début même du roman qui décrit une évolution de la conscience puritaine ne se l'est-il pas posée ? Et ne s'est-il pas laissé aller à cette constatation où perce encore la théorie de la régression vitale couvée par le Puritanisme : « Chaque mère successive, nous dira-t-il en effet, en admirant la force fruste de ses premiers fondateurs, a transmis à son enfant une moindre fraîcheur de teint, une beauté plus délicate autant que de durée plus brève et une moindre robustesse de constitution physique, sinon un caractère moins ferme et moins solidement trempé que ne l'était le sien ». (1)

Un sentiment aussi médiocre du potentiel biologique qui frappe d'un soupçon funeste les indices les plus heureux de métamorphose humaine : l'aménité des manières et l'adoucissement des mœurs ne discrédite-t-il pas d'emblée toute idée de devenir hors de l'individualité présente ?

Or, plus l'homme perd la notion de la vieille immortalité solidement organisée dans le décor trop concret dont l'imagination naïve de l'humanité primitive a muni la théologie pour ses constructions logiques, plus il semble que l'être humain, aussi adonné qu'il soit à la recherche indépendante et à la foi individuelle, doive sentir l'insuffisance de la destinée personnelle.

(1) The Market Place. « Morally, as well as materially there was a coarser fibre in those wives and maidens of old English birth and breeding separated from them by a series of six or seven generations ; for throughout that chain of ancestry every successive mother, etc,

Tel doit être le sentiment quand on considère ces vies qui, comme celle d'Hester Prynne, irrémédiablement privées de leur heureux épanouissement (1) n'ont jamais connu que l'épreuve et la tension du témoignage de leur qualité intime. Pour elle, tout naturellement, l'attestation de l'amour met un peu de son espérance dans les résultats de l'Enfant.

Combien largement symbolique de la référence inconsciente de l'individualité humaine, dans ses plus tragiques moments de nobles spontanéités, aux aspects de l'avenir dans la nation et dans la race à même d'utiliser ce don sacré de la vie mieux qu'il ne lui est permis, est ce renoncement à elle-même pratiqué ainsi par la Mère !

En gravissant le Pilon où l'autorité puritaine a tenté dogmatiquement de déshonorer celle-ci au nom d'une conception de la discipline sociale la plus grossièrement réaliste, le Révérend Dimmesdale tient sans doute à revendiquer sa part de responsabilité dans le « péché » de l'Amour dont elle a été convaincue.

Mais nul doute que cet écho dans le sentiment populaire qu'il réussit à déchaîner — que sa conviction religieuse n'a peut-être pas prémédité, mais qui souligne l'occasion éminemment sacerdotale de sa confession personnelle — ne révèle le vrai cachet et l'humaine raison d'être de cette expérience vivante où il a été entraîné par l'exercice souverain de ses jeunes inspirations.

Si les vicissitudes morales où s'est débattu le pasteur ont servi à communiquer à la grande âme collective une perception religieuse capable d'en éclairer la foi, sa malheureuse destinée connaît un succès final et un aboutissement intime bien plus durables que les joies où eût pu s'écouler sa vie.

Les forces de rajeunissement de l'atmosphère
collective :

Sous le signe de l'Amour. L'image de l'enfant.

Le fond vivant populaire, etc.

Sous cette égide « psychologique » la mystique de l'Amour — salut de l'âme individuelle — même dans le recours mutuel à une évasion salvatrice des inquiétantes données de la conscience

(1) N'en exprime-t-elle pas le regret dans la scène de la Forêt ?

rationnelle ou de l'ascendant haïssable dans l'Eglise ou dans l'Etat qui tire son efficacité de sa secrète iniquité ou de son propre aveuglement -- pourrait-elle être dépourvue, dans l'horizon de Hawthorne, d'une tangible valeur de répercussion « sociale » ?

Il est de fond trop puritain, dans ce que le mot implique d'idéal de résistance et d'aspirations au triomphe de l'inspiration morale, pour circonscrire étroitement à l'âme particulière la « rédemption » de l'amour.

Ce n'est pas parce qu'il condamne dans « Le Roman de Blithedale » la manie philanthropique et les inconséquents projets de pseudo-réformateurs, puérilements superficiels et infiniment ignorants, dans leur zèle idéologique, des vraies voies de l'âme humaine, que Hawthorne se révèle comme un contempteur absolu de toute forme d'intervention dans les conditions d'existence de la vaste masse des êtres.

Certes, sa mise en scène artistique, sa spécialisation morale et ses instincts de poésie, détournent toujours Hawthorne d'un examen trop technique des conditions d'évolution du grand ensemble social dont sa conscience introspective reconnaît le dynamisme, et l'analyse volontiers à sa manière « impressionniste », reflet d'un incomparable discernement psychologique.

Mais le sentiment vivant, qui fait de lui l'évocat, dans son œuvre imaginative, des plus symboliques aspects du développement de son pays, pour procéder audacieusement d'une hypothèse idéaliste, pour s'étayer d'intuitions plus que de vraies démonstrations, possède sa validité d'interprétation sérieuse, largement documentée, des phénomènes collectifs dont il reconnaît l'importance et l'intérêt humain profond.

Il suffit de se référer aux quelques compositions où, sous le titre de « La Grande Rue » ou « Les Nouvelles de jadis », il a résumé sobrement le fruit de modestes recherches dans les vestiges du passé, pour constater que l'auteur de « La Maison aux Sept Pignons » s'appuie pour l'établissement de ses thèmes romanesques sur une accumulation de connaissances bien contrôlées, utilisées avec conscience.

Nul doute qu'il ne tende, dès lors, dans sa trame imaginaire, à traiter délibérément toute la profondeur des problèmes que pose à l'esprit puritain dont il poursuit l'idée intime, toute

l'étendue des aspects de la mutation vivante qu'a connue le milieu humain où s'est intégrée son âme.

On ne peut se dissimuler qu'en dépeignant la décadence de « La Maison Pyncheon », symbole d'énergie antique plus que d'inspiration vraie, Hawthorne donne à la thèse ancienne du déclin de la race humaine sous l'influence du Pêché, une confirmation qui l'écrase de ses réserves implicites éminemment rassurantes. (1)

Car, la fatale défaillance de cette énergie brutale déployée primitivement par son vigoureux fondateur, frappé d'impuissance finale, peut bien laisser le champ libre dans le cœur des possesseurs de « La Maison aux Sept Pignons » à une vague résignation à l'action des forces obscures dont ils sont les tristes jouets — combien ce fait doit-il paraître éventuellement insignifiant en face de l'attestation des développements de la Vie partout étalés au dehors et narguant la vétusté de l'aristocratique demeure !

Quel effort de volonté orgueilleusement individuelle, quel rêve de domination, dont le Colonel Pyncheon nous donne un si frappant exemple, peut se comparer en succès et en réalisations solides aux possibilités multiples de la poussée anonyme, à son pouvoir de reprise, à son inspiration saine dans sa vague exubérance naturellement perfectible à l'école de l'expérience ?

Bien que cette indication ne figure que comme un fond de décor à peine esquissé dans la mise en place artistique de l'allégorique « Maison », aucune n'est plus essentielle au sens profond du roman.

Car il suffit à Hawthorne du sentiment du Présent, de sa rumeur démocratique emplissant les alentours du pittoresque édifice où se concentre le Passé dans sa décadence intime, pour en conjurer déjà les suggestions mélancoliques .

Mais nulle image démonstrative introduite par le romancier pour exprimer sa certitude d'une alerte recrudescence de nouvelles énergies perpétuellement requises dans la communauté humaine, afin de remonter la pente où toute vie est entraînée, n'est plus chère à son esprit que l'évocation de l'enfant (2).

(1) The fall of the House of Usher, de Poe, est au contraire une œuvre dé-moralisante, décadente.

(2) Voir l'épisode de la visite de « l'enfant » dans la boutique d'Hepzibah Pyncheon.

L'Enfant, dans sa physionomie la plus courante et ordinaire, révélant par sa manière d'être essentiellement « dynamique » le vigoureux potentiel de sa race et de sa nation.

Sans doute, pareil optimisme n'est pas sans comporter l'ombre du retour inévitable de l'odieuse confiscation des instruments de puissance précédemment réalisée par cette individualité dont le Colonel Pyncheon est le prototype archaïque. C'est la menace que précise dans la société moderne l'astucieuse réussite de sa digne réincarnation si bien campée dans le présent sous les traits du juge Pyncheon.

L'apoplexie symbolique qui le frappe dans sa personne, selon le destin de sa race, saurait-elle mettre un point final au danger que constitue l'ascendant de sa nature dans la société humaine ? Les dispositions mentales tournées vers le succès pratique, vers la possession visible des sources d'autorité et leur exploitation habile sauraient-elles perdre leur avantage ? Leur renouvellement s'alimente des résultats très évidents de leur dynamisme brutal, de leur facile adaptation à tous les horizons vulgaires qui doivent demeurer légion dans le grand ensemble social. Il y a dans leur succès comme une nécessité mécanique.

C'est à peine, de ce point de vue, si la catastrophe survenue au juge Pyncheon en plein hallali d'ambition peut constituer l'occasion d'une merveilleuse évasion pour tous ceux (1) qui semblent être la malheureuse proie offerte aux appétits qui dominent son tempérament humain.

Pourtant, ce n'est point sur ce thème de repliement triste et souffrant des velléités meilleures que s'arrête finalement Hawthorne.

Il faut, en effet, voir dans les scènes qui servent de conclusion à « La Maison aux Sept Pignons » autre chose qu'un dénouement poétique et superficiel. Rien ne paraît plus logique et intensément conforme à la pensée de l'écrivain que le dernier mot laissé à l'inspiration de l'amour et à sa jeune attestation dans l'évolution vivante des forces de nature humaine.

Nul doute que chez Hawthorne la prédication morale de la mystique de l'amour n'atteigne à la qualité d'un messianisme religieux d'une large portée sociale.

Dans « Le Nouvel Adam et Eve » (2) dont l'allégorie consti-

(1) Clifford et Hepzibah Pyncheon.

(2) Mosses from an Old Manse.

tue une critique pénétrante d'un optimisme moderne trop prompt à tabler sans arrêt sur l'enthousiasme intellectuel pour la guérison des maux que recèle le corps social, Hawthorne, en insistant encore sur la notion du péché, déplore que jamais l'homme « n'ait tenté de guérir ce mal par le remède de l'amour. » (1)

Tomberait-il ici lui-même dans la manie qu'il dénonce des panacées sentimentales, dans le verbalisme illusoire des fervents de l'intelligence, si aisément évadés des conditions de la vie ?

Jamais perception mystique ne fut autant le résultat d'une pénétrante analyse, d'un approfondissement véridique du problème religieux, que celle de l'importance qu'il s'est plu à proclamer de l'état d'âme de l'amour dans l'équilibre psychologique et l'essor moral de l'homme.

L'apport d'expérience étroite, médiocrement individuelle (2), source de généralisation hâtive, de théories superficielles, chez tant de brillants esprits, n'en est-il pas laborieusement répudié et éliminé ? C'est vraiment la quintessence d'une position religieuse sincère et indépendante que Hawthorne a dégagée dans son œuvre imaginative, non la confession vulgaire des fluctuations éphémères de sa sensibilité.

En mettant au premier plan cette donnée de la Foi, la conscience psychologique de Nathaniel Hawthorne, nourrie dans l'atmosphère morale du pays des Puritains, n'en déserte pas le terroir. Elle apporte seulement une contribution lucide, une contribution inspirée, à l'éveil d'une véracité qui, traversée trop souvent par l'humaine imbécillité des solides constructeurs de la « Maison aux Sept Pignons », n'en est pas moins la raison d'être de l'expérience religieuse qu'institua le Protestantisme et qu'il pousse ici jusqu'au bout.

Lors de sa réaction intense contre l'amollissement sensuel de la société humaine que semblait favoriser l'interprétation latine de la rédemption chrétienne, la sombre énergie du Nord a pu jadis se replier sur l'austérité d'une nef d'où elle avait banni toute image de jeunesse et de beauté et, par là, toute occasion de vivante adoration. Elle a pu faire à l'énergie et à la discipline intime un appel démesuré qui l'isolait de la faiblesse et de la

(1) Man had never attempted to cure sine by love.

(2) Voir p. 14. And when I am supposed to be pouring out myself p. 335 Note Book.

conformité, normales à tout le genre humain, et donnait au Puritanisme une physionomie si tendue et parfois si antipathique.

La manière puritaine pouvait-elle pourtant empêcher que même cet esprit sérieux et tragiquement réfléchi qu'elle essayait d'organiser ne ressentit l'attirance et l'instigation des images qui répondent à l'attente des instincts invétérés d'une vivante nature humaine, que chaque âme secrètement obéit à sa vocation ?

Ainsi, sous l'hypocrisie des plus religieux dehors, le Puritanisme a connu l'exercice le plus oblique des lubricités infâmes de l'orgueil et de la puissance.

Mais il s'est éveillé aussi, dans la rare simplicité de sa position morale, dans sa passion d'idéal aux états d'âme de l'amour, dont sa plus mauvaise nature tendait à contrecarrer les inspirations « divines ».

Dans sa pudeur indépendante et sa spontanéité, cette puissance de sentiment a gardé, toujours cachée, mais toujours entretenue, la flamme héroïque et saine de l'exaltation de la Vie dont le cœur humain s'alimente.

Par là, le Puritanisme s'est en quelque sorte sauvé, sans qu'il s'en rendit bien compte, de la confrontation trop intime de la condition du péché à laquelle il était voué dans sa haute sincérité. Mais avec le progrès des années et l'affranchissement graduel de l'âme et de la conscience des hommes, dans la société moderne, des dogmatismes religieux pour l'établissement desquels était jadis utilisée la coercition de l'Etat, cette force de vie privée, longtemps plus ou moins obscurcie sous la pression d'autorité prétendument « puritaine », tend à assumer son rôle de façon irrésistible.

Si la haute prise de conscience réalisée par Hawthorne dans une partie de son œuvre a sa marque intellectuelle de qualité dangeueuse qu'il a le premier ressentie, elle lui permet néanmoins de porter sur l'évolution de son milieu puritain, dans le sens où elle concorde précisément avec l'allure de ses propres cogitations, le plus précieux des diagnostics.

Ce sont les symptômes sociaux qu'ils contiennent et qu'ils dégagent qui constituent, en effet, le principal intérêt de ces figurants d'avenir, personnages assez réels et volontiers pris sur le vif, évoqués par lui sous les traits du daguerréotypiste Holgrave et de Phoebe Pyncheon dans « La Maison aux Sept

Pignons » et par le peintre Kenyon et Hilda dans le roman du « Faune de Marbre ».

Le courant néo-puritain et ses types représentatifs vivants : Phœbe, Hilda, Holgrave et Kenyon

Le rôle essentiel de l'Amour

Puisque, comme nous avons tenté de le faire apercevoir, la mystique de l'Amour représente chez Hawthorne la survivance à l'analyse des points d'appui de la foi d'un fonds d'âme irréductible, source de religion vivante, et partant de salut intime, son influence psychologique ne peut être que de magnifier aux yeux de sa conscience intense, pénétrante et exceptionnelle, la valeur indubitable de ce grand courant humain où se joue la réalité du grand drame spirituel auquel il aime à prendre part.

Il importe peut-être assez peu à l'optimisme de Hawthorne que le vain succès social du tempérament humain qu'il stigmatise en la personne de l'astucieux juge Pyncheon prenne définitivement fin. Il célèbre moins la venue d'un véritable Age d'Or, de fond en comble réalisé, qu'une libération subjective, un épanouissement de foi efficacement assuré dans le milieu puritain.

Comment la gracieuse Phœbe, le champion à sa manière de forces que le pouvoir des ambitieux exploiters de la fonction d'autorité a si longtemps écrasées, mutilées et torturées, — témoin Clifford et Hepzibah Pyncheon — songerait-elle à disputer — disons au juge Pyncheon — une position dominante à laquelle elle reste insensible ?

C'est le privilège d'une âme aussi pleinement équilibrée dans ses ressources intimes, d'atteindre à une indépendante vraie qui trouve sa vocation dans l'enchantement de l'amour.

Hawthorne insiste avec force — il convient de le rappeler — dans son portrait de Phœbe, la descendante des Pyncheon, sur ce que son être doit (pour mettre au point la qualité un peu dangereuse de sa race) à des influences agrestes. C'est tout près de la nature, dans la simplicité des mœurs du milieu rural, où son âme s'est instinctivement retournée, que les tares malfaisantes de

son hérédité tragique — celles du vieux Puritanisme — se sont trouvées conjurées.

Ne garde-t-elle pas d'ailleurs l'empreinte, désormais précieuse, de la gravité puritaine qu'elle ne désire pas rejeter, dans sa conception révérente de la poursuite de la vie, dans son attitude sérieuse, qui ne refuse pas les joies de la condition humaine ?

Un sens inné de la beauté, non point jusqu'au paroxysme de la frénésie esthétique, mais qui s'allie essentiellement à la perception spontanée de l'allégresse que procure une certaine harmonie réalisée dans les choses, s'affirme chez elle une donnée d'organisation instinctive et, partant, de discipline.

De quelle bénédiction active sa jeunesse vient emplir la désastreuse atmosphère de « La Maison aux Sept Pignons », si riche en vertus passives, en aspirations souffrantes toujours écrasées sous le poids de l'indignité des vivants prolongeant le péché des morts !

Elle apporte la modestie, autant que la vivacité d'un tempérament juvénile habitué à la liberté exercée dans l'initiative des occupations concrètes, où s'épanouit normalement l'existence de la femme. Elle y jette sa note pratique, sans ambitions démesurées, son inspiration de bon sens, qui savent se parer d'une grâce infiniment convaincante.

Tels sont les aspects nouveaux d'une qualité d'existence destinée à effleurer et à faire sentir son action dans la vie du vieux pays dont l'influence puritaine a façonné l'énergie et fixé la psychologie.

Avec le personnage de Holgrave c'est moins la poétique image de cette qualité atteinte que l'explosion intellectuelle des aspirations d'avant-garde, qu'a toujours plus ou moins couvé l'audace du Puritanisme, que Hawthorne a évoqué.

Il est dans la nature des choses que le premier aperçu nous ait été symbolisé sous une physionomie féminine et que le second soit traduit par un tempérament masculin.

De ce contraste, d'ailleurs, Hawthorne a tiré profit pour l'expression de théories dans la bouche de son héros.

N'est-ce point un de ses traits vivants et sa marque d'indépendance que son intéressante aptitude à une nouveauté de thèses, à une versatilité honnête qui montre la fluidité de son effort

d'analyse et de synthèses rationnelles ? Renonçant délibérément à la fixité dogmatique, il est un sympathique exemple d'une activité morale demeurée bien puritaine par sa pénétration sincère, par son hérétique audace, par son besoin de force neuve affranchie de la routine tristement dégénérée de la discipline ancienne, par sa confiance en lui-même.

Sans doute, il n'atteindra jamais à la plénitude mystique de son romancier inspiré, sublime enquêteur de conscience et créateur de poésie. Mais dans ses curiosités diverses, toujours désintéressées, dans ses perceptions humaines très largement éveillées, intervient toujours un pouvoir de développement impressionniste de la qualité la plus sûre. C'est assez qu'au fil de ses jours et des occasions de la vie il soit spontanément capable d'une observation incisive, extériorisée brillamment en boutades et en paradoxes où s'approfondissent, sans ordre et sans ajustement décisifs, quelques-uns des problèmes vivants les plus près du cœur de l'homme.

Holgrave n'est qu'un moment, mais combien significatif, de la conscience empirique qui tend à se multiplier. Il y a dans sa profession de daguerréotypiste comme un thème de voies nouvelles. D'allures à demi-scientifiques et reconnaissant pourtant la valeur des buts artistiques, il représente en puissance cet à-propos d'invention tourné vers l'effort actif où s'exerceront sans doute quelques uns des meilleurs dons de sa race et de sa nation.

Peut-on nier la convenance du détail psychologique qui lui attribue comme lignée celle de ce fameux « sorcier Maule » qu'a tenté jadis d'écraser l'ambition systématique de « La Maison aux Sept Pignons » ? Holgrave ne suggère-t-il pas comment l'ancêtre puritain aux activités suspectes, à l'inspiration dangereuse, peut dorénavant épanouir l'énergie de son âme obscure et l'irradier de lumière ? En lui s'accuse l'accession d'un esprit démocratique puissamment métamorphosé à la mise en œuvre effective d'un fonds légitimement sien dont il a été évincé par une force du Passé désormais reconnue néfaste.

C'est dans les besognes pratiques, positives et constructives, et dans les vertus physiques, qu'il s'est moralement maintenu et peu à peu éduqué jusque dans l'ombre malfaisante de la Maison symbolique qui prétendait le reléguer à une condition servile.

Et de ces habitudes saines, il prolonge l'instinct vivant dans le domaine intellectuel.

Ce sont ces jeunes éclosions d'individualité, présages d'un monde nouveau, qui répondent dorénavant à l'appel profond de l'Amour.

A ce tableau suggestif, dans la roman du *Faune de Marbre* », Hawthorne ajoutera encore les deux rôles représentatifs de Kenyon et de Hilda.

Le décor plus chatoyant de la lumineuse Italie, le contraste si accusé avec la grâce du Faune — personnage théorique d'une exubérance vitale essentiellement méridionale, dans son absence initiale d'inquiètes profondeurs morales — ne peuvent que faire ressortir la note encore quelque peu austère du tempérament puritain qui est ici évoqué, même sous ses traits juvéniles. Peut-être, dans la mesure où il est libéré de ses tares et manifeste naturellement la spiritualité véridique dont la vie sensuelle a besoin, s'imprime-t-il d'une gaucherie qui révèle la fraîcheur de son éveil psychologique. Hawthorne le ressent avec joie.

Quels que soient les inconvénients des approfondissements de conscience qu'a diversement atteints l'inquiétude du Puritanisme ou le refoulement de son âme vers les sincérités poignantes de son expérience intime, la comparaison impartiale avec la riche faculté d'extériorisation latine, si sociable, si harmonieuse, si magnifique d'équilibre, n'est-elle pas, au demeurant, à l'avantage de l'être humain élaboré selon les voies du tâtonnement puritain?

La faillite de « l'innocence » du brillant Donatello, échouant, en définitive, dans les bas-fonds de désespoir de la conscience laborieuse, dont ses apparences semblaient dénoncer l'infirmité, ne confirme-t-elle pas la notion du point de départ rigoureux du sentiment du péché? Elle laisse éclater aux yeux le danger fondamental d'une nature trop candide et souligne la valeur d'une hérédité chargée de ce relent d'introspection que laisse toujours en son sillage la pratique de la méthode de détermination protestante des inspirations d'En Haut.

Il est assez singulier qu'avec Hilda et Kenyon l'âme indépendante s'alimente autant de sa propre foi que des véracités humaines tendues par l'instrument de l'Art. Sonder le sens des chefs-d'œuvre de représentation nuancée où s'est extériorisée l'imagination créatrice ou la perception émue de ses isibilités d'élite, en pénétrer le symbolisme, en comprendre le langage,

voilà l'occupation sérieuse de ces êtres intéressés, hors de tout sectarisme étroit et d'exclusive jetée, par les nobles révélations de la spiritualité. Et cette utilisation puritaine de l'intégralité du témoignage d'expérience offert par la race humaine a quelque chose qui accède à l'universalité que, dans son provincialisme, la conscience religieuse née dans le lointain exil de la Nouvelle Angleterre semblait avoir abdiquée.

Se pencher sur cette Rome même contre laquelle a réagi avec tant d'opiniâtreté le Puritanisme d'antan, en tirer révérencieusement ce qu'elle comporte de leçons, n'est-ce pas, à certains égards, la plus haute démonstration d'un élargissement d'horizon aucunement incompatible avec l'héritage vivant de sa certitude intime réalisée dans l'Amour ?

Aucune détente n'est plus logique que celle de cet éloignement de l'étroite concentration de son milieu d'éclosion. Car ne constitue-t-elle pas comme la consécration finale de l'activité morale de son âme bien organisée ? Organisée même au point qu'elle ne saurait plus jamais perdre la qualité de sa tension.

Hawthorne se félicite que cette énergie de naguère ait dépouillé ses attributs de déchaînement animal et que l'expérience religieuse réalisée dans le passé puisse servir de point d'appui à l'épanouissement humain, hors de toute pression dogmatique, sous le signe miraculeux de la grâce juvénile des êtres nantis du pouvoir d'aimer.

Peut-être faut-il regretter que Hawthorne ne se soit pas arrêté au daguerréotypiste Holgrave pour tracer la physionomie de ce néo-puritanisme à l'intelligence alerte, à la foi simple et naturelle, capable de sonder sans peur la complexité des problèmes de la religion personnelle. Combien plus somptueusement fournie de références symboliques et intellectuellement exaltée vers la mise en scène artistique un peu artificielle est cette atmosphère morale où tentent de se cultiver les consciences puritaines de Hilda et de Kenyon.

Mais combien propice au retour des hantises doctrinales et des thèmes de discipline, combien fatale au libre élan des spontanités acquises ! Si le roman du « Faune de Marbre » est plus évidemment nanti d'une armature théorique et s'élève davantage à une précision de thèses que « La Maison aux Sept Pignons » dont les plus hautes révélations demeurent si souvent occultes, il y a, certes, chez Kenyon, un penchant de prédication

qui n'est pas sans restituer un peu de tension doctrinale, même sous une forme éclairée, à l'âme qu'il représente.

Sa vertu un peu compassée, sa concentration pensive non dépourvue de fraîcheur, vaut-elle la versatilité de la simple allure vivante que nous avons vu fleurir dans l'humide et étroit jardin de « La Maison aux Sept Pignons » ?

Le Puritanisme, après tout, n'aurait-il pas son terroir dont il ne saurait s'affranchir sans une ombre d'imprudence ?

Dans son « Sonnet à Hélène », Poe, dans une extase esthétique, a chanté les traits de la femme qui ramenait son âme lasse vers « la Beauté que fut la Grèce et vers la Grandeur que fut Rome ». (1)

C'est vers la foi sobre et intime d'une conscience pénétrée du Bien suprême de l'Amour, vers « le chez soi » du Puritain, vers l'âme de la Patrie que Kenyon supplie Hilda de le ramener plutôt. (2)

(1) To the Beauty that was Greece, And the Grandeur that was Rome.

(2) Fin Chap. The Four friends again. « O Hilda, guide me Home ». — « We are both lonely, both far from home ! » said Hilda, her eyes filling with tears...

EPILOGUE

Le sentiment moderne de Dieu et l'explication du « Pêché »

Hawthorne n'ayant jamais basé son développement de conscience ou l'argument de sa foi sur une confiance implicite en l'intention du Créateur, il semble assez naturel d'examiner cette question comme il l'a située lui-même, c'est-à-dire du point de vue d'une large expérience atteinte.

Par son assiette psychologique, la religion de Hawthorne laisse évidemment derrière elle la représentation grossière d'un gouvernement de Dieu, telle que le Puritanisme ancien y atteignait si clairement. Mais d'avoir senti dans l'homme un dynamisme en action d'une allure réconfortante à l'angoisse de la pensée, d'avoir perçu la qualité d'une évolution humaine réalisée dans la race, peut-il diminuer le sens de cet encouragement intime qui lui fut toujours apporté par la mystique imprégnation des spectacles de la Nature ?

Combien de fois, dans son journal, Hawthorne n'a-t-il pas exprimé son besoin d'une existence libre de se dérouler dans la familiarité de leur majestueux décor ? Combien de fois a-t-il marqué son indicible allégresse à se trouver face à face avec les larges horizons alternativement emplis de la joie de la lumière et de la terreur de l'ombre, avec la variété d'aspects de la Plaine et de la Forêt, avec l'épanouissement de vie qui vient y jeter le soleil. « Que Dieu soit béni... que toute cette terre n'est pas composée d'alignements de maisons de brique et de chaussées de pierre ou de bois... Que Dieu soit béni de nous

avoir donné le ciel... » (1), s'écriera-t-il de tout son cœur en contemplant cette Nature dont les émouvantes images peuvent seules inspirer à l'homme ses intuitions de grandeur et son sens de la beauté.

Aussi est-ce en se rapprochant d'elle, en recherchant instinctivement sa magnifique tutelle, qu'il a toujours exalté les ressources de son âme. C'est en sa présence auguste qu'il a conçu Dieu lui-même.

Quelle que soit la vertu de l'amour, celui-ci aurait-il trouvé ses conditions salutaires hors de sa noble physionomie aux mystiques suggestions d'infini et d'éternité, apportant leur sublimité de consécration religieuse dont le rituel des Eglises ne peut être qu'un pâle reflet ?

Jamais ce rôle de la Nature n'est mieux mis en évidence dans toute l'œuvre de Hawthorne que dans la scène dramatique de la rencontre décisive du Révérend Dimmesdale (ce type de l'inquiétude de l'homme) et de la Femme calomniée, au cœur profond de la Forêt, après les années d'épreuves où s'est précisée en eux la valeur de l'amour vivant, même hanté par le sentiment ou la marque du Pêché.

A ces deux êtres écrasés par la rationalité établie dans la société humaine, la Nature offre son asile de refleurissement de leurs âmes. Ils y retrouvent magiquement une plénitude d'émotions, un riche pouvoir de réflexes qui sont l'attribut vivant de la créature charnelle, le domaine de ses extases et de ses ardeurs religieuses. Et leur amour ressuscite des velléités d'évasion vers la libre disposition de leurs destinées personnelles, irrémédiablement unies, quelles que soient les conséquences, sous la haute sanction du Ciel et de l'inspiration saine de son mystérieux horizon.

C'est la même attestation que nous trouvons dans l'épisode de l'enchantement des amours de Miriam et Donatello dans la Campagna de Rome. Aussi rongés que soient leurs cœurs par l'ineffable remords du crime qui les a rapprochés de si déplorable manière et qui les lie à tout jamais, peuvent-ils être exclus du bienfait qu'offre à l'inquiétude de l'homme cette âme de renouvellement qui monte des champs et des bois ?

(1) P. 218 American Note Book 1840. Blessed be Good... that all this earth is not composed of blocks of brick houses and of stone or wooden pavements... Blessed be God for the sky... ». Voir aussi p. 218, 219, 315, etc.

Comment ne pas sentir d'ailleurs la raison psychologique de cette efficacité d'influence ? Sans les complexités d'occasions qu'offre la vie collective, sans les problèmes qu'elle impose, sans l'artificialité qu'elle crée, l'homme connaîtrait-il jamais la condition du péché ?

Il y a dans le retour à l'attitude élémentaire d'un primitif tête à tête avec l'ordre de la Nature, tel qu'il est fait pour frapper la sensibilité de l'homme plus que son intelligence, une révélation mystique indubitablement précieuse, vraie bénédiction d'En Haut.

Ceci est d'autant plus le cas pour les âmes menacées dans leur sécurité intime par la dissolvante éclosion des activités de conscience, source de perplexité, de désarroi, et de « Péché ». Car c'est vraiment la condition de déséquilibre moral qui réclame la guérison d'une communion psychologique avec une puissance de vie revêtue de sérénité, de prestige et d'harmonie.

Mais lorsque l'on considère le riche pouvoir de reprise que la Nature tend à son âme, peut-être que l'infirmité de cet état d'inquiétude et de désordre de la pensée qui semble le propre de l'homme paraîtra moins à déplorer qu'on pourrait y être enclin. Peut-être que cet état lui-même, dans sa qualité si humaine, pourra sembler un privilège plutôt qu'une détérioration.

C'est ce que tente de faire sentir la lucidité de Hawthorne avec le personnage du Faune. L'interprétation qu'il en donne démontre surabondamment que la participation de l'homme à l'harmonie naturelle sous l'aspect purement réflexe et innocemment sensuel, qui constitue la perfection du fonctionnement animal, a sa tare d'insignifiance qu'il serait vain de celer. Aperçu d'un état précaire incapable de résister au développement qui le guette par l'éclosion de sa nature, l'image artistique du Faune ne réalise guère qu'un mythe où s'exprime une conception d'équilibre psychologique réfutée par l'expérience et le sentiment de l'homme.

Si Hawthorne l'a rapprochée de la vieille donnée biblique de la chute d'Adam et Eve, c'est qu'elle éclaire cette dernière et lui donne la seule portée qu'une intelligence moderne peut désormais lui attribuer. Cette histoire du péché d'Adam, dans sa profonde naïveté, n'est-elle pas la confession de la plus primitive des âmes de l'incompatibilité initiale d'une humaine manière d'être figée dans la passivité et l'abstention intellectuelle ? Car

la destinée de l'homme n'y est-elle pas symbolisée comme étant, dès ses premiers pas, attribuable dans son principe même à une rupture éclatante avec un ordre arrêté ?

Faut-il pour cela évoquer le geste de colère d'un Dieu dépité de son ouvrage ? Hawthorne a toujours rejeté la thèse d'autorité barbare et d'imagination candide, par laquelle les premiers âges se sont facilement expliqués les vicissitudes de l'homme.

Pour l'esprit qui se contente de ces simples théories conçues dans l'anthropomorphisme le plus moralement archaïque, le problème de la souffrance et des égarements divers auxquels semble voué l'homme n'a pas besoin de solution. Il verra même avec panique remanier une conception qui, dans le milieu social, par sa dénonciation de la désobéissance, conserve sa valeur féconde de point de départ dogmatique et d'encadrement religieux.

Tel sera le cas de Kenyon, lorsque, pour la première fois dans la bouche de Miriam (1) il entendra énoncer l'hypothèse scientifique capable de se substituer à la notion périmée de la désobéissance humaine entraînant son expiation. Tel sera le cas de Hilda lorsque Kenyon la reprendra presque invinciblement lui-même. (2)

C'est en attirant l'attention sur la transformation du Faune sous l'empire de l'accident qui l'initia au Péché, ce point de départ de « l'Homme », que Miriam proclame bien haut la supériorité du type dépouillé de l'harmonie d'une constitution sensuelle se suffisant à elle-même, mais né par cette perte même à une vie plus poignante, faisant un plus profond appel à des ressources latentes...

Abjuration décisive du mirage paradisiaque dont on s'efforceraït en vain de diminuer la valeur dans le jugement de Miriam, en en découvrant la source dans une indignité intime, qui la rend plus accessible aux voluptés d'une vie teintée de péché

(1) End of Chapter. The Peasant and Contadina. « Was the crime, in which he and I were wedded — was it a blessing in that strange disguise? Was it a means of education, bringing a simple and imperfect nature to a point of feeling and intelligence which it could have reached under no other discipline? — You stir up deep and perilous matter, Miriam » replied Kenyon. « I dare not follow you into the unfathomable abysses whither you are tending »

(2) The four friends again. « Did Adam fall that we might ultimately rise to a far loftier paradise than his? » — « Oh hush », cried Hilda « shrinking from him... This is terrible and I could weep for you, if you indeed believe it »

humain, qu'aux joies simples et innocentes dont son dangereux baiser a, hélas, privé le Faune.

Aux yeux de Nathaniel Hawthorne le témoignage de Miriam, aussi chargé de péché qu'il puisse être, au demeurant, a son illumination, où interviennent certainement les deux élans de l'amour et des perceptions de la foi intimement associés.

Entre la banalité de bonheur d'une vie élémentaire renfermée dans l'inconscient, telle qu'en évoque l'illusion d'un hypothétique âge d'or, image d'une humanité dispensée de tout effort et protégée de tous risques, mais limitée dans sa sphère, et les âpres possibilités de sa position tourmentée, en proie aux alternatives des péchés de perdition et des essors de la foi, laquelle de ces deux voies révèle davantage à l'âme une sublimité de desseins de la part du Créateur ?

Si la fibre puritaine de Nathaniel Hawthorne est capable de résister au désespoir que suggère la carence du divin, s'il peut trouver pour son âme un asile salubre dans la mystique de l'amour, c'est ici qu'il récupère de façon satisfaisante sa confiance rationnelle en un gouvernement moral.

Loin d'être la déconfiture d'une perfection antérieure, la condition du péché ne serait-elle pas plutôt un indice d'inachèvement réservant de riches promesses ? Cette activité créatrice, si concrètement figurée dans le livre de la Genèse, pourrait-elle jamais cesser d'être irrésistiblement à l'œuvre, se tenant si peu à l'écart qu'on peut en discerner les lois dans l'ordre de la nature ? Dans l'intimité de l'homme, adaptant son dynamisme, elle fait surgir de l'être les instigations de l'âme et l'éveil de la conscience de l'aiguillon du péché. Par ses exagérations vivantes et ses débordements massifs, elle appelle la réaction d'une certaine discipline des forces élémentaires de l'individualité humaine. Ainsi les élans « mauvais » à laquelle elle est sujette sont source de correctifs et d'adaptation d'expérience par des tâtonnements divers. Processus parfois douloureux, mais servant à élaborer une structure psychologique infiniment plus profonde, infiniment plus efficace que ne sauraient l'être elles-mêmes les spontanéités sensuelles. Qu'importe si son premier effet est d'attenter quelque peu à l'enchantement de la vie. Le tumulte de celle-ci et ses complexes données ont besoin de cette analyse pour constituer leur synthèse de vraies qualités humaines.

C'est à cette école inquiète, implicitement acceptée, que le Puritanisme doit, dans l'opinion de Hawthorne, l'éducation d'énergie auquel il a abouti.

Certes, le cas de Donatello paraît surtout évoquer de manière assez schématique l'étape la plus élémentaire de ce développement moral. Mais avec quelle évidence, dans sa simplicité même, il fait ressortir le fond de son mécanisme essentiel !

C'est d'abord le remaniement profond et catastrophique des images fondamentales de la psychologie intime. Sous le choc d'une vision qui a ébranlé son être, le Faune se trouve dépouillé de son illusion de lui-même et de ses thèmes favoris de perception extérieure et de figuration mentale. Toute sa quiétude ignorante, issue de sa croyance innée à la valeur de la vie, se trouve dépaycée par les nouvelles perspectives qu'il est contraint de se former. L'accession de connaissance entraîne un renoncement morne, une horreur de la vérité qui seraient le dernier mot, si l'homme n'avait d'autres ressorts que ceux que lui peut fournir un aveuglement simpliste.

Par son remords incoercible, par son besoin d'expiation (1) d'un acte qu'il n'a pas voulu, dont il est si peu responsable, Donatello manifeste la passion de redressement que fournit à l'homme le don des appréciations de conduite. Ecllosion symptomatique, qui marche d'ailleurs de pair avec la mise en mouvement des sensibilités de l'âme, d'où dépend toute la ferveur des reprises de certitudes de la foi que son cœur requiert.

S'il reprend confiance en lui-même, c'est dans l'enchantement de l'amour, dans le décor de la Nature. Mais quelle explosion d'énergie ! Dans la fiévreuse communion aussi hâtive que charnelle, réalisée par les amants que hante la vision tragique de la destinée humaine, à travers les champs et les bois, et jusque dans le tourbillon d'un carnaval audacieux de sensualité sincère — encore qu'un peu artificielle — ne devine-t-on pas l'effort d'une humanité souffrante, résolue à se retremper et à fortifier son cœur dans les voluptés de la vie ? Elles assument dans l'amour auquel ils sont condamnés un merveilleux élan mystique qui sanctifie jusqu'au péché, dont il procède tristement, et donne une allure éternelle à leur mortelle fragilité.

Celles-ci sont surtout les âmes que les perfides révélations

(1) Donatello désire être jugé.

des brutalités de la vie ou de poignantes vicissitudes ont le plus intimement troublées.

Que la dure leçon infligée à « la perfection » du Faune fasse sortir la pure Hilda de sa réserve immaculée et l'invite à abandonner un idéal puritain de sereine austérité pour suivre les voies de l'Amour qui sont celles de la Nature et la vocation de l'Homme, est le meilleur enseignement pratique que Hawthorne vise à dégager de ce scénario dramatique.

Quelles étapes devra franchir la prise de conscience intense qui confronte l'humanité ! Qu'est le sentiment du mal révélé à Donatello par un geste de violence auquel il s'est laissé aller, qu'est la sensation du divorce entre « le péché » de l'homme et la sublime harmonie de la Nature majestueuse, dont s'est désolé le Faune au sortir de son innocence, à côté de ces profondeurs de compréhension mentale auxquelles l'homme peut accéder par un pouvoir d'intelligence infiniment plus dangereux que le simple baiser de Miriam.

Si Hawthorne trouve à ce baiser, la cause ou la consécration d'une virile initiative, une justification dans la métamorphose du Faune éveillé sous son égide à la profondeur humaine de l'angoisse de la pensée, et par la Nature et l'Amour aux vraies perceptions de l'âme, il ne se détourne pas des plus âpres véracités que la connaissance offre à l'homme pour favoriser l'éveil le plus complet de son être, la mise en jeu de sa foi.

De ce développement vivant il ne cherche pas à fournir une analyse trop précise. Le routinier appareil de codification méthodique, qui doit facilement servir à catéchiser un public avide d'instructions bien conçues, n'est pas du tout de son ressort.

Ne donné-t-il pas surtout l'exemple d'une perception personnelle, morale et psychologique, toujours librement active, pour qui les théories ne sont qu'imparfaite représentation, remaniements de la pensée, ou moyens de persuasion ?

Avec le portrait intime du Révérend Dimmesdale, n'a-t-il pas surtout fait sentir l'infériorité d'une conscience pratiquement inféodée à des doctrines arrêtées, en face des faits de la vie et de ses propres données ?

Pris dans l'insoluble dilemme des deux allégeances contraires de son expérience secrète qui l'incline vers l'amour et du système intellectuel aux prétentions religieuses où l'attache l'auto-

rité dont il accepte les directives, le Révérend Dimmesdale a beau longtemps faire appel à « la vertu de la souffrance ». Il ne sait jamais évoluer que vers un désespoir tragique qui résume toute position de menteuse conformité.

Hawthorne tend si peu à donner, comme les Eglises l'ont tenté, des définitions précises de sa mystique religieuse, qu'il a fourni une image, avec le cas d'Hester Prynne, de ce que sera toujours la situation de ceux que la destinée appelle aux sommets les plus glorieux de la spiritualité.

Ce n'est qu'en renouvelant — sous l'imputation du Péché que lui décernera toujours l'ordre moral réalisé — le défi que constitue au fonctionnement régulier du mécanisme naturel, l'existence même de l'homme, que l'énergie individuelle par les voies les plus imprévues est capable d'aviver les ressources hérétiques de la spiritualité humaine.

C'est par un tel processus de bouleversements intimes que l'empirisme rudimentaire du Puritanisme ancien a transformé ses aperçus au point de sembler nier ses doctrines les plus typiques. Mais quelle justification pour Hawthorne que son analyse mystique ait pour résultat final, mieux que les fables bibliques, de reconcilier l'âme humaine à ce que la conscience ancienne appelait le vouloir de Dieu.



CONCLUSION

Ce n'est certes pas par hasard que, dans son « Chemin de fer céleste », Hawthorne reprend pas à pas la célèbre allégorie du « Voyage du Pèlerin », œuvre si représentative d'un aspect du Puritanisme, et se sert de ses images afin de caricaturer les velléités modernes de spécieux affaiblissement de la position religieuse sincère et indépendante.

Malgré toute la distance qui le sépare de Bunyan, il y a dans la ferveur du prédicant non-conformiste, dans son appel immo-déré aux aspirations de l'âme, dans son énergie réfractaire à tout ce qui peut entamer l'intégrité de celle-ci, un symbole fondamental qui se maintient chez Hawthorne et s'y fortifie encore. Il a l'ambition puritaine d'atteindre aux plus hautes véracités, aux plus strictes applications de la foi la plus militante.

Quand il décèle les erreurs et dissipe les illusions d'une foi rudimentaire, quand il remanie les données de la conscience religieuse jusqu'à la mettre en contact avec les élargissements apportés à l'esprit humain par le progrès intellectuel, son auto-critique inflexible, faite d'approfondissements vrais, susceptibles d'aboutir à des aperçus féconds, constitue, dans son raffinement et son audace d'analyse, une démonstration de foi.

Derrière l'attitude austère assumée rigoureusement sous un prétexte moral, Hawthorne a très bien discerné le dessèchement rationnel ou l'infâme hypocrisie, également malencontreux pour l'épanouissement de l'âme.

Il traite de façon humaine les multiples prétentions à l'ascendant décisif qu'engendra le Puritanisme par sa négation de principe d'un critérium d'autorité. Mais dans son choix de tendances, où pourrait-on discerner la moindre des apostasies à un idéal profond et le moindre renoncement aux directives de conscience ? Si celles-ci peuvent concorder avec les moyens offerts par les conditions de la vie, la constatation serait-elle de nature à diminuer la confiance indispensable dans les voies de la Création qu'exprime traditionnellement l'humaine invocation de Dieu ?

En attestant l'âme vivante, faite de plus d'un lien charnel, qui dépasse la conception d'un fonctionnement psychologique dominé par l'attrait sensuel, Hawthorne exprime le vrai fond de toute énergie morale.

N'est-ce point, d'ailleurs, ce fond qu'il a trouvé en lui-même, qu'il a exploité sans cesse dans son extériorisation artistique ?

Il y conserve la manière de vivant rêve éveillé du représentant populaire de la thèse indépendante, son précurseur en symbolisme. Car, semblablement à Bunyan, il y déroule des images où prennent corps ses problèmes et ses interrogations, où il transpose ses hantises. Riches en allusions subtiles, ces images demeurent pourtant, dans leur concentration volontaire, toujours un peu schématiques. Mais, c'est le talent de Hawthorne de les empreindre d'un halo de suggestion romantique, qui, telle une hallucination, réussit à les imposer à la perception intime. Grâce à l'effet ainsi atteint, de façon presque réflexe, par l'évolution logique des situations créées, ou l'accident révélateur, nous sont communiquées des impressions particulières d'une d'une haute qualité mentale, qui frappent davantage l'âme que la pure intelligence. Nul doute que ces évocations n'aient servi souvent à Hawthorne d'occasion d'approfondissement de ses propres élans moraux. Car elles constituent certainement une sorte d'expérimentation, hors des conditions diffuses des activités extérieures, sur la qualité même des thèmes du dynamisme psychologique.

Certes, le domaine exploré par cette curieuse analyse dépasse très largement le terrain assez rétréci où s'est renfermée jadis la fruste improvisation d'un Bunyan. Hawthorne est à cet égard l'admirable démonstration des saines possibilités de vigoureuse adaptation de la conscience religieuse la plus foncièrement attachée aux conceptions puritaines de développement de la foi.

On ne peut nier pourtant que les données de Hawthorne et son expérience vivante manquent un peu de ce point d'appui de l'initiation qui procède de contacts vraiment animés avec l'humanité vulgaire ; elles manquent de cette âme active éclosée au fil des aventures d'une existence abandonnée aux conditions d'ici-bas. Son repliement très apparent sur les péripéties factices de sa vie imaginative a sa typique exaltation de conscience introspective.

Mais quelle suprême indépendance dans son extériorisation

d'images. Sa manière confidentielle assaille si peu le profane qu'elle semble renoncer à la poursuite ostensible des buts d'édification. C'est qu'il a le sentiment de la valeur de son art pour l'imprégnation de lui-même, autant que de ceux qui sont aptes à en subir l'influence.

Y a-t-il lieu de s'étonner de la pente de son âme à ces sortes de mise en scène d'un caractère esthétique plus apparent que moral ? Hawthorne résiste de son mieux au développement de conscience prosaïque et raisonnable que réclame l'ordre moderne des collectivités policées, avec leurs prudents horizons de jouissance bien réglée. Il aime à cultiver la note de la mystique religieuse perceptible dans le passé. Mais faute d'en trouver l'atmosphère dans l'autorité doctrinale d'un plan idéologique, simple désintégration des constructions théologiques, il cherche à y opposer un cadre de perceptions infiniment plus en rapport avec l'impression vivante dont il requiert toujours l'émoi dans l'orientation spirituelle.

Rien de plus adéquat à la tâche d'illuminer vraiment l'âme à la manière religieuse, sous un aspect qui dépasse le contenu des formules soumises aux exigences de l'expression intellectuelle et de sa logique précise, tyranniquement rationnelle, que les incantations de l'Art. C'est en les condensant en images douées de cette fluidité de sens, de cette ambigüité intime des incarnations de la vie que Hawthorne peut livrer le fruit de ses patientes analyses, de ses observations minutieuses, de ses longues auscultations de « notre commune nature », telle qu'il la découvre en lui. C'est au travers de cette trame qu'il sait peu à peu dégager, non pas tellement une doctrine, qu'une notation d'états d'âme, éminemment révélateurs, par leurs effets « impressionnistes », de ce qu'il a réalisé de clairvoyance morale.

Mettant ainsi en évidence les arcanes de l'âme humaine, par son invention romanesque de situations typiques, assumées par des personnages, non pas tant pris sur le vif que bien représentatifs de tendances psychologiques exactement diagnostiquées, peut-être poursuit-il mieux le but d'une prise de conscience profonde — c'est à dire vivante et morale — que ne saurait y conduire l'existence individuelle la plus tumultueuse et variée.

Car sa méthode élimine tant d'effet de la sujétion aux nécessités pratiques, tant d'obscurcissements intimes qu'implique, en

définitive, une application quelconque aux activités extérieures. (1) Il échappe aux catastrophes de l'expérimentation authentique de la multiplicité des thèmes de conduite ou de vie morale dont il a sondé les voies.

Malgré tout le paradoxe de vouloir, comme il le fait, s'instituer quelque peu l'Œdipe de l'énigme de la vie tout en se refusant lui-même au tempérament de celle-ci et en en cultivant presque une candeur d'ignorance (2), il trouve dans son recul même une singulière maîtrise de perceptions théoriques et d'aperçus synthétiques.

N'est-ce point le rôle du penseur de servir de point d'appui à la subjectivité indécise de l'humanité ordinaire superficiellement ballotée par les remous de la vie ?

Tout de force, en vérité, que de savoir dégager la leçon de ses données et qui réclame le recueillement du sanctuaire de la conscience et la plénitude d'une âme, capable de méditer et de mûrir moralement les indications fournies par l'expérience ancestrale.

Hawthorne s'est efforcé de rester toujours fidèle à ces conditions ardues. La sobriété du fond de ses propres vicissitudes, la médiocrité d'incidents où s'est écoulée sa vie, son manque de péripéties et de détours sensationnels où il se serait dispersé ne l'ont qu'incité davantage à concentrer son attention sur des images de vie beaucoup plus significatives que ne sauraient jamais l'être les scènes de l'existence individuelle ou de la vie organisée. Il a cherché dans celles-ci les aperçus plus généraux qui pouvaient éclairer les phases de la vie psychologique de l'homme envisagées en elles-mêmes. Chaque cas particulier, chaque état affectif traité, chaque situation marquée, chaque attitude précisée assumant presque la valeur d'une étude démonstrative propre à éclairer le problème de notre nature humaine. Il a mis la profondeur d'une appréciation abstraite dans ses créations artistiques magnifiquement concrètes. Si bien que chaque aspect vivant qu'il a ainsi évoqué atteint à l'intensité et à la caractérisation morale d'une notation symbolique.

Quand son œuvre participe au degré le plus élevé de la magie

(1) P. 242 *American N. B.* The intrusion of an outward, etc.

(2) P. 223. 1840 *American Note Book*, voir p. 66.

P. 214.

entraînante d'une atmosphère émotive, elle reste toujours nantie d'une signification sérieuse de la qualité la plus rare, la plus mûrement réfléchie, qui constitue, au demeurant, la qualité la plus sûre de son originalité.

Cette intelligence mystique ne fait pas en vain appel aux circonstances historiques qui ont servi à façonner la physionomie de sa race, et à aiguïser dans son être telles sensibilités qui en dépendent étroitement. Elle ne retourne pas en elle sous tous leurs aspects de vie la complexité des problèmes auxquels la Pensée de l'homme se trouve intimement en proie sans marquer un perfectionnement de cette position « puritaine » qui est doublement la sienne : dans sa conscience individuelle et dans l'âme de son pays.

C'est de cette véracité profonde, c'est de cette intimité mystique artistement réalisée, que l'œuvre de Hawthorne vit d'une puissance qui dépasse la création imaginaire et l'intérêt romanesque. C'est en ce sens qu'elle recèle — mieux que de simples idées — une pensée toujours active, une âme éternelle et saine, apte à soutenir l'inquiétude des plus vastes élargissements.



Vu, le 16 Novembre 1931

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

Signé : H. DELACROIX.

Vu, et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : S. CHARLETY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	
Importance de la pensée morale dans le roman de Hawthorne	3
HAWTHORNE	
La forme de sa pensée	7
La Carrière indépendante d'un puritain novateur . . .	10
Devant le Patrimoine Moral	
Hawthorne, le contemplateur méditatif : Sa vision du Puritanisme	21
Le sentiment puritain de N. Hawthorne	26
La leçon de « La Maison aux Sept Pignons »	33
La reprise moderne de l'âme	38
Sous l'égide du Puritanisme	
L'approfondissement sincère des données de connaissance et les ressources de l'âme	41
<i>Dans l'angoisse de la Pensée</i>	
L'insistance puritaine sur la notion du Péch ^é	43
L'émancipation critique et la pratique clairvoyante de la pensée symbolique	44
L'affranchissement de Hawthorne de l'anthropomorphisme, de la théologie des Eglises et de la religion rituelle	46
La fidélité de Hawthorne au sentiment du Péch ^é . . .	48
Les procédés scientifiques d'exploration psychologique de la notion du Péch ^é	49
Déterminisme moderne ou Prédestination	54
La dure loi du Travail	58
Le problème de la foi moderne	60
Les ressources subjectives et la religion de l'âme . . .	63

	Pages
Les libres énergies spirituelles, vrai symbolisme de Dieu	66
L'expérience morale	67
Le péril des nobles efforts	69
SUR LE SENTIER DE LA VIE	
<i>L'exaltation de l'Amour</i>	
La tradition puritaine et l'état d'âme de l'Amour . .	74
Au delà de l'ordre social : l'extase mystique des amants et ses affinités religieuses	76
Ame vivante et foi de jeunesse	78
L'évasion miraculeuse de la solitude intime	80
A la source authentique de l'âme	82
Plus haut que la raison sensuelle : la véracité charnelle	83
La subjectivité triomphale : l'inspiration de la Vie . .	85
L'Amour, éclosion du Pêché	88
Les intuitions de foi moderne	
<i>De l'amour aux espoirs humains et l'intime discernement des vivantes forces « sociales »</i>	
La valeur et l'intérêt des métamorphoses morales de la pensée puritaine plutôt que sa subversion	93
Les forces de rajeunissement de l'atmosphère collective sous le signe de l'amour. L'image de l'enfant. Les solidarités sociales. Le fond vivant populaire	97
Le courant néo-puritain et ses types représentatifs vi- vants : Phœbe, Hilda, Holgrave, Kenyon. Le rôle es- sentiel de l'Amour	103
EPILOGUE	
<i>Le sentiment moderne de Dieu et l'explication du « Pêché »</i>	
Devant la nature éternelle. Son influence salutaire à l'angoisse de la pensée. Son inspiration mystique et ses suggestions « divines »	
La valeur psychologique du désarroi du Pêché dans le développement de l'âme. Justification des voies du dynamisme universel en ce qui concerne l'homme .	109
Conclusion	
Les conditions originales de la prédication de Haw- thorne et son suprême « non-conformisme »	117

Page 10, ligne 12 : ancêtre

- 11, — 3 : prématurée
- 13, — 19 : style
- 14, — 17 : transcendantalisme
- 24, — 26 : que Hawthorne
- 37, — 4 : ce, au lieu de se
- 47, — 2 : propension
- 57, — 22 : mêmes
- 73, — 5 : La Grande
- 77, — 14 : créée
- 80, — 9 : bien-aimé
- 83, — 15 : ?
- 88, — 21 : apporte-t-elle
- 93, — 8 : détériorée
- 94, — 20 : réfractaires
- 96, — 29 : mœurs,
- 110, — 21 : rationalité

- 44, Note : enjoyment
- 73, — 2 : Manse
- 101, — 2 : to be

IMPRIMERIE LIBRE, BONE
